DOCUMENT RESUME

ED 039 431 AC 006 845

AUTHOR	Moles, A.; Muller, F.
TITLE	Motivations Adultes a la Structuration de la Pensee (Adult Motives for Engaging in Intellectual Effort).
INSTITUTION	Council of Europe, Strasbourg (France). Council for Cultural Cooperation.
PUB DATE	Oct 69
NOTE	101p.; Text in French
EDRS PRICE	EDRS Price MF-$0.50 HC-$5.15
DESCRIPTORS	*Adult Learning, Analysis of Variance, Annotated Bibliographies, *Continuous Learning, Evaluation, *Learning Motivation, Learning Processes, *Psychological Characteristics, *Socioeconomic Influences, Theories, Units of Study (Subject Fields)

ABSTRACT

This study examines and discusses sociological and psychological factors affecting adult motivation (or, in general, lack of motivation) to engage in systematic learning or hard intellectual effort. Characteristics and effects of mass culture are briefly noted. Differing levels of learning and conceptualization are described, ranging from the relatively effortless learning of isolated facts (as by mass media) to highly abstract reasoning involving much conscious effort (as in mathematics). Several disciplines are then classified in terms of the kinds of levels of learning required. Play, school life, practical experience, reading, and television are assessed as channels or means of continuous learning. The nature of continuing education and of intellectual effort is also considered. Finally an evaluation is given of age, sex, family status, socioeconomic status, and other background factors as observed in various countries, followed by analysis of curiosity, social advancement, and other motives for educational participation. An annotated bibliography (37 items) is included. (LY)

AC006845

U.S. DEPARTMENT OF HEALTH, EDUCATION & WELFARE
OFFICE OF EDUCATION

THIS DOCUMENT HAS BEEN REPRODUCED EXACTLY AS RECEIVED FROM THE PERSON OR ORGANIZATION ORIGINATING IT. POINTS OF VIEW OR OPINIONS STATED DO NOT NECESSARILY REPRESENT OFFICIAL OFFICE OF EDUCATION ION OR POLICY.

ED039431

conseil
de la
coopération culturelle

comité
de
l'éducation extrascolaire

EDUCATION PERMANENTE

MOTIVATIONS ADULTES

AC006845

conseil de l'europe
strasbourg

ED039431

ETUDES SUR L'EDUCATION PERMANENTE

N° 9/1969

MOTIVATIONS ADULTES
A LA STRUCTURATION DE LA PENSEE

par

A. MOLES et F. MULLER

DECS 3/DECS 6

STRASBOURG, OCTOBRE 1969

15.222

SOMMAIRE

		Page
INTRODUCTION		1
CHAPITRE I	- A. Situation présente de la culture dans ses rapports avec l'éducation	3
	B. Les différents niveaux de culture	11
	C. Classification des disciplines par rapport aux trois instances	22
	D. Sources et moyens de structuration de l'esprit	26
	E. L'éducation permanente	43
	F. Nature psychologique de l'effort	48
CHAPITRE II	- Les différents niveaux culturels dans la société	51
CHAPITRE III	- Les motivations à la culture	73
CONCLUSION		89
BIBLIOGRAPHIE COMMENTEE		92

. . . .

INTRODUCTION
du titre de cette étude

Pourquoi avons-nous donné à cette étude le titre : "Motivations à la structuration de la pensée" et non, "Motivations à l'éducation", par exemple ?

Dans l'ensemble des problèmes psychologiques posés par l'éducation, nous avons estimé que les mots "structuration de la pensée" recouvraient un champ bien précis et particulièrement intéressant dans le vaste domaine de l'éducation, qui nous paraît ne pas avoir été correctement assuré jusqu'à présent. Les études antérieures que nous avons faites montrent clairement, à partir d'une conception structuraliste de la culture, que l'éducation considérée comme processus d'accès à la culture, comprend à la fois des contenus (les connaissances) et les moyens de structurer, de classer ces connaissances, leur mode d'emploi en quelque sorte. Or les contenus se trouvent aujourd'hui très facilement, trop facilement même : nous sommes immergés dans un océan de contenus, de connaissances d'un intérêt très inégal, déversées sur nous par les mass-media. C'est justement parce que les motivations à la structuration effective sont beaucoup plus rares, parce que cette structuration exige des efforts, que l'étude de ces motivations nous a paru intéressante. Nous verrrons que les véhicules de la culture de masse accentuent encore cette difficulté réelle en privilégiant fortement les contenus omniprésents, aimables, faciles, "concrets", au détriment des possibilités de structuration de la pensée, présentées plus ou moins consciemment comme abstraites, rebutantes, réservées à la caste des "intellectuels". La multitude des contenus diffusés par les mass-media, emmagasinés dans la mémoire, et formant des associations aléatoires par des relations de proximité dans le temps et dans l'espace, va constituer la culture mosaïque, ce que Montaigne appelait des "têtes bien pleines".

L'idéal de la pensée structurée serait-ce l'image un peu périmée de la "tête bien faite ?". Le terme paraît trop statique : la structuration de la pensée n'est pas un état achevé, parfait, c'est au contraire un processus dynamique, incessant, jamais achevé. Nous parlerons plutôt de tête apte à s'organiser, par une sorte de gymnastique mentale : les lois de la structuration dont nous donnerons les principales.

./.

Cette gymnastique nécessite un effort psychologique important, un investissement psychologique, bien plus que financier.

Cet effort psychologique nécessaire n'est cependant pas identique pour chacun, dans la mesure où l'individu rencontre plus ou moins d'obstacles sur son chemin - obstacles que l'éducation permanente ne peut ignorer, mais qu'elle ne peut vaincre à elle seule, dans la mesure où le plus souvent ces obstacles ne seront levés que par le changement de la société toute entière. Tout projet d'éducation, si grandiose soit-il (et nous dirions volontiers : plus il est grandiose) est condamné à la stérilité plus ou moins complète dès lors qu'il omet ou refuse de poser ces problèmes fondamentaux.

Les motivations à la structuration seront très différentes qualitativement et quantitativement selon ces diverses variables. Une monographie des principales motivations doit donc être nuancée par des indications sur la répartition de ces motivations suivant, par exemple, l'âge, le sexe, la situation socio-professionnelle, etc... indications qui pourraient être étayées par des enquêtes dans les divers pays. La connaissance des motivations et des obstacles à la structuration de la pensée nous paraît importante dans la mesure où l'éducation permanente ne veut pas imposer un programme mais inciter les gens à composer eux-mêmes ce programme d'éducation : ce sera l'objet du présent rapport qui examinera dans quelle mesure un programme d'éducation permanente doit orienter ses objectifs au profit d'un effort structurant, effaçant ou réduisant le système de castes donné par l'éducation au sens traditionnel.

./.

CHAPITRE I

A - SITUATION PRESENTE DE LA CULTURE DANS SES RAPPORTS AVEC L'EDUCATION

1. Aspects de la société du XXème siècle

La culture est insérée dans le cadre d'une société, non dans un champ neutre. Pour saisir les possibilités du développement culturel d'aujourd'hui, il convient d'examiner quelques aspects du mode de vie du XXème siècle dans les pays occidentaux pour nous y limiter, et de la situation présente de la culture qui en découle. Beaucoup d'aspects des sociétés du XXème siècle relèvent de notre problème, mais nous nous limiterons à ceux qui ont une influence très directe sur la transformation et les développements possibles de la culture.

Traits généraux : l'élévation globale du niveau de vie : la pauvreté, encore très réelle, tend en principe à se réduire. Les préoccupations de stricte survie tendent donc à passer au second plan, la sécurité augmente, ce qui, en théorie, laisse la place à des préoccupations plus larges, par exemple culturelles ou sociales.

Corrélatif à ce progrès du niveau de vie, on constate une irruption également forte de certaines contraintes :

Le travail, d'abord, est devenu dans la grande majorité des cas très spécialisé, parcellaire, atomisé. Il n'y a plus guère de possibilités de satisfaction de l'individu dans le travail. La possibilité d'une culture centrée sur le travail et le plaisir de création dans le travail s'éloignent : il semble bien que la vogue du bricolage soit étroitement liée au sentiment du manque de "créativité" dans le travail. Mais cette créativité est marginale, dégénérée par rapport à la création dans le travail.

D'autre part, le temps de travail, s'il a diminué notablement, ne permet guère à une grande partie de la population d'avoir assez de temps pour échapper aux loisirs de récupération ou de divertissement pur, vu la densité de ce travail (et donc la fatigue qu'il entraîne) ainsi d'ailleurs que l'augmentation très grande des temps de transports, souvent réalisés dans de très mauvaises conditions : 3 milliards d'heures sont volés par an, en France, aux individus par les transports (donnée personnelle). L'individu,

./.

...

dans le métro bondé, dans le car brinqueballant, encore quelque peu endormi le matin, plus ou moins fatigué ou même abruti le soir, ne peut, même avec beaucoup de bonne volonté, même quand le temps de transport est assez long pour lui permettre une lecture suivie, lire des articles, des chapitres un peu abondants. Ce n'est pas le moment de la lecture de l'éditorial, mais celui des comics, des faits divers, de la presse du coeur, toutes choses réputées pour être assez peu "structurantes" intellectuellement : "Karl Marx ne s'étudie pas dans le métro" (Vailland).

Nous en arrivons par là aux contraintes générales du mode de vie urbaine : le temps de la vie urbaine est un temps contraint, tyrannisé d'abord par la monotone succession des obligations du travail et du transport. Dans une étude sur la phénoménologie des temps de loisir, nous avons réparti ceux-ci en 3 catégories de longueur :

a) le temps journalier, rempli essentiellement par le repos, par la récupération de la force de travail dans un territoire familier ;

b) le temps de week-end, lieu de projets vagues, pouvant être constamment décalés, sans véritable emploi du temps ;

c) le temps des vacances, comportant des projets élaborés et mûris, sorte d'oasis des loisirs, sur lequel se lève le "soleil de la gratuité".

Par ailleurs, on vit au jour le jour, on ne prévoit plus guère.

Autrefois, en effet, la vie sociale était en général plus ritualisée (ce qui ne veut pas dire plus planifiée) : les amis étaient invités pour tel jour, on prévoyait un mois à l'avance d'aller tel dimanche chez la vieille tante ; aujourd'hui, dans certaines classes sociales et classes d'âges, les amis arrivent un soir, à l'improviste, ou l'on débarque chez eux, on décide le jour même, juste avant de partir où on ira, et si, après une visite, une autre distraction est tentante, on s'y laissera prendre.

Cette absence de prévoyance chez la plupart des gens contraste avec "l'hyperprévision" d'une grande partie des cadres supérieurs, technocrates, etc..., dont l'agenda est le signe caractéristique.

Mais cette discutable spontanéité n'a pas que des avantages : elle risque justement d'empêcher toute possibilité d'un effort suivi de l'individu. Si celui-ci est censé suivre

./.

une série d'émissions éducatives à la radio ou à la TV et que des amis viennent l'entraîner, il se laissera probablement faire en se disant : "je rattraperai". Entre la facilité et l'effort, la masse des individus choisiront la facilité.

Il y a une difficulté d'un effort de longue haleine car il y a sollicitation continuelle de l'attention vers des objets très divers et donc très forte dispersion, atomisation de cette attention. Ce phénomène est surtout accentué dans et par les mass-media (dont nous donnerons au paragraphe suivant quelques caractères d'influence sur l'individu et la structuration de sa culture). Mais d'abord, ces mass-media sont insérés dans un phénomène nouveau, qui tend et tendra à prendre de plus en plus d'importance au fur et à mesure de la réduction du temps de travail et de la mécanisation de tâches ménagères : le loisir.

2. Loisir et culture

Donnons d'abord une définition du loisir (du latin : licet "il me convient de") par J. DUMAZEDIER, qui s'est beaucoup occupé de ce phénomène :

"Le loisir est un ensemble d'occupations auxquelles l'individu peut s'adonner de plein gré, soit pour se reposer, soit pour se divertir, soit pour développer son information ou sa formation désintéressée, sa participation sociale volontaire ou sa libre capacité créatrice après s'être dégagé de ses obligations professionnelles, familiales et sociales."

Quatre caractères principaux du loisir :

a) caractère libératoire (libération des obligations primaires, c'est-à-dire des obligations professionnelles, familiales et sociales)

b) caractère gratuit (aucune fin matérielle ou sociale)

c) caractère hédoniste (recherche d'une satisfaction)

d) caractère personnel (affirmation de l'individu face à la société).

Il faut remarquer comme le dit V. AHTIK, que : "les caractéristiques distinctives des loisirs ne s'expriment pas nécessairement par des formes d'activités, mais surtout par leur signification pour l'individu et la société".

./.

En effet, les caractères libératoires, gratuits, hédonistes, etc... du loisir peuvent être éminemment subjectifs. Le cinéma, par exemple, est communément admis par tous comme loisir, divertissement, détente ; or, plusieurs enquêtes ont montré qu'il y a des individus qui ressentent le fait d'aller au cinéma comme une obligation sociale (les parents qui accompagnent leurs enfants au cinéma par exemple). Le cinéma perd dans ce cas son caractère de loisir.

Prenons encore l'exemple du bricolage. Pour certains, le fait de bricoler, que cette activité ait une certaine utilité ou non (l'aménagement d'un appartement par exemple), a un caractère éminemment libératoire et procure un grand plaisir. Pour d'autres, l'aménagement de l'appartement sera ressenti comme une nécessité par manque d'argent, comme un travail supplémentaire, sans plus de plaisir que ne le procure le travail habituel.

On voit par ces exemples le caractère flou, ambigu de la frontière entre le loisir, conçu comme activité purement gratuite, et le semi-loisir (comme l'appelle DUMAZEDIER) pouvant toujours procurer un certain plaisir, mais répondant à des buts intéressés. C'est ici que nous rejoignons le problème de l'acquisition de la culture. En effet, le problème de la structuration de la pensée chez l'adulte est incontestablement, dans la majorité des cas, à la fois inséré dans le loisir et envisagé d'abord dans un but intéressé (en gros, la promotion sociale). Il faut nuancer fortement cette affirmation :

- D'abord, dans bien des cas, la structuration de pensée recherchée comme telle, dans un but de formation à une profession, de perfectionnement, de recyclage, n'est pas ressentie par l'individu comme loisir. Celui qui suit des cours du soir ou des cours par correspondance après son travail quotidien ne peut guère considérer cet effort personnel que comme surcroît de travail, rentable à longue échéance, même si parfois s'y ajoute un certain plaisir, un certain sentiment de fierté de pouvoir se dire que "bientôt peut-être, grâce à mes efforts, je pourrai...".

- D'autre part, il y a des individus pour qui la structuration de la pensée est avant tout (même s'ils ne s'en rendent pas entièrement compte d'une manière consciente) l'occasion et le prétexte d'un jeu intellectuel : plaisir du savoir, de la logique, possibilité aussi de briller en société, d'une manière souvent non intéressée (nous verrons plus longuement au chapitre III la complexité des motivations à la culture). Le mot "dilettantisme" exprimerait assez bien, sans l'épuiser, le comportement de ces individus.

./.

Cependant, dans la majorité des cas, nous l'avons dit, la structuration de la pensée semble bien s'insérer dans le semi-loisir. Cette structuration va être en grande partie fournie par les mass-media (mais sous une forme atomisée, peu utilisable, comme nous le verrons plus en détail au paragraphe suivant). DUMAZEDIER pense même que chaque activité de loisir a un contenu culturel, en plus ou moins grande partie, mais ceci nous paraît très discutable car ce terme "culturel" semble alors se vider de sa substance. Jouer aux boules ou lire la presse du coeur auraient-ils des contenus culturels ? Cependant, il serait intéressant dans le prolongement de cette hypothèse, de dresser un tableau des différents loisirs en les confrontant à des critères culturels bien choisis, afin d'obtenir une classification du plus ou moins culturel. Mais il nous semble que la subjectivité avec laquelle chacun aborde d'une manière différente un loisir identique fausserait quelque peu cette classification.

Cette structuration de la pensée va notamment se faire (d'une manière plus ou moins satisfaisante, plus ou moins réelle) par l'intermédiaire des mass-media : on connait l'intérêt général pour les jeux et concours radiophoniques, véhiculant des contenus plutôt que des possibilités de structuration ; mais, nous le verrons, la structuration ne se fait qu'à partir d'une masse de contenus. Ne pourrait-on alors renverser notre proposition et dire que c'est la pensée alimentée par les mass-media qui doit être structurée ! D'autre part, DUMAZEDIER souligne l'importance du journal quotidien pour l'information et l'instruction par les rubriques spécialisées, les pages spéciales qu'il contient. A l'époque de son enquête (1955-57) l'essor de la TV ne faisait que commencer et on doit penser aujourd'hui qu'en gros la TV et le quotidien doivent être les principaux moyens d'instruction, ce qui pose des problèmes que nous examinerons au paragraphe F. En tout cas, l'influence de la lecture (journaux, magazines, livres) reste très importante et DUMAZEDIER pense qu'il est tout à fait excessif de parler de civilisation post-scriptale car l'accroissement de la lecture est aussi grand que celui des moyens audio-visuels, affirmation certainement discutable dans la mesure où l'influence des moyens audio-visuels va être de plus en plus forte.

3. La culture de masse

Le loisir, les mass-media, ces deux faits constituent les moyens, les formes (étroitement liées aux contenus) de ce que l'on appelle la culture de masse dont nous examinerons quelques aspects, et dont il faut d'abord voir la position exacte dans la société.

./.

"Les sociétés modernes sont polyculturelles. Des foyers culturels de nature différente sont en activité : la (ou les) religions, l'Etat national, la tradition des humanités affrontent ou conjuguent leurs morales, leurs mythes, leurs modèles au sein de l'école et hors de l'école. A ces différentes cultures, il faut joindre la culture de masse. Le même individu peut être chrétien à la messe du matin, français devant le monument aux morts, avant d'aller voir Le Cid du T.N.P. et de lire France-Soir et Paris-Match." (E. MORIN)

Et MORIN ajoute :

"La culture de masse à la fois imprègne et s'intègre dans une réalité polyculturelle, elle se fait contenir, contrôler, censurer (par l'Etat, par l'Eglise) et en même temps elle tend à corroder, désagréger les autres cultures. A ce titre, elle n'est pas autonome absolument : elle peut s'imbiber de culture nationale, religieuse, ou humaniste et, à son tour, elle imbibe les cultures nationales, religieuses et humanistes. De même elle n'est pas la seule culture du XXème siècle. Elle est le courant véritablement massif et nouveau du XXème siècle. Née aux Etats-Unis, elle s'est acclimatée en Europe Occidentale. Certains de ses éléments se répandent sur tout le globe. Elle est cosmopolite par vocation et planétaire par extension. Elle nous pose les problèmes de la première culture universelle de l'histoire de l'humanité."

Tout ce passage insiste sur cet aspect de pénétration mutuelle des différentes cultures. Certains, en effet, ont trop tendance aujourd'hui à négliger les cultures autres que la culture de masse, à ne voir en elles que des survivances destinées à disparaître devant la toute puissante culture de masse. C'est faire là bon marché de la complexité du réel, refuser de voir cette interpénétration. "La fin des idéologies" n'est pas pour demain et la culture de masse est elle-même imprégnée d'idéologies diverses, contrôlée par elles en même temps qu'elle les pénètre.

La culture de masse emploie comme principale technique le syncrétisme, c'est-à-dire la tendance à homogénéiser sous un dénominateur commun la diversité des contenus, et inversement, la culture de masse est reçue spontanément par syncrétisme. Ce syncrétisme est, là encore, un instrument ambigu, dangereux, car il donne une image déformée, partielle, d'un secteur de connaissance par exemple, mais il peut aussi avoir un "effet boomerang" (selon le jargon des hommes de la télévision), c'est-à-dire occasionner un refus, une protestation contre une image trop complaisamment poussée et aiguiser l'esprit critique, faire que l'individu va chercher à étudier réellement ce qu'on lui a présenté sous des images trompeuses.

./.

De même, MORIN souligne l'homogénéisation de la consommation, tendant à atténuer les barrières entre les âges par exemple : "La culture de masse, dans son secteur enfantin, entraîne précocement l'enfant à la portée du secteur adulte, tandis que, dans son secteur adulte, elle se met à la portée de l'enfant."

Là encore, il est évident que la culture de masse charrie le meilleur et le pire : un infantilisme certain est parfois contrebalancé par une réelle recherche d'originalité, des trouvailles pédagogiques. Mais ces trouvailles, cette qualité ne sont-elles pas englouties dans l'océan de standardisation, de la facilité, du superficiel et en tout cas de l'anecdotique qui, dans une large mesure, est peu culturel ? Pour le moment, l'identité des valeurs de consommation véhiculées par les mass-media ne semble guère porter à la structuration de la pensée, à l'approfondissement intellectuel. Comme le dit DUMAZEDIER :

"La fonction de développement du loisir est quotidiennement entravée au profit de la fonction de divertissement. Toute l'ambiance, tout un réseau de suggestions, d'incitations, de pressions valorisent les attitudes d'évasion au détriment des attitudes de réflexion... Tout se passe comme si, pour certains, l'homme devait être réduit à son instinct et à son porte-monnaie : il suffit d'exciter l'un pour vider l'autre...".

Cette situation peu encourageante va-t-elle être contrebalancée à l'avenir par les multiples efforts d'éducation permanente, formatrice d'un individu à l'esprit plus critique, plus autonome ? Dans "Recherche des grandes lignes d'une politique à long terme en matière de développement culturel", le Comité de l'Education Extra-scolaire montrait bien que le développement culturel de l'individu ne se situe pas dans un champ neutre, mais dans le cadre d'une société qui lui fait subir des menaces tout en étant riche de promesses à son égard. Et il montrait que les promesses, c'est-à-dire les immenses possibilités d'action culturelle permises par les techniques nouvelles de communication pouvaient être malheureusement compromises ou amoindries par des menaces telles que :

- le sentiment de frustration devant la chaîne sans fin des besoins et aspirations jamais comblés, engendrés par la civilisation de consommation ;

- la médiocrité culturelle, c'est-à-dire la pseudo-rationalisation explorant les besoins apparents du public pour les satisfaire sans le faire progresser ;

./.

- l'inadaptation de nombreux "modèles culturels"à l'évolution de la société, entravant l'émancipation scolaire et professionnelle et plus généralement l'émancipation de l'individu.

4. L'image de l'homme du XXème siècle

Sur la base de ces données, esquissons une image, une caricature plutôt, de l'homme du XXème siècle (comme on dit : "l'homme de la Renaissance") et de ses rapports avec la culture, (en négligeant par commodité ses autres aspects, les autres éclairages sous lesquels on peut le contempler : politique, idéologique, sexuel, etc...).

Cet homme, c'est d'abord l'homme idéal de la moyenne, ce qui ne veut pas dire "l'homme moyen", ce serait plutôt, comme disent les petites annonces et la publicité,"le Monsieur bien", cultivé, dynamique, style "jeune cadre". Cet homme est dans le vent, dans le mouvement, il est connecté avec son temps. Il connaît sa spécialité, a quelque culture générale, mais sait avoir recours aux autres spécialistes ; le concept d'homme total a perdu sa force et deviendrait plutôt péjoratif. "L'honnête homme" d'aujourd'hui connaît ses limites, ne cède plus guère à l'encyclopédisme (sauf sous des formes dégénérées : les jeux et concours radio-télévisés, les hobbies), dépose son destin avec humilité aux pieds des spécialistes, chacun étant spécialiste de quelque chose... Ce nouvel homme, d'autre part, sait : il sait faire fonctionner un téléphone, taper à la machine, en gros, se servir des techniques mises à sa disposition. Il ne s'émerveille plus devant la télévision. Dans la marée culturelle qui l'assaille chaque jour, il est supposé savoir, en principe, faire un choix, structurer rapidement le flot des formes et des contenus, ce qui lui donnerait quelques opinions culturelles ou autres, qu'il estimera originales.

L'image de cet homme quelque peu "unidimensionnel" (Marcuse) reste en grande partie une caricature, agrégat satirique un peu forcé de données réelles. Nous avons tracé un "modèle" mais ce modèle peut être valable comme description de l'homme de la moyenne statistique (mais "l'homme moyen" n'existe pas dans la réalité, il n'est qu'un artifice de pensée du sociologue); il n'englobe pas bien des traits de l'homme dans son rapport avec la culture, soit que certains aient réussi à se créer une culture personnelle autonome, soit aussi que beaucoup se trouvent dans une situation culturelle très pauvre. Citons au passage certaines réponses à des enquêtes faites par des chaînes de radio :"la culture c'est pour les autres, on n'en veut pas, c'est fatiguant ! nous, on veut s'amuser...".

./.

Citons également quelques chiffres recueillis au cours d'une enquête de l'O.R.T.F. :

- 90 % du public ne peut pas définir le terme "culturel" ;
- 45 % ne peuvent citer une émission ou un genre d'émission qu'ils estiment culturels ;
- 57 % ne peuvent citer une émission ou un genre d'émission qu'ils ne jugent pas culturels ;
- 60 % prétendent ne jamais avoir été rebutés par les émissions culturelles.

Cette dernière affirmation venant après les trois autres constats de carence, est éminemment suspecte. Force est de constater qu'actuellement la culture de masse est pour beaucoup une sous-culture, un "ersatz" privilégiant surtout, en fait de culture, le divertissement pur et simple, inséré dans un loisir précaire encore et laissant l'homme désemparé et passif. Le loisir n'est pas encore cette rupture dont parle DUMAZEDIER, c'est-à-dire à la fois la cessation des activités imposées professionnellement et une remise en cause des routines et stéréotypes.

Le problème central de la civilisation du loisir semble bien être tel qu'il l'énonce : "Comment une civilisation où le loisir est devenu un droit pour tous et tend à devenir peu à peu un fait de masse, peut-elle favoriser en chaque homme quelles que soient sa naissance, sa fortune, et son instruction, la réalisation d'un équilibre optimum librement choisi entre le besoin de repos, de divertissement et de participation à la vie sociale et culturelle ?".

Nous ajouterons que cet équilibre optimum serait atteint dans la culture autonome personnelle à chaque individu, consistant en une modification de l'image du monde et de la vie quotidienne, une "intégration de sa propre structure" (L. de ROULET).

B - LES DIFFERENTS NIVEAUX DE CULTURE

Nous avons essayé de voir le champ culturel dans la société d'aujourd'hui : l'influence de certains traits généraux de cette société sur la culture, les transformations que subit la culture par l'irruption du loisir, de la culture de masse et nous verrons la profonde influence des mass-media. Mais il est temps de donner quelques définitions de la culture :

./.

"Une culture constitue un corps complet de normes, symboles, mythes et images qui pénètrent l'individu dans son intimité, structurent les instincts, orientent les émotions." (Edgar MORIN "L'esprit du temps").

"Ensemble de notions, de valeurs, d'attitudes qui permettent aux individus de prendre conscience de leur situation et d'agir sur elle." (définition "opérationnelle"de J. DUMAZEDIER).

"L'individu se constitue une 'culture' par le résidu stable à court terme, évolutif à longues échéances de réflexes ou de connaissances qui restent inscrits dans son organisme à l'époque donnée." La culture apparaît comme matériau essentiel de la pensée, comme un acquis, un existant. Matière de la pensée, la culture c'est ce qui est, la pensée, ce qu'on en fait... La culture... c'est donc l'ensemble des outils de pensée dont l'être humain, dans sa généralité, dispose...". (A. MOLES : Sociodynamique de la culture).

Dans un autre sens, on peut notamment, d'une façon méthodologique, technique, y distinguer des niveaux de structuration différents, impliquant des attitudes psychologiques différentes. Nous distinguerons, en gros, trois niveaux :

- La culture mosaïque
- La sédimentation ou structuration aléatoire
- La structuration volontaire

1. Aperçu historique

Pour bien comprendre ces trois niveaux et saisir leurs attaches avec tel ou tel moyen de structuration, disons quelques mots de l'histoire de la structuration qui est, au fond, aussi celle de l'éducation.

Ce qui naguère était considéré comme la seule forme valable d'éducation de la pensée et du raisonnement, peut s'appeler "culture humaniste". Avant d'en donner les caractères principaux, remarquons que cette notion de culture humaniste englobe en fait plusieurs concepts plus ou moins proches, plus ou moins précis. En voici au moins trois :

- "L'honnête homme"
- L'encyclopédie (et l'encyclopédisme)
- Le programme des lycées, qui est censé représenter les clés de la culture.

./.

La notion "d'honnête homme", très répandue au XVIème siècle et surtout au XVIIème siècle, semble bien provenir de l'image de "l'homme de la Renaissance", genre d'homme total, cultivant et connaissant aussi bien les beaux arts que la politique, la littérature comme l'astronomie, la musique comme les mathématiques en passant par la philosophie et la théologie. On connaît quelques archétypes de ce genre : Léonard de Vinci, Pic de la Mirandole, Erasme, etc... Notons que cette image de "l'homme de la Renaissance" s'applique surout aux créateurs et très peu aux "consommateurs", pour employer notre langage, les rares "consommateurs" élus étant en réalité eux-mêmes, et dans une certaine mesure, des créateurs (d'un style de vie notamment) : les cours princières italiennes, par exemple, donnent de ce milieu une idée. De plus, elle est étroitement liée à une couche sociale, l'aristrocratie.

Or, au XVIIème siècle, "l'honnête homme", c'est encore le noble, mais c'est aussi déjà la haute et moyenne bourgeoisie dont la montée commence. C'est aussi bien plus un consommateur de culture qu'un créateur. Ce dernier aspect nouveau fait que, dans une certaine mesure, "l'honnête homme" est un ersatz "de l'homme de la Renaissance", car il y a déjà une aliénation culturelle, l'homme consommant plus qu'il ne crée. (C'est-à-dire qu'il y a une inégalité dans la communication entre 2 groupes, l'un recevant beaucoup plus de messages qu'il n'en envoie, et inversement : c'est là une définition numérique, non philosophique, de l'aliénation culturelle). Cependant, l'idéal d'une connaissance relativement approfondie des divers secteurs de la connaissance est, en gros, encore réalisable. Est-il réalisé souvent dans la pratique ? Cela est moins sûr, n'oublions pas que l'honnête homme est une image idéologique, un idéal.

L'idéal encyclopédique, celui des "philosophes" du XVIIIème siècle, est la continuation de l'image de "l'honnête homme", mais dans une certaine mesure seulement, car des points apparaissent alors :

D'abord, les Encyclopédistes sont des bourgeois cultivés qui s'élèvent contre l'ancien Régime et préfigurent la Révolution bourgeoise. Ils s'élèvent contre la classe dominante d'alors et ont donc tendance à insister sur les aspects de "combat", si l'on peut dire, de la Science. La culture de "l'honnête homme" était en effet une culture en harmonie (du moins apparemment) avec la société du temps. L'homme allait y chercher un plaisir intellectuel ou esthétique, de connaissance désintéressée, non un instrument de combat contre l'idéologie dominante, pour parler en termes actuels.

./.

De plus, et en partie pour cette raison, les Encyclopédistes vont insister sur certains aspects tout à fait méconnus de l'activité humaine. Les activités artisanales ou industrielles promues au rang de la culture. La culture devient moins "désintéressée" et s'élargit encore. Il est d'ailleurs intéressant de noter que l'ère de l'Encyclopédie coïncide justement avec les débuts de l'impossibilité de l'encyclopédisme, c'est-à-dire d'un emmagasinement structuré de l'ensemble des connaissances humaines.

Cette impossibilité devient de plus en plus forte et au XIXème siècle commence l'ère des spécialistes. La conscience (ou la mauvaise conscience) de l'impossibilité de l'encyclopédisme et de la montée inéluctable de spécialistes de plus en plus parcellaires vont provoquer une réaction plus ou moins appropriée, l'introduction de la notion de "culture générale", dégradation de la véritable culture humaniste, à l'usage des lycées et collèges.

"La culture humaniste nous procure un savoir et une sensibilité, un système d'attitudes affectives et intellectuelles à travers le commerce des oeuvres littéraires, où les héros du théâtre et du roman, les effusions subjectives des poètes et les réflexions des moralistes jouent de façon atténuée, le rôle des anciennes mythologies et des sages des anciennes sociétés." Ceci rappelle que toute culture comporte des processus de projection et d'identification : l'homme se projette ou s'identifie à un héros, à un sentiment. Dans la culture de masse, ce rôle de héros serait tenu par les "idoles, les stars, les princes ou princesses". (A. MORIN).

Cette définition de la culture humaniste est optimiste par rapport à la réalité de l'enseignement. En effet, pour la majorité, cet enseignement humaniste va se réduire, en fait, à un vernis de "culture classique" et à un recueil de recettes, de clés pour la structuration de la pensée, recueil d'ailleurs relativement efficace jusqu'à la grande poussée technologique (incluant les mass-media) d'il y a quelques années. Marquons d'ailleurs que cette "culture générale" ne s'acquérait que dans les écoles primaires, mais dans les lycées et que c'était un privilège de la bourgeoisie.

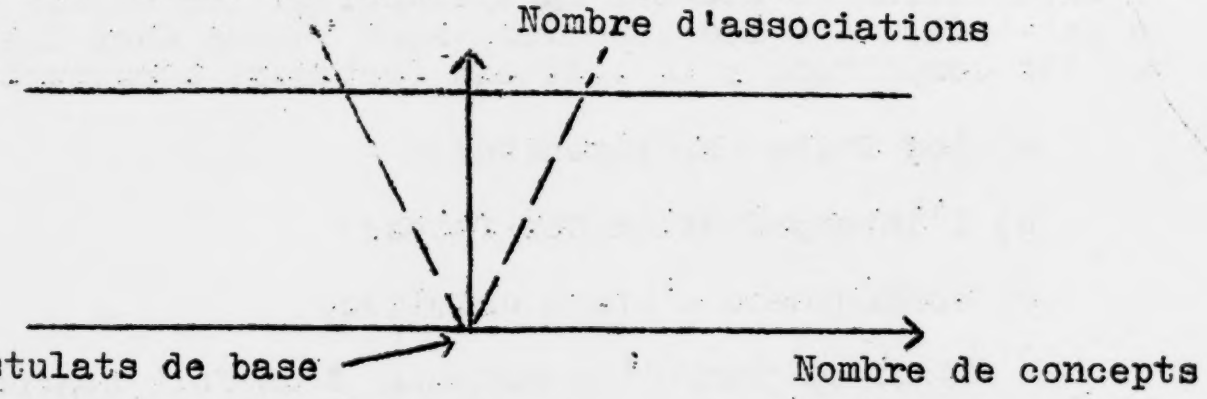
Ce terme de "culture humaniste", si répandu, si influent, cet archétype de la pensée éducative, recouvre donc à travers l'histoire plusieurs concepts très différents.

Cherchons, en raison de son importance, quelques traits spécifiques accordés généralement à la culture humaniste :

./.

Il y a d'abord l'idée de hiérarchie de connaissances : toutes les branches ne sont pas aussi importantes les unes que les autres, tous les éléments d'une branche ne se situent pas aux mêmes niveaux.

Certaines notions-clés, certaines bases, doivent être acquises pour pouvoir comprendre le reste. L'accroissement des connaissances dans une branche se présente approximativement comme une pyramide renversée dont la pointe constituerait le ou les culturèmes de base (postulat d'Euclide par exemple pour la géométrie, notion de "radical" en chimie, etc...) et qui irait s'élargissant au fur et à mesure de l'association des différents concepts-clés ou concepts-carrefours, association ordonnée, intégrée et intégrante.



Découlant de cette nécessité d'un apprentissage ordonné, il y a l'idée de classification des faits, des connaissances, d'une manière logique (ou dite telle), les faits étant subordonnés les uns aux autres et constituant des chaînes logiques :

Si la condition a est remplie ainsi que la condition b et la condition c, le résultat sera donc obligatoirement un fait x (ceci est très apparent dans les sciences exactes : chimie, mathématiques, physique). Prenons un livre de chimie pour les élèves de 15-16 ans des lycées français, assez ancien déjà : nous avons analysé un chapitre en y distinguant :

1) les explications ..... 35 %
2) les descriptions ..... 35 %
3) les définitions ..... 15 %
4) les outils de l'esprit : les formules ..... 10 %
5) la forme enveloppante : l'aspect théorique, les liaisons ..... 5 %

./.

et cherché les importances relatives des différentes catégories : la 5ème catégorie est réduite au minimum. Ceci est logique dans les sciences exactes, mais on se souviendra qu'à la télévision ou au cinéma, quand on parle de sciences exactes, de physique par exemple, il y a une très forte proportion de langage imagé, de métaphores, de cette enveloppe de mots autour de la structure, du "squelette".

Les définitions se trouvent soit au début d'une expérience, en tant que rappel ("on appelle acide chlorhydrique") soit en conclusion d'une expérience, comme fin logique ("l'ensemble de ces propriétés constitue la fonction acide").

Enfin, description et interprétation des faits décisifs se suivent logiquement : à chaque groupe de faits, succède l'explication et souvent la définition. Les outils de l'esprit, c'est-à-dire ici les formules, sont inclus dans les explications qu'ils complètent ; le tout est fortement structuré, cohérent :

a) les faits expérimentaux;

b) l'interprétation des faits;

c) conséquence d'ordre chimique.

Ainsi on part d'un contenu, d'un fait concret pour arriver progressivement par une explication logique, cohérente, à un niveau d'abstraction de plus en plus élevé, s'élevant du particulier au général (méthode inductive).

On pourrait rétorquer ici que nous avons insisté surtout sur un exemple tiré des sciences exactes. Mais il faut bien voir que la méthode de base de la culture humaniste reste sensiblement la même dans les différentes matières avec, bien sûr, moins de sécheresse scientifique, plus de rhétorique justement dans les matières littéraires. Mais le sens en reste le même.

La culture humaniste vit sur l'idée selon laquelle les mots préexistent aux idées : c'est là le sens de la culture "philosophique" encore assez honorée en Allemagne. L'étude des langues anciennes, "meilleure discipline de l'esprit", "entraînement à la logique", s'y présente comme une voie royale de la structuration. Elle s'explique notamment par cette perspective. Il y a un accès sémantique à l'univers des connaissances (Cf. Thèses de Sapir - Whorf).

Là aussi l'exercice de la traduction obéit à une logique stricte, réglementée par des bases indispensables dont découle, chez le bon élève, "l'élégance de la tournure", au delà de la "bonne traduction".

./.

Cet exemple nous suggère un autre aspect de la culture humaniste à l'usage des lycées : elle est bien intégrée à la société, elle est culture de la classe dominante et, comme telle, au delà de la structuration logique et d'une pincée d'esthétique néo-classique, elle est fortement moralisante, présentant ses valeurs comme immuables. Les textes anciens étudiés, en effet, portent toujours sur des actes vertueux, de belles pensées morales, que l'élève pourra méditer pour son édification et intégrer dans sa pensée à l'aide de dissertations aux sujets bien choisis, remplis de pseudo-problèmes philosophiques, depuis longtemps sans intérêt ou considérés uniquement sous un angle vertueusement moral. Histoire, géographie, sciences naturelles parfois sont porteuses de cette idéologie prude. On se réfère à la culture gréco-latine, censée représenter l'idéal classique avec toutes ses composantes, en se gardant de donner l'image réelle, beaucoup plus complexe et moins vertueuse de cette culture.

Ainsi les buts peut-être chimériques de la Renaissance, de l'Encyclopédie ont été adaptés (ou plutôt trahis) par une époque qui n'avait plus aucun rapport avec celle où la culture humaniste réelle avait encore un sens.

Cette culture est périmée, car il y a aujourd'hui une impossibilité d'emmagasiner toutes les connaissances, même de se tenir au courant des progrès les plus importants dans tous les secteurs de la connaissance. Nous sommes dans l'ère des spécialistes et cela semble devoir s'accentuer de plus en plus (encore que des possibilités de synthèse se fassent jour ; la cybernétique, l'enseignement programmé, les ordinateurs peuvent jouer un rôle de synthèse important à l'avenir). L'individu ne peut plus guère relier les sommets de la culture par un réseau harmonieux de communications.

L'idéologie de la culture humaniste est en déclin. La culture humaniste proclame par exemple que l'homme est la mesure de toute chose. Aujourd'hui, il y a longtemps que l'homme n'a plus ce rôle (pour le moment du moins ; on peut envisager un nouvel humanisme) mais on continue à s'en réclamer, à faire semblant de la croire, dans les discours et les programmes. Rappelons ici l'étude de V. Isambert- Jamati sur les thèmes des discours de distribution des prix depuis un siècle ; ces thèmes peuvent se répartir en 5 catégories de changements à produire chez l'élève grâce à l'enseignement :

a) Participation aux valeurs suprêmes (le vrai, le beau, le bien)

b) Intégration à la classe supérieure

./.

c) Raffinement individuel recherché pour lui-même ("enrichissement désintéressé")

d) Exercice des mécanismes opératoires ("gymnastique intellectuelle" : la cohérence)

e) Acquisition de moyens pour transformer le monde extérieur.

On s'aperçoit que les 3 premières catégories sont typiques de l'idéologie "humaniste" et que les 2 dernières sont plus "techniques". Dans la dernière période étudiée (1960-1965), l'acquisition des moyens pour transformer le monde vient à la première place, suivie presque immédiatement par le raffinement gratuit et l'intégration à la classe supérieure. Cela prouve bien l'incertitude actuelle entre la "gratuité" et "l'utilitarisme".

2. La structuration de la pensée

Jusqu'ici nous avons surtout critiqué la culture humaniste, moins dans ses fondements techniques (classification harmonieuse, association structurée, synthèse ordonnée) que dans ses "superstructures" sociologiques et idéologiques. Il est cependant bien certain que toute structuration valable de la pensée passe par ces fondements techniques, mais adaptés à un nouveau contexte : une image métaphorique serait celle d'un écran de la connaissance, réseau maillé, comme une toile d'araignée, ordonnée par rapport à des centres définis, qui sont des concepts-carrefours. Ces concepts-carrefours seront les fils d'Ariane, des modes d'emploi, des clés pour juger et coordonner les événements... L'accent est mis sur la cohérence. Nous avons dit aussi que la culture humaniste mettait l'accent sur une hiérarchisation des connaissances : la structuration, c'est la possibilité de distinguer l'essentiel de l'accessoire : il y a une sélection suivie d'une hiérarchisation, d'une mise en forme, au sens de la théorie de la "Gestalt" (le tout est plus grand que les parties).

Pour mesurer cette cohérence, cette structuration, nous avons proposé un schéma : il y a des atomes de culture ou culturèmes ("unités constitutives du discours culturel"), qui s'associent entre eux d'une certaine façon. La culture est mesurée par l'étendue des culturèmes possédés par l'organisme, multipliée par l'importance des associations que l'organisme effectue entre les culturèmes. Le rapport du nombre d'éléments (culturèmes) possédés et de l'importance des associations va déterminer plusieurs types de culture.

./.

Aux deux extrêmes se situe la culture érudite, caractérisée par une grande augmentation de l'étendue du champ, c'est-à-dire du nombre d'éléments, mais généralement une faible importance des associations. La culture érudite peut être moins une culture "profonde" qu'une acquisition passive d'un répertoire très étendu de notions et de connaissances. La possibilité d'organisation, la faculté de juger manquent.

Par contre, une culture profonde, c'est-à-dire structurée, caractérisée par une grande importance des associations, implique un minimum d'extension du champ des culturèmes. Un spécialiste est contraint d'avoir un grand nombre de connaissances débordant son domaine, pour pouvoir se former une structuration valable, une capacité logique de jugement.

3. La culture mosaïque

On peut se demander si entre les grandeurs des deux termes fondamentaux, il n'y aurait pas nécessairement corrélation négative qui se manifesterait plus spécialement à l'époque des mass-media. Tout se passe comme si l'esprit avait le choix entre deux types de développement. Nous en arrivons peut-être là au problème central de la culture d'aujourd'hui, pléthore de connaissances de toutes sortes distribuées par les mass-media : c'est précisément ce que nous avons appelé "culture mosaïque". C'est tout ce que nous ingurgitons chaque jour, ce flot d'informations déversées sur nous par les mass-media : nous intéressant surtout à la culture structurée, nous avons laissé de côté le fait que cette culture structurée s'acquérait seulement en dépassant la simple connaissance par un deuxième stade dans lequel on peut discerner une sédimentation ou structuration aléatoire.

Les peines de coeur de la Reine d'Angleterre, le dernier détachant, une révolution au Yemen, un exploit médical ou sportif ou scientifique, le livre qui fait le point sur une question importante, le dernier "tube" de la grande dame de la chanson, etc... toutes ces "informations" dont la plupart sont sans intérêt, c'est-à-dire n'ont pas la moindre influence sur notre vie réelle (même si les mass-media cherchent à faire croire le contraire - "Tout ce que vous devez savoir"), nous les enregistrons de la même manière dans un premier temps. Ce magma de connaissances, d'importance très inégale, est assimilé indistinctement du point de vue perceptif ; il y a un nivellement de fait. En réalité, d'ailleurs, le processus est plus complexe, car d'autres facteurs : mémoire, affectivité, vont intervenir et l'individu oubliera certaines choses, en retiendra d'autres. Tout se passe comme s'il y avait une attitude sélective de la mémoire, qui ne conserverait alors que ce qui a vraiment de l'intérêt pour l'individu, c'est-à-dire ce qui est pertinent pour son "projet existentiel", encore que ce projet soit des plus flous dans la plupart des cas.

./.

Il reste que nos sens sont continuellement bombardés par un amas de stimulations souvent sans intérêt, dont l'énorme nombre a pour effet nécessaire de diminuer la structuration logique, d'empêcher toutes possibilité de jugement, c'est-à-dire de hiérarchisation, de classification par importance des stimuli.

La culture mosaïque est un ensemble de bribes sans ordre, juxtaposées par des relations de proximité dans le temps ou dans l'espace sémantique, des associations d'idées non passées au crible de la logique, des contenus non structurés. Elle est définie par des probabilités d'associations selon des lois statistiques.

La culture mosaïque se forme par apport permanent (flux d'items) du milieu extérieur et non effort de connaissances articulées. Il y a un système de communication unilatérale (ou à tout le moins dissymétrique) producteur-consommateur. La culture mosaïque est une culture passive, d'ordre simplement statistique : le pseudo-encyclopédisme des jeux radiophoniques qui font appel, non à une forte structuration des éléments d'un secteur de la connaissance (par exemple en littérature, être capable de voir l'originalité d'un auteur par rapport à son temps) mais à une "mémoire d'éléphant" portant sur les détails les plus insignifiants. Citons comme illustration, ce concours sur Napoléon dans le journal "l'Aurore", posant des questions telles que : "Quel est le nom du petit chien de Joséphine qui mordait les mollets de Napoléon au premier temps de leur mariage" ...

Nous symboliserons encore la culture mosaïque par l'image d'un nouvel écran de connaissances, qui n'est plus maintenant un écran maillé comme celui de la culture humaniste, mais une surface densément remplie de bribes multiples, qui n'ont d'autres relations entre elles que des relations de voisinage.

4. Comment passer de la culture mosaïque à la structuration volontaire

Nous avons dit auparavant qu'il était méthodologiquement pratique d'admettre que tous les stimuli avaient droit égal à être emmagasinés. L'esprit cependant n'est pas une table rase, la mémoire est dépendante de phénomènes affectifs, d'échelles de valeurs plus ou moins conscientes qui l'influencent.

Il se forme d'une manière certes vague une classification semi-consciente, semi-aléatoire, en ce sens que les phénomènes de proximité ne sont plus seuls à relier les "atomes" de culture mais aussi ces phénomènes affectifs, préjugés, souvenirs, vagues de classification, intérêts et passion aussi. C'est ici que prend

./.

de l'importance l'idée de connotation des sémantèmes. On arrive à dégager des idées-forces, des mots-clés qui sont intégrateurs comme les concepts-carrefours de la culture structurée, mais d'une manière plus vague, moins stricte, moins logique, plus "fausse" (parce que ces idées-forces peuvent être en réalité sans grand intérêt). On arrive donc là au niveau intermédiaire que nous pourrons appeler sédimentation.

Le passage de la sédimentation à la structuration est alors question de volonté, essai de systématisation, de cohérence, d'élimination des contenus et idées parasitaires ; ceci, dans le domaine psychologique. Nous verrons qu'au niveau sociologique il pose encore d'autres problèmes. De toutes façons, il y a un "sine qua non" : l'effort volontaire et soutenu pour échapper à l'emprise du bombardement incessant des pseudo-événements.

"La culture humaniste, découverte des liens rationnels, méthode de hiérarchie des voies de communication qui permet de lier en une Gestalt claire les différents faits ou parties, de les subordonner à un ensemble, de dégager l'essentiel de l'accessoire, d'écrire un programme, apparaîtra de plus en plus, dans un univers de culture mosaïque, comme un des ces secrets ouverts qui sont des secrets de puissance mais qui exigent d'abord l'exil volontaire en dehors du flot des mass-media."

5. Culture aliénante ou culture désaliénante

Nous avons essayé de caractériser les différents niveaux de structuration. On devra aussi aborder la culture sous un autre angle, en énonçant le problème : culture aliénante ou culture désaliénante ? Bien entendu, il ne s'agit pas de traiter vraiment ce problème, ce qui nous entraînerait beaucoup trop loin, mais on peut en donner quelques aperçus.

Définissons le terme d'aliénation culturelle : c'est ici la passivité, l'acceptation de n'importe quel stimulus, le refus de tout jugement, de toute cohérence par rapport aux stimuli culturels, c'est l'attitude du consommateur pur. Le terme émerge spontanément des études de Morin, Enzensberger, Bourdieu, Dumazedier, etc... La désalinéation implique l'attitude active, sinon de créateur, du moins de consommateur critique, qui soit capable de rejeter la grande partie des stimuli sans intérêt et de classer les autres, de les ordonner, de voir leur importance réelle, c'est-à-dire d'être capable de les relier à d'autres pour mieux comprendre certaines choses. Définie ainsi, la culture aliénante paraît fortement corrélée avec la culture mosaïque et la sédimentation, la culture désaliénante, avec le domaine de la structuration volontaire.

./.

Les choses sont peut-être moins simples que cela. En effet, que la culture mosaïque et même la structuration aléatoire soient du domaine de la culture aliénante, cela paraît peu contestable, l'attitude passive étant de règle et la critique n'intervenant pour ainsi dire pas.

Par contre la structuration volontaire n'est pas obligatoirement et automatiquement désaliénante. Elle conduit souvent aux routines et à la rigidité mentale. Tout dépend du sens donné au mot culture. On peut imaginer un individu spécialisé dans un certain domaine qu'il connaît à fond, spécialiste de Racine, de la culture des champignons ou de la physique nucléaire, mais qui se révèlera incapable, dans un autre domaine et surtout dans la vie quotidienne, d'une structuration effective des éléments déversés sur lui et qui, par exemple, sera strictement incapable dans le domaine politique de relier des faits les uns aux autres pour avoir l'explication d'un événement. C'est-à-dire que pour qu'il y ait une culture désaliénante, il faudrait dépasser la culture des spécialistes, inventer une nouvelle culture humaniste, un nouveau code universel pouvant faire comprendre à l'individu, même sans connaissances très précises dans un domaine, les grandes lignes, le "squelette" comme nous l'avons déjà dit, de ce domaine et de tous les secteurs de la connaissance, et aussi la possibilité de structurer ces éléments dans la vie quotidienne. Nous posons ici le problème de l'appropriation et de la transformation par l'individu de la culture : l'individu se reconstituerait un système personnel, selon un schéma : structuration (aléatoire, par la culture mosaïque) - destructuration ("disponibilité combinatoire des éléments culturels") - restructuration.

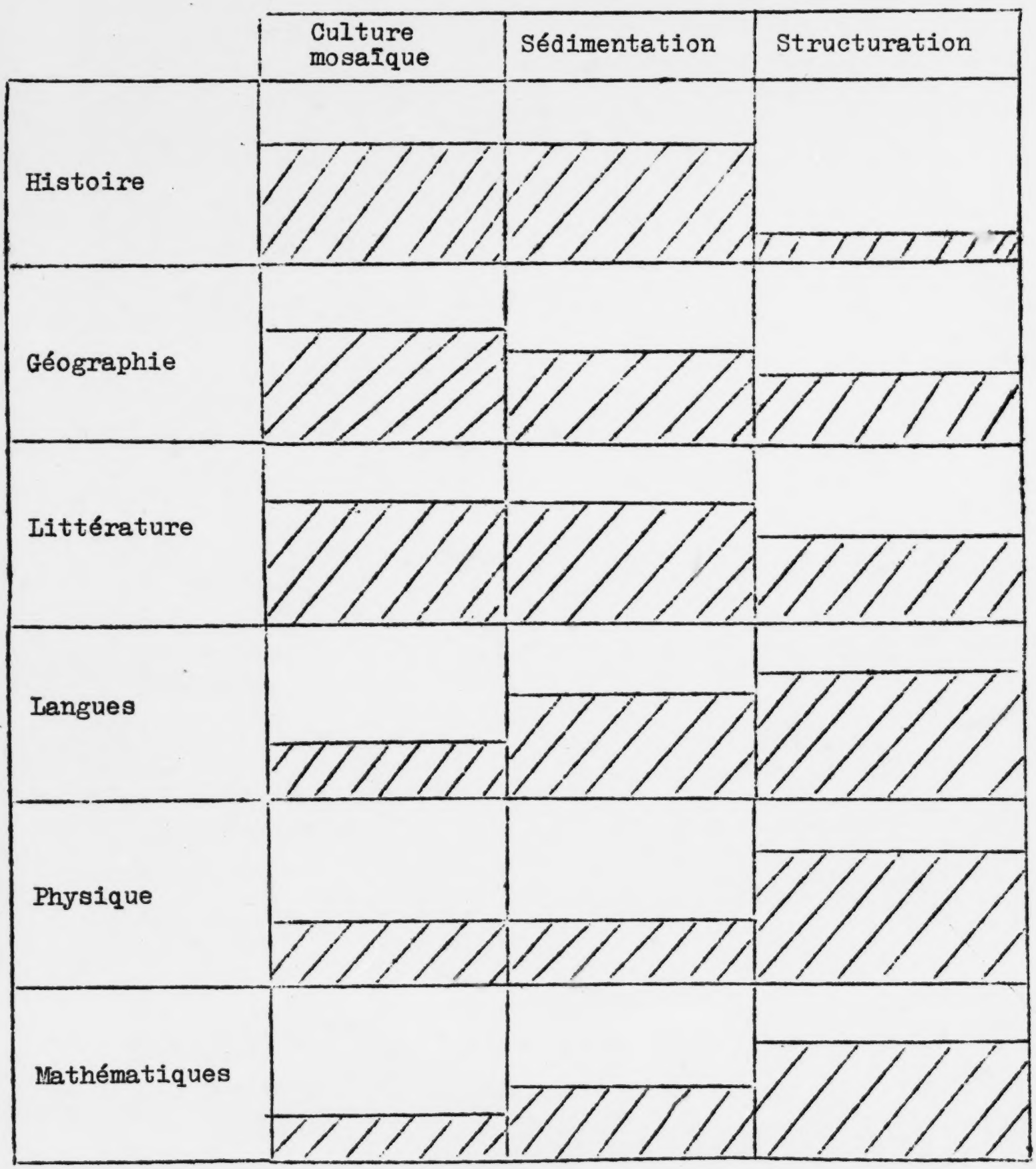
C - CLASSIFICATION DES DISCIPLINES PAR RAPPORT AUX TROIS INSTANCES :

Il y a de notables différences entre diverses disciplines sur le plan de l'acquisition des connaissances. En effet, à un même niveau de départ, par exemple, certaines connaissances peuvent s'acquérir jusqu'à un certain point., bien entendu, par la culture mosaïque ou par sédimentation (structuration aléatoire), par exemple la géographie, d'autres au contraire demandant obligatoirement un effort personnel de structuration volontaire, par exemple les mathématiques.

On doit penser que plus un secteur de la connaissance est abstrait et surtout systématisé, c'est-à-dire qu'il demande des bases obligatoires, nécessaires pour comprendre le reste (structure pyramidale, si l'on veut), plus il y a effort nécessaire de structuration. Les disciplines se répartiraient donc du plus "concret" au plus "abstrait", échelle dont la figure ci-dessous donne une idée.

./.

TABLEAU DE CLASSIFICATION
(pour le début des connaissances)



Certaines connaissances (l'histoire, la géographie) peuvent s'acquérir, au début, sans grande nécessité de structuration volontaire, mais ceci ne vaut effectivement que jusqu'à un certain point : prenons l'exemple de l'histoire, telle qu'elle nous apparaît immergée dans le flot des mass-media.

L'acquisition de l'histoire dans sa forme de culture mosaïque se fait souvent par l'intermédiaire des jeux radio-télévisés ; l'individu connaîtra (à condition qu'il s'en souvienne) quelques événements, quelques dates, quelques anecdotes à propos d'un individu ou d'un fait, qu'il arrivera vaguement, en se rappelant ses lointaines connaissances scolaires, à situer dans le temps, mais n'aura aucune idée de l'insertion, de l'influence de ces faits ou individus dans l'époque considérée. Si notre homme s'intéresse quelque peu à l'histoire, ici, c'est de l'histoire événementielle qu'il s'agit. Il s'intéressera à des articles de journaux ou hebdomadaires célébrant par exemple des anniversaires historiques ou à des revues de vulgarisation genre Historia. Il acquerra donc des connaissances assez précises, mais très limitées sur certains aspects de l'histoire d'une époque. Il va alors se former une structuration aléatoire, sans fil conducteur, qui donnera à l'individu une "idée" sur cette époque, idée nécessairement plus ou moins arbitraire, plus ou moins fausse, en tout cas partielle.

Ce ne serait qu'en essayant de rassembler ces connaissances éparses pour les ordonner, les classer, que l'individu pourra saisir, à partir du déroulement des événements, l'enchaînement des causes et des effets, des stratégies en action, compte tenu de l'état de la connaissance du moment.

Le passage du quantitatif (éléments amassés) au qualitatif (compréhension d'une époque) n'est donc pas, dans ce cas, rigoureusement délimité. La limite est floue, vague. A partir de quand se trouve-t-on dans la connaissance scientifique ?

Le fait que cette limite soit si floue, montre bien que le "quantitatif", c'est-à-dire l'amas d'éléments, contient déjà du qualitatif : l'événementiel est, de toute façon, la matière de l'histoire "scientifique", sur laquelle s'applique la méthode historique.

./.

Certains événements, certains détails sur un "grand homme" sont parfois très révélateurs et démystifient un fait ou un homme beaucoup plus concrètement et d'une manière plus voyante qu'une analyse strictement politique ou sociologique, plus abstraite. L'anecdote pertinente, résidu contemporain de l'apologue et des midrash, est un processus d'éclairage d'un sujet ou d'un problème éminemment structurant.

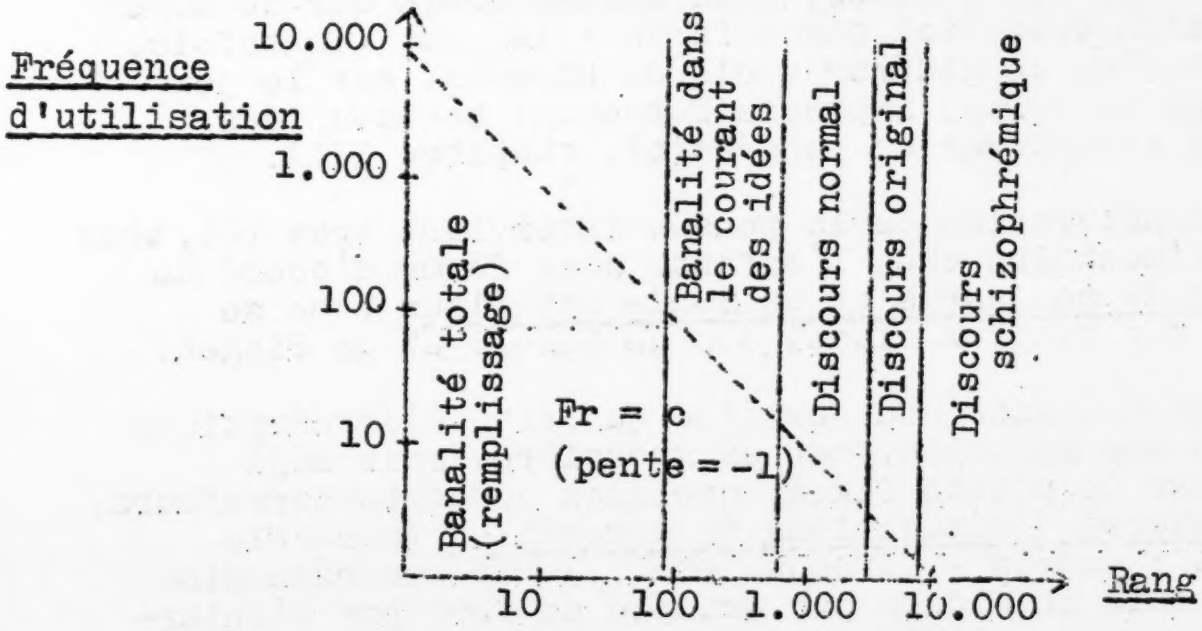
Les revues de vulgarisation historiques ne sont pas sujettes à caution parce qu'elles font de la petite histoire (en la supposant, bien entendu, exacte). Elles le sont parce que la petite histoire proposée est très rarement démystifiante, mais contribue à renforcer des culturèmes stéréotypés.

Prenons par contre les mathématiques ; il est évident que le poids de la culture mosaïque et de la structuration aléatoire n'y est guère important : il n'y a pas capitalisation d'éléments pouvant donner "une idée" des mathématiques. Il faut entrer dans le système, fournir un effort continu ; les bases, les postulats doivent être connus, compris, pour progresser. Nous retrouvons ici l'image pyramidale. Un exemple intermédiaire, enfin : celui de l'acquisition des langues. La culture mosaïque, c'est savoir dire "Bonjour" ou "Monsieur" en plusieurs langues. A un niveau plus sérieux, nous aurons l'exemple de celui qui se trouve dans un pays étranger et qui connaît un nombre assez élevé de mots, parce qu'il les entend autour de lui. Il y a donc une certaine connaissance du vocabulaire, quelques indications aussi sur la manière de les combiner ; c'est là le processus de sédimentation aléatoire.

Par contre, la structuration volontaire, c'est celui qui, pour étudier une langue, s'attache d'abord à connaître les règles grammaticales, qui fait des classifications, veut connaître d'abord le "squelette" d'une langue. Remarquons d'ailleurs que cette méthode, typique de la culture humaniste, est de plus en plus critiquée comme seule méthode d'apprentissage et qu'on lui adjoint volontiers, dès le début, des conversations dans ladite langue, des stages dans le pays. Les meilleurs résultats semblent provenir des méthodes audio-visuelles qui, partant du concret (la conversation) en arrivent à déterminer une structuration effective par "intériorisation" (ou répétition si l'on préfère, des règles grammaticales intégrées dans la conversation). Ces méthodes se basent notamment sur la fréquence des mots employés dans une langue. Ceci a surtout été étudié par Zipf (distribution de fréquence des mots anglais), qui a abouti à l'équation suivante :

./.

fr = C où f indique la fréquence de chaque type de mot, r le rang de chaque type de mot, c'est-à-dire le numéro d'ordre de chaque mot, du plus au moins fréquent, et C la constante. La représentation de cette équation est la courbe suivante, dite courbe canonique.



Cette inégalité de "difficultés" (disons plutôt de nécessité rapide de structuration volontaire) détermine très fortement, nous le verrons, l'intérêt des gens pour telle ou telle matière : la pensée structurée, c'est fatiguant ! L'événementiel, le "concret" - entre guillemets car l'événementiel ou plutôt le pseudo-événement servi en priorité par les mass-media est en réalité parfaitement irréel, sans la moindre incidence sur la vie réelle des gens, alors que les problèmes réels du monde qui postulent, pour être compris, une mémorisation, une classification, une structuration, sont écartés (par les mass-media et souvent corrélativement par les gens) comme trop "abstraits". On retrouve ici des remarques énoncées par Jurdant dans son rapport sur le rôle de la vulgarisation scientifique.

D - SOURCES ET MOYENS DE STRUCTURATION DE L'ESPRIT

Examinons maintenant les diverses sources, les divers moyens de culture. Nous indiquerons quelques caractéristiques de chaque moyen retenu. Certes, il y en a d'autres, mais il vaut mieux examiner attentivement les plus importants, l'école, l'autodidaxie, les mass-media, l'éducation permanente et notamment l'enseignement programmé.

./.

Disons d'abord quelques mots du premier moyen chronologique de structuration : le jeu.

a) le jeu

Nous occupant ici essentiellement de la structuration de le pensée chez les adultes, nous serons brefs sur ce moyen de structuration essentiel aux enfants : le jeu. Toutefois, il est bon d'en considérer quelques aspects, car le jeu (au sens large du terme) imprègne fortement beaucoup des motivations à structurer sa pensée (cf. chapitre III).

La structuration de la pensée intervient très tôt, sous une forme rudimentaire chez l'enfant, sous forme d'abord de l'exploration de son corps et du monde extérieur : on se réfèrera ici aux travaux classiques de Gesell et de Piaget.

L'enfant amasse une certaine quantité d'informations pour en faire une synthèse, certes grossière, mais déjà ordonnée autour de points fixes, quelques concepts-carrefours, ou plutôt vecteurs d'oppositions fondamentales (agréable - désagréable ; permis - défendu, etc...). La compréhension de certaines lois physiques par exemple se fera par l'intermédiaire d'un jeu de construction. La structuration de la parole, du langage est aussi, en grande partie, un jeu, plaisir de création, plaisir poétique, plaisir auditif (répétition d'un mot) que l'enfant se donne à lui-même, tout ceci bien entendu sans conscience des buts (mais pas tout à fait gratuitement) ce qui le différencie, en principe du moins, de l'adulte.

Il est inutile d'analyser toutes sortes de jeux, pour se rendre compte de leurs riches possibilités d'organisation de l'esprit. Les jeux de société, à un âge déjà plus élevé - et même chez l'adulte -, sont des moyens de structuration parfois méconnus : les jeux de cartes, par exemple, même les plus simples, exigent (et forgent) des possibilités de classification, de hiérarchisation, de mémoire sélective souvent très fouillées.

Un autre genre de "jeu" très structurant également est le théâtre, représentation par l'enfant (ou l'adulte) d'un personnage autre que lui-même, dans une situation donnée. Cette représentation de l'Autre nécessite une structuration déjà forte, elle y contribue donc elle-même du fait de la nécessité du dédoublement qui révèle à l'individu de nouvelles catégories de pensée, d'autres possibilités, certains aspects ignorés de lui-même. C'est l'idée du psychodrame morénien, moyen de prendre conscience de soi, d'une situation, des actes d'un autre...

./.

A un niveau plus bas, dans les débuts de la structuration d'un domaine de la connaissance, nous avons déjà cité, en les critiquant, les jeux radio-télévisés : ce sont des jeux sans risque (sauf financier). L'individu se prend au jeu, comme on dit, et cette exigence de connaissance semi-sérieuse, mi-ludique, peut le mener au delà de la facilité première.

b) L'école : des plaisirs et des peines

Mais revenons à l'enfant, mis en contact, à un certain âge, avec un moyen spécifique de structuration, l'école. Ce passage de l'autodidaxie au système, est souvent atténué par le fait que l'enfant a déjà appris, avec l'aide des parents, quelques éléments de lecture ou d'écriture "pour s'amuser" ; l'école maternelle, de même, combine le jeu plus ou moins "gratuit" et l'enseignement des premiers éléments de la lecture, de l'écriture, du calcul, sur un mode plaisant. L'école, malgré son caractère de contrainte impérieuse, gardera parfois des aspects de jeu. La compétition au sujet des notes et places est aussi, d'une certaine manière, un jeu, qui devient très rapidement sérieux ; rappelons ici les suicides provoqués chaque année par les échecs au baccalauréat, donnant à ce processus une gravité que certains trouveront exagérée. Insistons : l'école est la seule source de structuration obligatoire. Ceci est important par rapport à l'éducation permanente que les gens reçoivent librement (au moins théoriquement). De même qu'ils sont libres (toujours théoriquement...) d'ouvrir ou de fermer le bouton de leur télévision. Quoiqu'il en soit de cette liberté, il est certain que les attitudes psychologiques ne sont pas les mêmes. La quasi-totalité des enfants ressentent l'obligation d'aller à l'école comme une contrainte désagréable et, très rapidement après leur scolarité, oublient les connaissances et, ce qui est plus grave, une part des structurations (logique, classification, jugement) qu'ils sont censés y avoir appris. Il y a souvent un refus violent de la part des adolescents et même des adultes de tous âges de tout ce qui rappelle l'école : livres autres que de pur divertissement, conférences, émissions didactiques, etc... On s'aperçoit chez les étudiants que nombre de notions, souvent simples, apprises à l'école, sont inexistantes ; elles ont été scotomisées par l'individu.

Laissons de côté les explications matérielles évidentes (manque de professeurs, professeurs mal préparés, etc...), tout comme les affirmations sur la crise de l'enseignement actuel, ses causes, ses remèdes et ses possibilités futures, c'est l'adulte qui nous intéresse ici.

./.

L'idéologie officielle de l'enseignement, surtout secondaire, spécialement dans les pays latins et germaniques, c'est cette culture générale dont nous avons déjà vu le naufrage. Le reproche classique est que l'on veut faire ingurgiter énormément de connaissances à l'enfant, connaissances dont il oubliera la plus grande partie une fois l'école terminée. L'accent mis sur la culture dite "classique" est une superstructure idéologique désuète, dont le fantôme hante notre subconscient collectif.

Les choses les plus importantes dans la vie réelle restent ignorées de l'école. Il y a une dissonance permanente entre vie et éducation. Les "éléments d'ameublement du cerveau" sont les stimuli de la vie quotidienne et surtout des mass-media. Certes, cette dissonance a toujours existé, mais à un degré moindre et beaucoup moins ressentie. Il y a à cette dissonance une raison de fond : pour constituer une culture, il faut plus ou moins adopter une position scientifique, c'est-à-dire détachée, ou au moins distancée, ce qui implique une charge affective, donc d'intérêt humain, faible. Nous verrons que la correspondance entre des intérêts exprimés chez les adultes et les connaissances enseignées à l'école est relativement faible. L'importance des mass-media est telle que l'école devrait enseigner à recevoir des messages ; elle devrait se soucier de l'éducation du récepteur, du consommateur de biens culturels (Comité de l'Education extra-scolaire), en tant que récepteur et non en fonction de ce qu'il reçoit ; d'où l'importance et l'intérêt que présenteront des initiatives dans des domaines tels que l'analyse généralisée du contenu, la rhétorique, etc...

Certains documents du Conseil de l'Europe insistent sur les nouvelles tâches de la formation de base :

- acquisition des méthodes du travail studieux (apprendre à apprendre);
- acquisition des grands cadres de référence où viendront se loger les connaissances assimilées tout au long de la vie;
- acquisition des motivations indispensables à l'éducation permanente (curiosité intellectuelle et goût de l'effort studieux, pratique d'activités culturelles pendant les loisirs).

Ce n'est en effet qu'à ce prix que l'école transformée pourrait prétendre donner les bases de la nouvelle culture structurée. Donner le goût de la lecture est plus utile que de contraindre à lire un certain nombre d'ouvrages, car il ne

./.

faut pas oublier que le "théâtre, le musée, la bibliothèque ne cultivent que des gens cultivés" (Perillat). L'individu est désemparé devant les sollicitations incessantes des mass-media.

c) L'autodidaxie

Nous avons groupé sous le terme général d'autodidaxie trois types de structuration :

1. L'expérience pratique

2. La lecture

3. Les mass-media (audio-visuelles)

Nous les avons réunis parce que ce sont des actes, en principe, individuels, non obligatoires d'auto-éducation. Séparons la lecture, même du journal, des autres mass-media (télévision, radio, cinéma), car la lecture, en général, réclame une attitude active que la TV n'exige pas.

1. L'expérience pratique

L'expérience pratique groupe tous ces modes de structuration qu'on peut trouver dans les événements de la vie quotidienne. Les vieux qui "ont de l'expérience" sont censés avoir, de ce fait, la sagesse...

Tous les événements courants de la vie quotidienne peuvent avoir valeur structurante de la pensée, ils peuvent être une révélation ou l'explication d'un fait plus large, précédemment accepté sans le comprendre. La répétition d'un même fait oblige après un certain temps à en tirer les conséquences. Ce raisonnement par séries (induction pratique) a été mis en évidence par les philosophes comme Dewey.

Trop pragmatiques, ils se confondent à la limite avec le réflexe conditionné.

Certes, les choses sont moins simples que cela et les leçons de l'expérience, pour être parfois structurantes et faire comprendre brusquement certaines choses n'en sont pas moins ambiguës, pour ne pas dire fausses.

./.

2. La lecture

La lecture était, il n'y a pas si longtemps, le seul moyen de structuration de masse (à une époque où l'on ne parlait pas encore de mass-media), extra-scolaire. Aujourd'hui, sa prédominance commence à être remise en cause par les mass-media audio-visuelles, mais nous allons voir que, dans l'enquête de la ville d'Annecy, la grande majorité des gens désignent encore la lecture comme principal moyen de structuration.

Il faut cependant dire que cette enquête date des années 1955-57 où la TV avait une extension bien moindre qu'aujourd'hui.

Quoiqu'il en soit, la lecture reste un moyen d'apprentissage très important ; il serait d'ailleurs intéressant de reposer la même question aux mêmes personnes, à Annecy aujourd'hui, on verrait mieux la portée de la TV. Il y a l'enquête de l'O.R.T.F. de 1959 qui nous donne quelques éléments mais, en réalité, assez vagues. Cette enquête portait sur l'influence de la TV sur la lecture :

3 % des gens qui ont la TV lisent plus qu'avant,
49 % des gens qui ont la TV lisent autant qu'avant,
48 % des gens qui ont la TV lisent moins qu'avant.

Seulement on ne sait pas ce qu'ils lisent : littérature d'évasion pure ou livres "utiles à la structuration".

Voyons maintenant les chiffres de l'enquête d'Annecy :

"Quels moyens avez-vous utilisés de préférence pour vous documenter sérieusement ?" :

68 % lecture — 59 % périodiques, 41 % livres

12 % leçons de la pratique (activités manuelles, éducation)
8 % conférences, cours, cercles d'études
7 % conversations
5 % moyens audio-visuels

Nous savons que la faible influence des moyens audio-visuels pouvait, en partie, être due au peu d'extension relative de la TV, encore que la radio et même le cinéma aient été déjà au faîte de leur influence. Il nous semble que cette influence peut aussi être expliquée par une constatation psychologique :

./.

les gens n'attendent pas de développement culturel de la part des moyens audio-visuels qui sont la plupart du temps confinés à une fonction de bruit de fond (radio, mais aussi TV) ou de pur délassement (TV et cinéma) "on ne va pas au cinéma (on ne regarde pas la TV) pour apprendre des choses sérieuses, on y va pour s'amuser".

Nous reparlerons de ce problème dans le paragraphe suivant. Toujours est-il que la lecture reste d'une grande importance pour l'autodidaxie. Soulignons d'ailleurs tout de suite que de nombreux adultes, pour certaines questions, réutilisent les manuels scolaires, notamment pour l'apprentissage des langues, des mathématiques, de l'histoire, de la géographie. Ce fait est intéressant pour la conception des manuels qui devront être destinés à l'éducation permanente et non seulement à l'éducation des enfants, comme l'indiquent déjà certaines collections didactiques aux U.S.A.

Il convient de remarquer l'importance du journal quotidien régional pour l'information sur de nombreux sujets, et, notamment, des pages spécialisées (rubriques artistiques, éducatives, économiques, politiques, féminines, etc...).

Cependant, vu la valeur assez minime de la grande majorité des journaux régionaux ou autres, il est permis de douter de la valeur formatrice de la pensée et du jugement de ces lectures. "La documentation" sérieuse au niveau local paraît très sujette à caution et on peut penser que DUMAZEDIER est quelque peu optimiste à ce sujet. Encore précise-t-il que, vu l'importance de l'information demandée au quotidien, les rédactions de journaux devraient en tirer des conséquences éducatives. Serait-ce un voeu pieux ? ... Nous connaissons par ailleurs les déformations dangereuses qu'apportent ces "formations" autodidactiques qui construisent le public du "phénomène Planète" en France. Or, les hebdomadaires ou revues mensuelles sont beaucoup moins indiqués comme moyen d'information : cela tient en grande partie au fait que les hebdomadaires en question, du genre Quick, Illustrierte, Match, Jours de France, sont très difficiles à exploiter comme information, à moins de posséder déjà le cadre de pensée permettant de les situer et de les reconstituer, ce qui est alors pétition de principe. "Historia" sera considérée comme une revue déjà éminemment intellectuelle.

Le livre

D'après une enquête des Syndicats nationaux des Editeurs, 42 % seulement des Français lisent des livres, mais la répartition n'en est pas égale en fonction de la répartition socio-professionnelle :

./.

72 % de cadres supérieurs et professions libérales
53 % d'employés
51 % de commerçants et cadres moyens
33 % d'ouvriers
15,5 % d'agriculteurs

lisent des livres

En fonction des niveaux d'instruction :

80 % de gens de formation secondaire et supérieure
28 % seulement de formation primaire

lisent des livres.

Nous verrons plus longuement les inégalités devant le livre et la culture, mais ces données sont déjà intéressantes. Ecoutons ce qu'en dit une enquête du Syndicat national des libraires français :

"Si la lecture de livres dépend de conditions matérielles, elle répond aussi et surtout à des besoins culturels, à une attitude d'ouverture, de curiosité, de disponibilité. De ce fait, dans les milieux instruits, ni la télévision, ni le cinéma, ni les journaux ne sont à vrai dire les concurrents du livre. Les personnes qui lisent le plus de livres, sont aussi celles qui vont le plus souvent au cinéma, écoutent davantage la radio. Il n'en va pas de même dans les milieux moins aisés et moins cultivés. Dans l'ensemble de la population où des choix s'imposent, ils vont vers la facilité et non vers l'effort. La lecture de livres nécessite un effort, n'est pas toujours tentante. Télé et voiture concurrencent le livre."

Nous retrouvons ici un des leitmotivs de ce rapport déjà souvent souligné par d'autres auteurs : ce sont ceux qui ont le plus de culture qui en reçoivent le plus. Y aurait-il donc, à grande échelle, une autre ségrégation de la culture ?

E. ESCARPIT nous montre bien la différence entre le circuit-lettré, qui suppose une motivation-enrichissement et le circuit-populaire qui suppose et encourage une motivation-désertion, bien qu'il admette que cette distinction est grossière et valable seulement statistiquement. Ce qu'Escarpit appelle le circuit populaire, ce sont les livres dits "de petite librairie" du genre Delly ou autres, qui n'ont évidemment guère de "rôle structurant". Certains romans policiers, par contre, peuvent

./.

être un prétexte à une sorte de gymnastique mentale, d'essais de classement, de catégorisation ; il reste douteux que la plupart des gens le pratiquent. En fait, il existe des domaines de l'écrit distractif tels que le roman policier classique, les mots croisés, qui restent en question dans le "pattern culturel" ; nous les mentionnons simplement ici. Les bandes dessinées, forme de lecture qui se développe beaucoup, sont-elles utilisables pour la structuration, dans la mesure où l'image, comme les moyens audio-visuels : TV, cinéma, exerce un effet de facilitation ? Les bandes dessinées didactiques paraissent une solution certes limitée, mais intéressante, du problème de l'accroissement structuré des connaissances. En effet, le texte double l'image : il dit la même chose qu'elle, sous une autre forme, et cette information double, et pourtant unie, se grave mieux dans la mémoire. D'autre part, la division de "l'histoire" contée par les bandes dessinées en images séparées permet une progression logique et donc, en principe, une classification ordonnée. L'un d'entre nous a obtenu un succès de librairie en réalisant des bandes dessinées scientifiques, développant la structure de l'atome, la théorie générale des vibrations. De telles expériences, restées isolées, en raison des moyens à mettre en oeuvre au départ, suggèrent l'intérêt que présentent pour l'éducation permanente les méthodes de schématisation graphique.

Le clivage n'existerait-il pas, pour le moment, entre la lecture avec visualisation (romans-photos, bandes dessinées, romans à couverture criarde) et la lecture sans visualisation qui demande un effort conceptuel beaucoup plus grand, sans l'effet faciliteur de l'image ?

Ceci expliquerait en partie la méfiance entretenue à l'égard du livre, moyen trop "intellectuel", c'est-à-dire demandant un effort dur pour beaucoup de gens handicapés par toutes sortes de déterminismes sociologiques, psychologiques, matériels. La lecture sans visualisation, puissant instrument de structuration, deviendrait-elle le latin de l'époque moderne, le nouveau code secret de la classe "cultivée" ?

3. Les mass-media audio-visuels

Ainsi, en ce qui concerne le livre, tout se passe comme si ce moyen de structuration était réservé à ce qu'on appelle déjà "la classe cultivée". Les mass-media audio-visuels, et particulièrement la télévision, sont au contraire accessibles à tous, et tous ou presque y accèdent effectivement. L'importance de la TV ne peut être sous-estimée puisque pour les 3/4 des téléspectateurs la TV représente l'instrument exclusif de culture.

Distinguons d'abord entre l'emploi systématique des communications de masse, qui est celui de l'éducation permanente et qui comporte une intégration de la TV ou de la radio dans un programme éducatif avec analyse des contenus, progression, contrôle, éventuellement sanction, etc... et l'emploi diffus de ces mêmes mass-media pour une certaine "éducation" du public, un peu vague, qui est caractéristique des chaînes de TV ou de radio habituelles. On sait, en effet, que la devise de l'O.R.T.F. est par exemple : "distraire, informer, cultiver". Une enquête a été faite en 1961 : question : "quel doit être, à votre avis, le premier rôle de la TV " ? Réponses :

Distraire	33 %
Informer	31 %
Cultiver	21 %
Les trois	17 %

Question : "Quel est, à votre avis, le rôle qu'elle remplit le mieux actuellement ?

Réponses :

Information	36 %
Distraction	27 %
Culture	27 %

On voit que la culture semble moins importante pour la majorité des gens que l'information et surtout la distraction à laquelle est assigné le rôle primordial et dont la plupart voudrait voir augmenter encore le pourcentage. Les goûts du public le portent irrésistiblement vers la facilité, mais si l'on refuse de céder à la démagogie ("puisque le public veut cela, donnons-lui ce qu'il demande"!) il faut être bien conscient que la "culture" (et nous avons vu que la majorité du public ne sait pas même définir vraiment ce que c'est qu'une émission "culturelle") a un aspect rébarbatif pour beaucoup de gens. Pourquoi ?

La majorité des gens se basent surtout sur l'aura péjorative, de leur point de vue, du mot "culture". Pourtant on peut penser que beaucoup d'émissions culturelles pourraient fort bien être classées par les gens comme émissions d'information ou même de distraction, et recueillir ainsi un préjugé favorable, si l'on prend certaines précautions : le ton, par exemple, est un élément très important. Le présentateur d'une émission culturelle se croit souvent obligé de prendre un ton cérémonieux, grave, un peu sérieux et supérieur et les gens le ressentent désagréablement (voir notre Agressivité et Professoralité).

./.

D'autre part, il y a une question de langage : souvent le producteur néglige d'expliquer aux gens des termes scientifiques ou peu usités. (Voir notre : Comment cela est-il possible ?). Enfin, dans les entretiens, il y a une carence d'images.

Pour définir plus précisément ce qu'on appelle (ou ce que devraient être) les "programmes culturels" à la radio-télévision, nous rappelerons la présentation de la doctrine culturaliste dans les mass-media (par contraste avec la doctrine démagogique, par exemple) :

"... Le tableau socio-culturel serait lui-même l'image réduite de l'ensemble de la culture du monde à l'instant donné. Il satisferait l'idéal d'une bonne communication entre l'homme et son milieu social, esthétique et matériel ; en d'autres termes, d'une adéquation de l'être aux conditions mêmes de sa vie. Nous retrouvons ici sous une forme statistique l'idéal souvent énoncé de l'"information objective", d'une culture qui serait en même temps une éducation adulte permanente, ferait savoir à chaque instant tout ce qui existe dans le monde, au sens du mouvement des idées et des connaissances, et le ferait savoir précisément avec l'importance que chacune de celles-ci a réellement dans le devenir de l'univers culturel. Ceci reviendrait à identifier culture et valeur, à admettre qu'il n'y a d'autre valeur que la culture elle-même, que celle-ci secrète spontanément le sens de la vie ou tout au moins de la vie sociale."

Cette doctrine reste un idéal dans la mesure où, d'abord, la culture diffusée par les mass-media offre un échantillonnage non représentatif du tableau de la culture. Certains secteurs de la culture peu importants réellement sont hypertrophiés par les mass-media (musique populaire, feuilleton), d'autres, d'une grande importance, sont à peu près escamotés (les sciences pures : mathématiques, physique, par exemple).

D'autre part, le fait que les mass-media mettent une quantité de messages à la disposition de l'individu, ne signifie pas que celui-ci soit disposé à en faire usage. Il y a un choix fait par chaque individu, même le plus passif, en vertu notamment d'une dialectique satiété-attention : on ne peut pas voir ou écouter tout en même temps et il y a des choses qui intéressent plus ou moins chaque individu. Ce choix va se faire sur des critères variés, par exemple :

./.

- d'ordre émotionnel
- d'ordre stylistique
- d'ordre linguistique
- d'ordre d'affinité politique,

mais non obligatoirement d'ordre culturel. D'ailleurs, ces choix peuvent donner lieu à une stéréotypie culturelle, conduisant à un renforcement des patterns de culture, contrairement à ce que donnerait à penser l'idée de fenêtre ouverte sur le tableau socio-culturel. On est donc loin d'une planification de la culture déversée par les mass-media et la "liberté" de l'individu est conservée.

Cette ambiguité ou plutôt cette pluralité des fonctions des mass-media, et surtout de la télévision, émerge nettement dans l'enquête américaine de G. Steiner sur le rôle de la TV.

1. "La TV, c'est merveilleux, vraiment merveilleux. Pourquoi ? La TV m'a apporté le monde entier. Je l'aime vraiment. J'aime tout. J'aime voir notre Président, c'est une chose que je n'ai jamais pû faire. Et j'aime les histoires et les westerns. J'aime vraiment chaque minute. C'est la chose la plus palpitante de ma vie."

2. "Les ingénieurs de la TV iront rôtir éternellement en enfer pour ce qu'ils ont fait."

L'attachement, la passion même pour la TV sont mis en lumière par les réponses à la question : "Si vous deviez perdre tous ces éléments de confort qui paraissent évidents aujourd'hui, lequel vous manquerait le plus ?".

	Hommes	Femmes
Télévision	40 %	28 %
Réfrigérateur	24 %	19 %
Aliments congelés	9 %	8 %

etc ...

Question : Qu'avez-vous fait (la dernière fois que l'appareil était en panne) durant le temps où vous auriez regardé habituellement la TV ?

"Toute la famille se promenait sans but, comme un poulet sans tête. C'est comme un ami qu'on a perdu."

"Nous ne savions que faire, cela nous manquait tant que nous sommes allés au lit."

./.

"C'était terrible. Nous n'avons rien fait. Mon mari et moi, nous avons bavardé."

"Je ne pouvais rester à la maison. Nous sommes allés chez ma belle-mère, le soir. Elle a la TV ; même avec la famille à la maison, je suis seul sans TV."

On voit que la TV peut être un véritable opium et, qu'en tout cas, elle paraît indispensable à la majorité des gens.

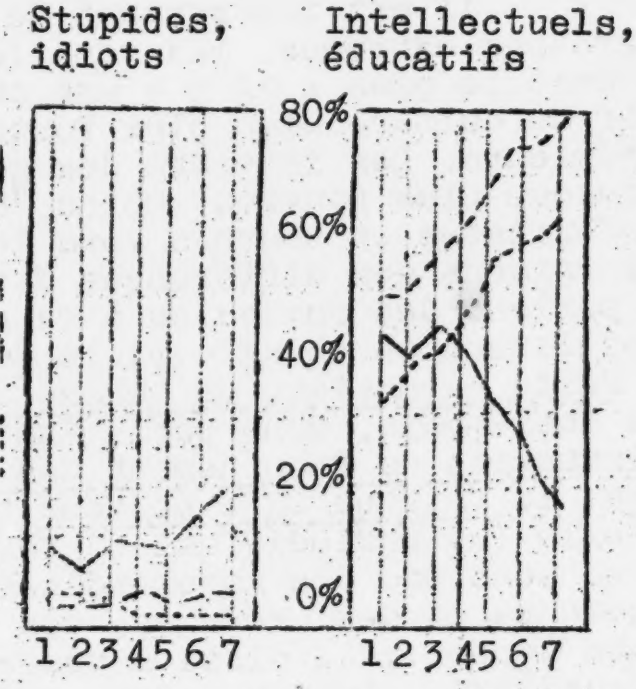
Mais qu'attendent ces gens de la TV ? Beaucoup de gens estiment qu'il n'y a pas assez de programmes d'éducation et de culture :

Question A :
"la plupart des programmes sont ...

Question B :
"J'aimerais que la plupart des programmes soient plus .....

Question C :
"Mes programmes favoris sont".....

Les numéros 1 à 7 représentent les niveaux d'instruction du plus bas (0 à 6 d'école primaire) au plus élevé (niveau universitaire).



./.

"Mes programmes favoris sont ..."

	0-6 ans d'école primaire	Université
intéressants	76 %	78 %
éducatifs	38 %	49 %
intelligents	32 %	61 %
sérieux	25 %	39 %
originaux	19 %	47 %
créatifs	12 %	43 %
artistiques	12 %	27 %
pleins d'imagination	17 %	47 %

Il est intéressant de comparer ces réponses des 2 groupes extrêmes, les gens les moins instruits et ceux qui le sont le plus : il y a une curiosité intellectuelle, une soif de culture bien plus forte chez les gens d'instruction supérieure. Les intérêts des gens les moins instruits sont beaucoup plus pauvres, moins "culturels", beaucoup plus conformistes et tournés vers le divertissement. Nous verrons les raisons des différences d'attitudes dans le 2ème chapitre en parlant des obstacles à la structuration. Mais, à part cette oscillation entre un certain désir de culture et une attitude de fuite hypnotique en dehors du réel, il y a une autre mission des mass-media, dont parle Enzensberger : "Ce qui distingue l'industrie du façonnement des esprits des autres industries, c'est le fait qu'elle ne vend plus de marchandises... ce qu'elle (la radiodiffusion) fabrique et répand dans le public, ce ne sont pas des marchandises, mais des opinions, des jugements et des préjugés, des contenus de conscience de toute sorte... La mission sociale de cette industrie est aujourd'hui, plus ou moins exclusivement, partout la même : perpétuer les rapports de force existants, quelle que soit leur nature."

Mais, comme le montre encore l'auteur, cette industrie du façonnement des esprits vit sur une ambiguité : "elle présuppose, chez chaque individu, prise de conscience, jugement, faculté de décision et même ne cesse de les remettre en évidence. Seules se laissent exploiter des forces qui ont une réalité ; pour les domestiquer au service du pouvoir, encore faut-il d'abord les éveiller. Ce fait peut très bien se retourner un jour contre ceux au service de qui la machine fonctionne".

./.

4. Les thèmes d'intérêts

Il serait intéressant de connaître à grande échelle ce que sont les thèmes culturels qui intéressent les gens n'étant plus soumis à l'influence de l'école. Cela permettrait de s'appuyer sur des éléments solides pour l'élaboration d'une éducation permanente qui doit nécessairement reposer sur une coopération de la part des sujets récepteurs. En effet, une méthode consistera alors à partir de ces centres d'intérêt, pour les déborder progressivement jusqu'à recouvrir les données qui sont véritablement importantes. Il s'agit là d'une véritable stratégie qui vise à éliminer les obstacles à la progression. On pourrait schématiser cela ainsi :

En l'absence de telles enquêtes, nous avons une approximation intéressante de la variété de ces centres d'intérêt dans l'enquête sur les "attitudes autodidactiques" de cette population (1). On estime qu'il y a environ 10 % d'autodidactes dans le milieu populaire urbain (ouvriers, employés). Ce chiffre est confirmé par le trait dominant des réponses à la question : "Y a-t-il des sujets sur lesquels vous avez acquis ou cherché à acquérir de réelles connaissances, en vous documentant sérieusement, régulièrement ou non ? Si oui, lesquelles ?".

Ce trait dominant, c'est l'indifférence à l'égard de l'acquisition systématique des connaissances. Nous avons déjà vu ce trait au premier paragraphe ("la culture c'est pour les autres").

Plus de la moitié des interviewés n'ont pu désigner un réel centre d'intérêt dans douze catégories de sujets. Sur quinze présentés, les abstentions représentent généralement plus de 60 % des individus. Trois catégories de sujets seulement échappent à cette indifférence : les questions pratiques, les questions techniques, la géographie.

./.

(1) Il s'agit toujours de l'enquête d'Annecy.

Certains milieux révèlent une véritable atonie culturelle par la pauvreté des intérêts et l'importance des non-réponses. Nous verrons les différences par couches socio-professionnelles dans la 2ème partie.

Centres d'intérêt privilégiés (auxquels s'intéressent plus de 15 % des personnes interrogées) :

1) Géographie	28 %
2) Votre métier	26 %
3) Médecine	23 %
4) Histoire	20 %
5) Bricolage	19 %
6) Education	19 %
7) Mécanique	19 %
8) Cuisine	19 %
9) Récits de voyage	18 %
10) Calcul	18 %
11) Art et littérature	18 %
12) Jardinage	18 %
13) Questions économiques et politiques	17 %
14) Philosophie et religion	17 %
15) Langues française et étrangères	17 %
16) Morale et art de vivre	17 %

Les thèmes privilégiés se rattachent donc souvent à des préoccupations utilitaires correspondant à un besoin d'information sur des problèmes qui touchent directement à la vie quotidienne. Ainsi, le métier est un des pôles d'intérêt dominants, ce qui n'a rien d'étonnant. L'intérêt pour la mécanique et le calcul semble très souvent être déterminé par la nécessité dans le métier. Nous avons rencontré aux U.S.A. des programmateurs spécialisés, chargés du travail, très difficile, mais purement empirique, du "debugging" des programmes pour une grande firme, consacrant une part notable de leur temps (deux après-midi de loisir par semaine) à la trigonométrie, l'algèbre et la géométrie, dont ils n'avaient aucun besoin immédiat, mais nous disant à peu près cela : "Si je ne développe pas ma culture mathématique, dans 5 ans, je perds ma place."

./.

D'autre part, on note l'importance des préoccupations relatives à la vie privée : médecine, éducation, bricolage, cuisine, jardinage. Ce sont des occupations dont l'utilité apparaît immédiate.

On constate aussi la première place, un peu surprenante, de la géographie, et la bonne place de l'histoire. Il semble que se situer dans le temps et surtout dans l'espace, en un temps où les voyages se développent de plus en plus, soit ressenti comme une nécessité. L'intérêt apporté aux revues de vulgarisation, aux ouvrages géographiques et historiques en témoigne. Parmi les autres "sciences humaines", les questions économiques et politiques intéressent aussi un certain nombre de gens, mais bien moins qu'on aurait pû le penser. La vie privée est donc valeur primordiale pour la plupart des gens. Les explications pour ce phénomène ne manquent pas : elle est l'espace de liberté effective, la coquille personnelle de l'homme et semble, en fait, justifier une certaine thèse de la "fin de l'histoire" où la vie quotidienne deviendrait le facteur dominant de l'espace-temps. Enfin, est remarquable le peu d'intérêt que suscitent les sciences pures ou appliquées (à part la médecine, qui a un intérêt immédiat).

Les sciences naturelles arrivent au 19ème rang, la physique et la chimie recueillent 57 suffrages (contre 140 à la géographie). On peut évidemment regretter ce discrédit appartenant au fait que les sciences expérimentales sont jugées trop lointaines ou trop difficiles. En fait, nous vérifions ici les affirmations de C.P. Snow sur l'existence de deux "cultures" pratiquement étanches et qui n'entretiennent l'une avec l'autre que des rapports ambigus. Ceci revient-il à dire qu'on n'a pas encore trouvé les moyens de rendre ces sciences attrayantes et abordables ?

Intérêt pour les questions de la vie privée, désintérêt relatif pour les questions concernant la société, et désintérêt assez fort pour les sciences.

Le tableau des intérêts des gens est assez décourageant pour les promoteurs d'une éducation permanente qui vise, notamment, à faire participer chacun à la vie de la cité et à faire assimiler la croissance perpétuelle de la science et de la technique.

./.

Certes, il s'agit là de constatations statiques (comme dans tous les sondages) susceptibles d'une évolution assez rapide, si l'individu intervenait réellement dans les affaires publiques. Mais il s'agit là d'un problème surtout "politique", au sens large.

E - L'EDUCATION PERMANENTE

L'éducation permanente se distingue des autres moyens de structuration, exception faite de l'école, en ce qu'elle se donne uniquement comme moyen de formation, alors que la lecture, le jeu, les moyens audio-visuels ont aussi d'autres fonctions : plaisir, délassement, divertissement.

D'autre part, bien qu'elle implique, en principe, un acte libre de décision au départ, la contrainte s'installe peu à peu, contrainte qui sera librement acceptée, dans la mesure où la persévérance, condition sine qua non de l'éducation, implique effectivement une certaine discipline personnelle. Elle est liée à un facteur bien étudié par les psychologues : la cohérence interne des individus.

Si je n'ai pas envie de lire l'Encyclopédie et que je préfère momentanément les délices de Spirou, aucune force immédiate ne vient me rappeler à la raison. Par contre, dans l'enseignement programmé ou les cours par correspondance, je suis obligé de suivre à un certain rythme, d'accorder un certain temps impératif à l'étude, sous peine d'en perdre entièrement "le fil".

Or, cette persévérance peut aussi être source d'un certain plaisir, comme le dit H. TIETGENS : "L'éducation des adultes doit offrir de vastes programmes qui non seulement donnent à l'individu la chance et les moyens de continuer à apprendre, mais qui font de l'effort une sorte de vertu civique, même dans des cas où le but concret n'est pas immédiatement perceptible. A cet effet, l'expérience de telles études doit prouver que le learning est effort, élan et joie."

Nous n'insisterons pas sur toutes les expériences et projets de l'éducation permanente, développés dans de nombreuses publications du Conseil de l'Europe, mais nous commenterons les différentes définitions et fonctions de l'éducation permanente, d'après les travaux du Conseil de l'Europe.

./.

Définition de l'éducation permanente :

"Principe organisateur de toute éducation, elle implique un système complet, cohérent et intégré, offrant les moyens propres à répondre aux aspirations d'ordre éducatif et culturel de chaque individu et conformesà ses facultés. Elle est destinée à permettre à chacun de développer sa personnalité toute sa vie durant, par son travail ou par ses activités de loisir. Elle est également déterminée par les responsabilités que chaque individu a envers la société.

Afin de faire face à l'accélération et l'évolution continues que détermine le développement scientifique et économique, elle exige :

1) la répartition de l'éducation sur toute la durée de la vie humaine en utilisant les différents moyens et structures qui sont à développer ;

2) des possibilités permanentes de recyclage professionnel et de réorientation dans la vie créatrice et quotidienne ;

3) la possibilité pour tous de bénéficier de la promotion sociale et du développement culturel ainsi que de la vie culturelle, et d'y prendre une part active."

Trois concepts-clés émergent :

1. la démocratisation de l'éducation et du développement culturel ;

2. la répartition de l'éducation sur toute la vie ;

3. la nécessité d'une éducation développant la cohérence, la structuration de la pensée.

1. La démocratisation de l'éducation implique donc la possibilité pour tous de bénéficier de la promotion sociale, de la meilleure éducation possible et non seulement d'en bénéficier, mais aussi d'y prendre une part active, c'est-à-dire de participer dansla mesure du possible à la transformation de la société. Ceci n'est possible que si l'individu est mis en mesure de comprendre le monde, c'est-à-dire que sa pensée soit assez structurée pour juger en connaissance de cause quand il s'agira de faire des choix, soit au niveau de la société, soit même à son propre niveau individuel.

./.

L'autonomie de l'individu doit être à longue échéance le programme maximum de l'éducation permanente. Ceci implique non seulement qu'on mette à la disposition de chacun tous les moyens matériels de développement, mais encore qu'on lui en donne l'envie et la possibilité. On se trouve là devant des choix politiques très importants, que ce soit au niveau de la réduction du temps de travail ou de la démocratisation des institutions.

2. La répartition de l'éducation sur toute la vie

Cette idée évidente à quelques uns, est en réalité une nouveauté. Les psychologues l'ont acceptée dès le départ, soulignant l'absurdité d'entasser en quelques années de l'enfance et de la jeunesse, dans des conditions peu propices, tant de connaissances que l'on pourrait étaler plus harmonieusement sur toute la vie pour le plus grand profit de l'individu et de la société, mais elle rencontre une forte résistance institutionnelle, car elle implique en fait, un changement complet des méthodes d'éducation établies. On s'accorde généralement sur "la nécessité de ne plus vouloir transmettre un énorme bagage quantitatif, mais de développer par l'aptitude à l'initiative, à la création, à l'autonomie, les facultés de jugement, d'imagination, etc... en un mot, contribuer à l'épanouissement de la personnalité.

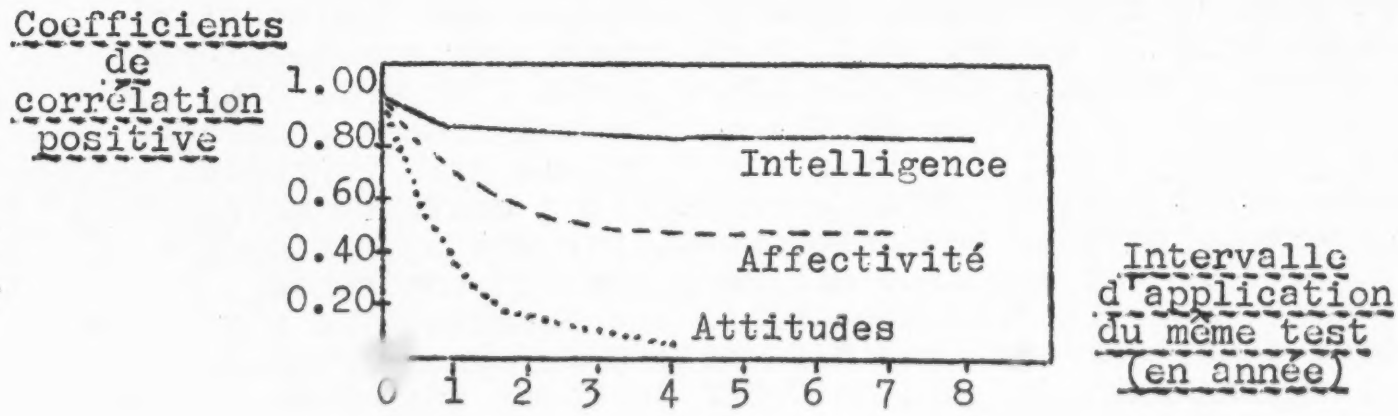
Entre autres, il s'agit de développer l'apprentissage des méthodes ("apprendre à apprendre"), insister plus sur la structuration que sur les contenus ("réduisons les contenus, enseignons les méthodes" G. Berger) : donner, par exemple, les grands facteurs de l'évolution, les traits caractéristiques, dans tous les domaines (vie quotidienne, technique, arts, etc...), d'une époque, au lieu d'insister sur une chronologie des événements et des batailles ou sur les traits psychologiques des grands hommes. Il s'agit, par exemple, de montrer qu'une histoire non événementielle peut être tout aussi intéressante, plus même, que les événements situés dans un déroulement. Rendre attrayantes des matières plus abstraites, les sciences par exemple, demande des efforts soutenus de la part des spécialistes de la pédagogie, et l'on doit se demander s'il est possible de séduire les individus suffisamment pour les amener à ce seuil de coopération au-dessus duquel ils seront pris à leur propre jeu, du fait de leur cohérence interne.

./.

3. Nécessité d'une éducation développant la cohérence interne de l'individu

Nous avons plusieurs fois évoqué la nécessité pour la structuration de la pensée d'en développer la cohérence. En effet, il y a aujourd'hui des relations de complémentarité entre les mécanismes cohérents, c'est-à-dire la pensée structurée (ce qu'on appelle l'ordre à grande distance) et le flux des mass-media obéissant à des lois d'associations par proximité (ordre à courte distance).

Or, dans ces relations, il y a, pour la majorité des gens, forte prééminence du flux des mass-media, Le problème est donc aujourd'hui d'augmenter la cohérence interne de l'individu. En effet, un trait caractéristique de l'homme d'aujourd'hui paraît être son peu de cohérence interne : ses attitudes, ses opinions sont conditionnées dans une grande mesure par la profusion d'informations des mass-media ; il adoptera telle attitude à un certain moment, sous l'influence d'une information qui lui a paru importante, mais en changera très rapidement, si, à un autre moment, il reçoit un message différent. Ceci est bien montré dans le diagramme d'auto-corrélation de Stagner.



Alors que l'intelligence varie fort peu en 8 ans, la corrélation entre les attitudes d'une année à l'autre est bien plus faible. Le problème urgent est donc bien d'assurer à l'individu une structuration de la pensée qui favorise la cohérence, et de réduire les contradictions de la culture mosaïque, d'ailleurs inconscientes la plupart du temps et qu'il s'agit de rendre perceptibles, pour initier l'être à une rationalité.

D'autre part, dans "l'éducation permanente", les nouvelles connaissances doivent être liées ou intégrées aux connaissances antérieures ou bien elles doivent améliorer, changer, ou remplacer ces connaissances antérieures qui pourraient constituer un obstacle" (nouvelles tendances de l'éducation).

Il s'agit de trouver cet enseignement compensatoire d'augmentation de la cohérence, de la structuration. Il semble bien qu'on l'ait trouvé notamment dans l'enseignement programmé. Essentiellement, celui-ci se ramène à une décomposition logico-déductive rigoureuse, la réduction de l'à peu près et du faux sens, à une analyse phénoménologique des difficultés, un contrôle par rétroréaction très fort, tout ceci conduisant à l'augmentation de la ténacité de la pensée et à un effort de cohérence. Ce processus implique l'aptitude de l'individu à se contrôler et à se corriger d'une façon permanente (principe d'auto-évaluation). Cette évaluation des connaissances est déterminée à deux degrés :

- un certain minimum de connaissances acquises ;
- ce que l'individu désire ajouter à ce minimum, de sa propre initiative.

Là aussi l'acte de décision initial est libre, il démarre dans la spontanéité, puis l'individu est "prisonnier" (notamment dans la mesure où il a dû payer pour son complément d'éducation). L'abandon signifie alors perte d'argent, dans une certaine mesure, c'est une sanction. L'enseignement programmé est une tyrannie acceptée, mais une tyrannie qui "rapporte" une structuration plus forte de la pensée ; souvent, mais aléatoirement, payante économiquement, par une promotion par exemple. Il est une aide efficace pour la cohérence de l'esprit, pour la volonté parfois chancelante ("je n'y arriverai jamais, c'est trop difficile") de structuration. Une intéressante expérience du CUCES de Nancy rapportée par Louis CROS (enseignement par correspondance en France) montre les caractéristiques psychologiques liées à l'enseignement programmé, selon que l'individu avait travaillé entièrement isolé, partiellement isolé (regroupements réguliers pour faire la synthèse), en groupe avec un moniteur ne répondant qu'aux questions, en groupe avec un professeur. On s'aperçut que les isolés partiels et les gens travaillant en groupes avaient les mêmes résultats. Par contre, les isolés complets étaient nettement infériorisés ; plus précisément, ils présentaient une forte dispersion des résultats. La dispersion était plus faible dans les groupes.

./.

On voit que les caractéristiques individuelles, c'est-à-dire les niveaux culturels individuels, les composantes sociologiques, la force des motivations ont relativement plus de poids dans la réussite ou la non-réussite d'un isolé que dans celle d'un individu intégré à un groupe qui a une fonction homogénéisante :

Ceci s'explique notamment par l'insuffisance de la discipline du travail : on essaie d'échapper à la tyrannie du programme, de travailler quand on a envie, dans la mesure où la formation ou le recyclage ne sont pas encore ressentis, par la majorité des gens, comme des besoins prioritaires. Certes, tout le monde ressent obscurément l'utilité de structurer sa pensée ; mais la volonté nécessaire, la discipline de travail inhérentes à cet apprentissage font souvent encore défaut, faute surtout de motivations suffisantes. Nous y reviendrons au chapitre III.

Quoiqu'il en soit, CROS remarque que la présence de la réponse dans l'enseignement programmé ainsi que le franchissement des difficultés par étapes sont des moyens efficaces de faire naître ou renaître la confiance en soi.

Un "bon enseignement" imposant une discipline de travail, mais rendu vivant, attrayant (par la combinaison avec les moyens audio-visuels, la discussion par exemple), et des motivations fortes peuvent développer très fortement la structuration.

F - NATURE PSYCHOLOGIQUE DE L'EFFORT

Il est évident que la structuration de sa pensée va demander un effort soutenu de la part de l'individu. Or, nous l'avons montré, le mode de vie actuel de la majorité des gens incite à la facilité, à la mémorisation des contenus plus qu'à celle des mécanismes structurants. Les obstacles à la structuration de la pensée varient en grandeur, selon de nombreux facteurs individuels, sociaux, matériels, dont nous parlerons dans la 2ème partie. L'effort à fournir n'est pas le même pour l'étudiant aisé et pour le manoeuvre, mais ils sont tous deux touchés par cette dangereuse tendance au "moindre effort" intellectuel.

Centrons nos remarques sur un individu "moyen" ayant des chances "moyennes" de structuration. Il ne s'agit là que d'un modèle type nous aidant à dégager quelques remarques psychologiques.

./.

Cet effort vers la structuration se caractérise d'abord par une attitude active. Notons au passage que la résistance passive à un stimulus désagréable est un effort qui se traduit essentiellement par une absence d'activité motrice. DUMAZEDIER a essayé de caractériser cette attitude active, en prenant l'exemple du cinéma. Il distingue les attitudes suivantes :

- attitude sélective : choix du film par son sujet, sa forme, son réalisateur, par l'attitude de la critique et non pas seulement par hasard, par désoeuvrement, par le seul nom de la vedette ;

- sensibilité aux images, paroles, sons : création d'un état de totale disponibilité en essayant de faire disparaître tout préjugé atrophiant, en faisant jouer les mécanismes de projection - identification ;

- compréhension de la forme et du fond : le spectateur s'efforce de déchiffrer les significations ; puis il s'éloigne de l'oeuvre, pour l'apprécier en la comparant avec d'autres oeuvres, avec la réalité, en en cherchant l'explication - et en faisant la critique ;

- enfin, il y a une attitude de communication. Le spectateur actif exerce un rôle d'information ou d'animateur dans sa famille, parmi ses amis, au travail ou ailleurs. C'est le phénomène du leader d'opinion.

Cette analyse pourra, en l'adaptant à chaque cas, s'appliquer à l'attitude active dans la structuration de la pensée. En effet, là aussi, au début, et c'est peut-être un point des plus importants, il y a une attitude sélective vis-à-vis des multiples stimuli envoyés à l'individu par les mass-media : il y a nécessairement une hiérarchisation de ces stimuli, ce qui donnera lieu, surtout au début, à un effort intense car les stimuli souvent les plus attrayants, les plus faciles à mémoriser sont aussi ceux qui ont le moins d'importance : serait-ce parce qu'ils exigent une mobilisation de la pensée moindre, et possèdent des catégories toutes préparées à l'avance ?

Entre le miraculeux accouchement d'une quelconque princesse et une présentation scientifique, l'intérêt de l'individu se portera "automatiquement" (en réalité, il est conditionné dès son plus jeune âge à cet effet) sur le premier événement. Ceci est un résultat indirect d'une

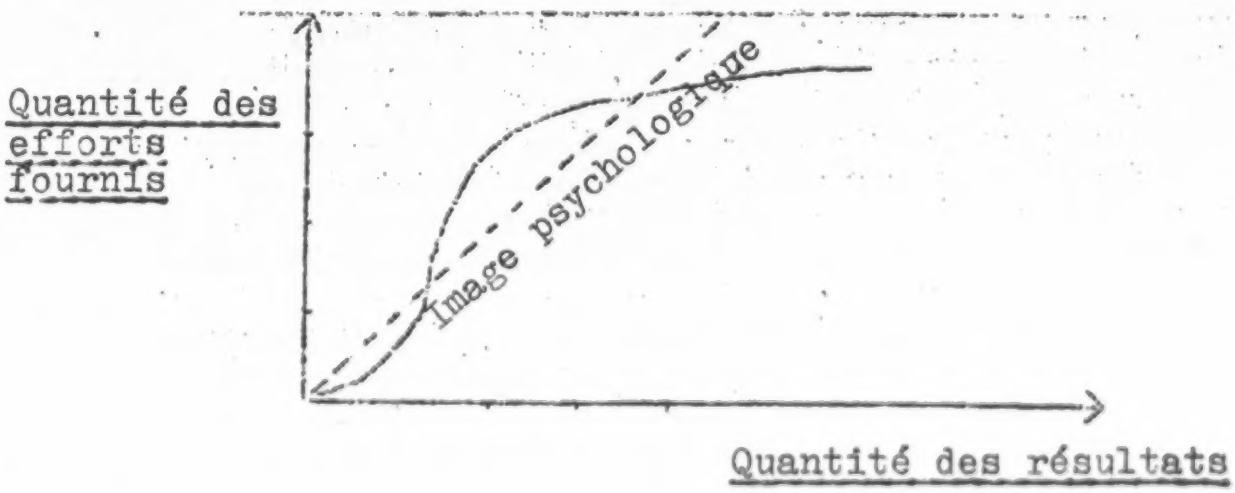
./.

...

éducation de l'être humain qui prétend que l'objet propre de l'étude de l'homme c'est l'homme (pensée humaniste), ce qui, vulgarisé et démonétisé, se traduit par le concept d'intérêt humain, bien connu des journalistes (Flesch). Or, cette attitude même est mise en question par la civilisation technique. Peut-on changer ces attitudes de moindre effort et à quelle vitesse ? Ce n'est qu'au prix d'un effort dont les motivations sont, au début du moins, assez confuses, qu'il s'astreindra à une certaine "ascèse", c'est-à-dire choisira le programme le plus culturel.

Une fois pris le pli, l'effort ne doit guère se relâcher car les sollicitations de la facilité sont toujours là, pressantes, aimables. C'est-à-dire que le combat sélectif est permanent et toujours incertain.

La structuration de la pensée "coûte" cher à l'individu, dans tous les sens du terme. Elle mobilise son activité. Il y a une nécessité de hiérarchisation des activités du "temps libre". On voit bien là que la capacité d'effort est directement liée aux résultats espérés. La quantité d'efforts fournis étant toujours, l'individu le pense du moins, nettement inférieure à l'importance des résultats espérés. La loi d'airain de l'effort ne disparaît pas du monde moderne. Ceci pourrait s'exprimer grossièrement par une courbe logarithmique mesurée par la "quantité" d'efforts fournis et la "quantité" des résultats espérés.



Une attitude de choix s'impose aussi pour l'individu qui, au prix de l'effort que nous venons de décrire, se rend compte qu'il lui faut une pensée structurée. L'éducation permanente, sous ses formes pour le moment les plus répandues, c'est-à-dire les cours du soir, cours par correspondance, télé-enseignement, etc...exige en bref des sacrifices importants, de temps par exemple, ou d'argent, sacrifice aussi de la facilité au profit de la discipline. La société contemporaine lie de plus en plus effort et promotion sociale.

./.

CHAPITRE II

LES DIFFERENTS NIVEAUX CULTURELS DANS LA SOCIETE

La première partie de ce rapport dégageait quelques grands traits de la culture d'aujourd'hui, posant les problèmes de l'éducation permanente comme conditionnée par un effort de structuration de la pensée. Ces problèmes apparaissent, au niveau sociologique, très différents et d'une importance très inégale suivant les différents niveaux culturels dans la société. Le terme de "niveaux culturels" est quelque peu antinomique, il est corrélé négativement à l'idée de démocratisation de l'éducation : il s'agit, en fait, de donner à chacun des chances égales de structurer sa pensée. Or, les différents "niveaux culturels" sont fonction d'un certain nombre de variables, qui constituent une sorte d'échelle d'obstacles à la structuration de la pensée, et la vraie question qui émerge est celle-ci : l'existence de niveaux n'est-elle pas une suite de processus convergeant vers un état stable qui contribuerait à les perpétuer ? Les mass-media sont-ils liés à la réapparition d'un système de castes, dont l'être ne peut sortir que par une aptitude sélective à l'effort que le mode de vie contemporain contribue à détruire ? A ce moment, dans le domaine culturel comme dans le domaine politique, "la démocratie se réduirait à une lutte pour la démocratie" (Hatzfeld).

Parmi les très nombreuses variables physiques, psychologiques, géographiques, sociologiques, économiques, etc.. nous allons examiner celles qui nous paraissent les plus importantes, en essayant pour chacune d'elles de déterminer les catégories d'individus les plus favorisés et les plus défavorisés de ce point de vue. Nous nous apercevrons qu'il y a des corrélations plus ou moins fortes entre ces variables.

Dans un premier temps, par commodité méthodologique, nous essaierons d'isoler - dans la mesure du possible - ces variables, de dresser une sorte d'échelle à l'intérieur de chacune d'entre elles, avant de voir leur interaction.

1. Hérédité et santé

Nous mentionnerons simplement ces facteurs en passant, car ils sont hors de notre propos, mais il convient de les garder à l'esprit. C'est une évidence que les individus "débiles" ont moins de chances que les autres d'arriver à structurer leur pensée. C'est même une impossibilité physique pour la plus grande partie d'entre eux ; en fait, beaucoup de facteurs psychologiques et sociologiques jouent dans la plupart des cas.

./.

Le facteur santé est plus facile à déterminer : un individu en bonne santé est, en principe (c'est-à-dire compte non tenu, provisoirement, des autres variables), plus capable qu'un malade d'un effort soutenu de structuration. Cependant, il est connu des psychologues que, souvent, certaines maladies n'affaiblissant pas les capacités intellectuelles, donnent lieu à une surcompensation de l'infériorité provisoire qui amène l'individu à travailler régulièrement par correspondance, par télé-enseignement, etc... D'autre part, le malade a du temps, facteur très important pour la structuration qui exige un effort de longue haleine. L'exemple du sanatorium pour tuberculeux est classique à cet égard. C'est quand on est malade (ou en vacances) qu'on trouve le temps de lire de gros livres, des introductions à l'étude d'une question importante, lectures difficiles habituellement par manque de temps de loisir continu. Aussi, des périodes très longues de loisir quasi-intégral seraient plus rentables pour l'éducation permanente que la répartition du même temps dans un émiettement de compensation.

2. Le sexe

Le sexe est, on le sait, un facteur de discrimination important pour l'acquisition d'une pensée structurée, moins à cause d'une infériorité physique que d'une tradition qui réduisait la femme à un état inférieur. Les salaires féminins sont inférieurs, à qualification égale, aux salaires masculins, ce qui a certainement des conséquences psychologiques. D'autre part, le travail féminin est, statistiquement parlant, moins "structurant" : beaucoup de femmes occupent des emplois inférieurs, c'est-à-dire propices à une parcellarisation de la pensée et de l'action. Le problème des enfants joue également un rôle important, dans la mesure où c'est la femme qui en prend soin, ce qui, pour beaucoup, signifie une perte de temps très importante surajoutée aux travaux ménagers et parfois au travail extérieur. Il en résulte une très grande dispersion. Certaines femmes en arrivent ainsi à n'avoir plus un instant à elles et, même si elles désirent se "cultiver", n'en ont pas la possibilité, car la fatigue rend tout effort soutenu, impossible.

Une idée intéressante de l'importance du temps de travail de la femme est donnée par une enquête de Chombart de Lauwe sur "l'image de la femme", où figure le temps de travail pour les hommes et les femmes de trois milieux différents de Paris et banlieue (ce qui restreint l'application qu'on peut faire de ces données) :

./.

Horaires masculins	Horaires féminins
Milieu ouvrier :	Milieu ouvrier :
Temps d'absence de la maison varie de 8 à 15 heures par jour ; pour la majorité, au moins 12 heures.	Grande diversité, certaines sont absentes plus de 12 heures, d'autres de 7 à 8 heures (femmes de ménage).
Milieu intermédiaire : (employés, petits fonctionnaires) Pour la majorité : 11 à 15 heures par jour.	Milieu intermédiaire : Horaires assez semblables.
Milieu aisé : (professions libérales) Présence fréquente chez soi. Pour la majorité, seulement 10 heures d'absence par jour.	Milieu aisé : Caractérisé par une souplesse des horaires (professeurs, etc...)

Femmes au foyer

Le temps est aussi chargé que celui des femmes qui travaillent, parce que les femmes au foyer organisent peu ou mal leur travail et que, d'autre part, intervient ici le rôle traditionnel de la femme, "gardienne du foyer" devant faire preuve de dévouement, etc... ce qui la conduit à trouver toujours quelque chose à faire, point remarqué par plusieurs psychologues du travail. On constate, sauf en milieu aisé, où il y a du personnel de service, un net surmenage de la plupart des femmes.

Pour la femme au foyer, disposant d'un certain temps qu'elle pourrait consacrer à augmenter qualitativement sa culture, le problème se pose surtout en termes psychologiques : le statut d'infériorité où se trouvent les femmes ne les incite guère, la plupart du temps, à essayer d'arriver ne serait-ce qu'au niveau intellectuel du mari, dans la mesure où implicitement elles sont et resteront "inférieures" dans tous les domaines. Pour beaucoup d'entre elles, toute tentative de se cultiver sérieusement se heurterait à l'hostilité du mari, indigné des "mauvaises habitudes" que pourrait prendre son épouse si elle était plus au courant des réalités.

./.

On connaît les analyses de Betty Friedan ("La femme mystifiée") sur la situation de la femme au foyer et la manière dont on a persuadé les femmes que le vrai rôle de la femme était de rester au foyer et de soigner ses enfants. Elle montre que le travail ménager s'accroît en fonction du temps dont dispose la ménagère : "Ses journées sont morcelées par de multiples occupations : elle les passe à courir de la machine à laver la vaisselle à la machine à laver le linge, du téléphone à l'essoreuse, de la voiture familiale au supermarché ; elle se dépêche de conduire Johny au terrain de jeu pour conduire aussitôt après Janny à la leçon de danse. Elle ne peut consacrer plus de 15 minutes à la même occupation. Elle n'a pas le temps de lire des livres : elle ne lit que des magazines et, même si elle en avait le temps, elle ne le pourrait pas car elle n'est pas capable de fixer suffisamment son attention...".

De toute façon, le statut ambigu qui est celui de la femme d'aujourd'hui, tiraillée entre liberté et sécurité et à la recherche d'un équilibre, explique que même au sein d'une population étudiante, où les filles semblent sur un pied d'égalité avec leurs collègues masculins, on décèle encore des différences statistiquement valables. Il est bien connu que les étudiantes, plus "bûcheuses" que les garçons, sont moins sûres d'elles, moins "brillantes" qu'eux. Dans l'enquête de Bourdieu et Passeron on s'aperçoit qu'à temps égal les étudiants lisent beaucoup plus de livres sur des questions "générales" (philosophie, sociologie, etc...) que les étudiantes. Il y a chez les femmes une espèce de peur non surmontée devant la structuration de la pensée en tant que possibilité d'élargir ses horizons, de comprendre des mécanismes généraux, qui provient d'une intériorisation du long asservissement de la femme.

3. Situation de famille

Nous venons de voir l'importance pour les femmes de la question des enfants. On pourrait très grossièrement construire une échelle de "l'individu" le plus favorisé à celui qui l'est le moins, pour la disponibilité au problème qui nous occupe :

- homme célibataire
- femme célibataire
- homme marié, sans enfant
- homme marié, avec enfants
- femme mariée, sans enfant
- femme mariée, avec de jeunes enfants.

./.

Le nombre d'enfants joue ici un rôle important : en gros, plus il y en a moins la femme a de chance d'avoir le temps et l'envie d'accroître ses connaissances. Par contre, à peu près dans tous les cas, les hommes, même pères de familles assez nombreuses, ont beaucoup plus de chances de structuration pour les raisons exposées au paragraphe 2.

Ce classement n'a quelque valeur que si l'on admet que tous les types considérés aient des motivations égales. En fait, la situation est beaucoup plus complexe : un père de famille, bien que disposant de beaucoup moins de temps, risque d'avoir des motivations bien plus fortes, dans le souci d'avoir un travail sûr et d'assumer l'entretien de sa famille, qu'une jeune fille célibataire qui vit chez ses parents et n'attend guère que de se "caser dans le mariage"... Mais, de toute façon, l'écart entre temps libre de l'homme marié et de la femme mariée est très important :

Homme	20 à 30 heures libres,
Femme	14 à 21 heures libres (suivant le nombre d'enfants) dans la semaine (DUMAZEDIER)

Ceci, nous l'avons dit, est très important en ce qui concerne les inégalités devant la structuration de la pensée.

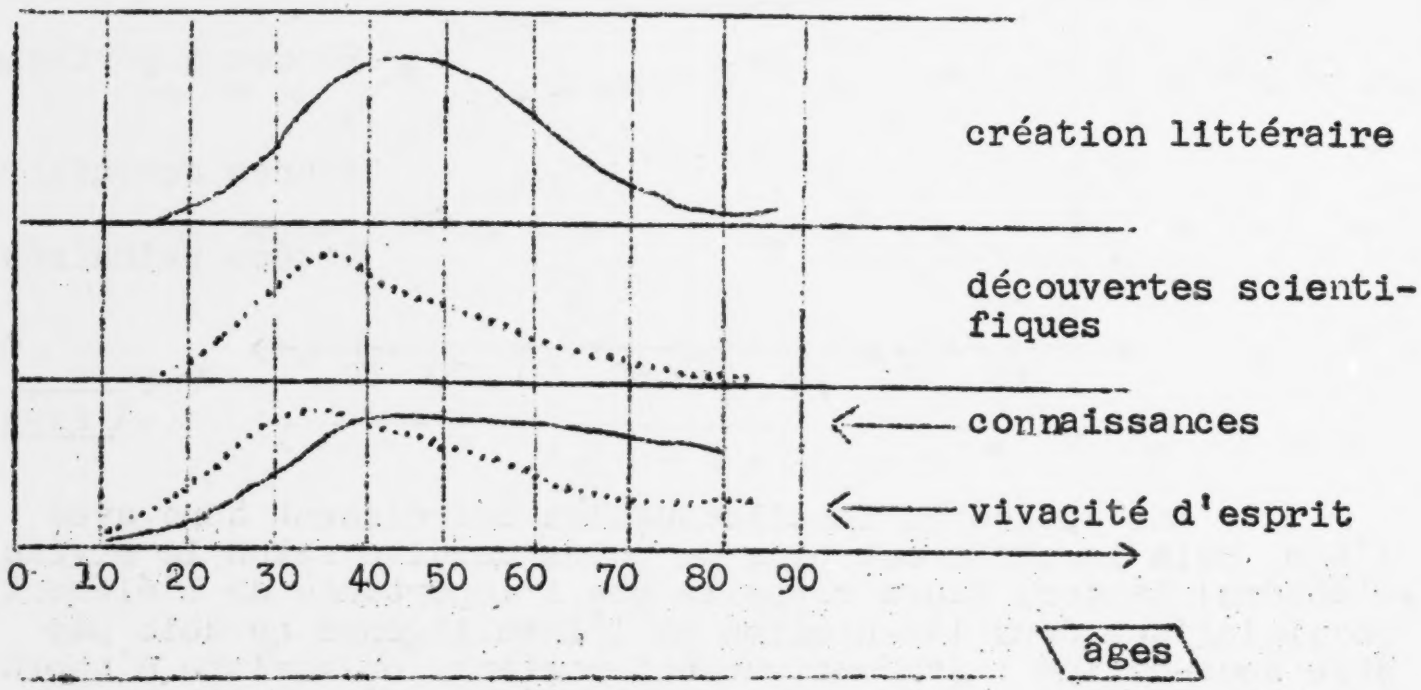
4. Age

On pourrait croire que l'âge n'est pas, à proprement parler, un obstacle à la structuration de la pensée en tant que facteur spécial, dans la mesure où l'on pense que l'intelligence générale se maintient jusqu'à la "vieillesse" (mais à partir de quand est-on "vieux" ?).

On sait pourtant que l'habileté à résoudre les problèmes nouveaux décline en général avec l'âge. Ces indications peuvent être précisées par 2 courbes :

./.

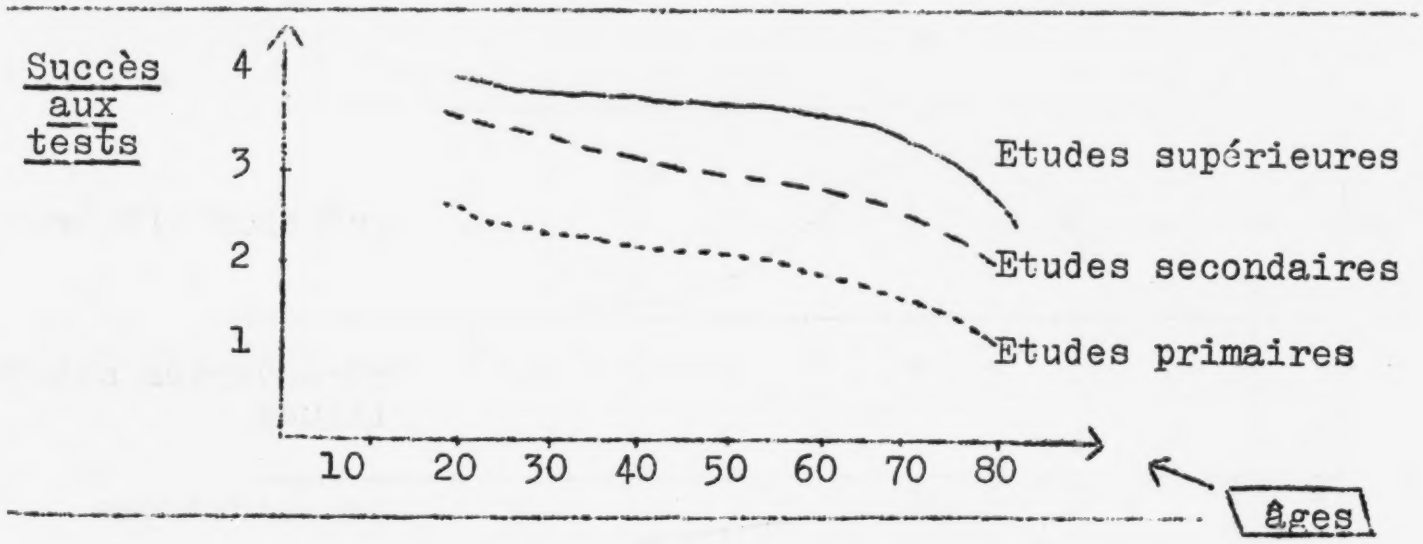
a) <u>intelligence et réalisation en fonction de l'âge</u>, d'après Lehmann, Jones et Conrad.



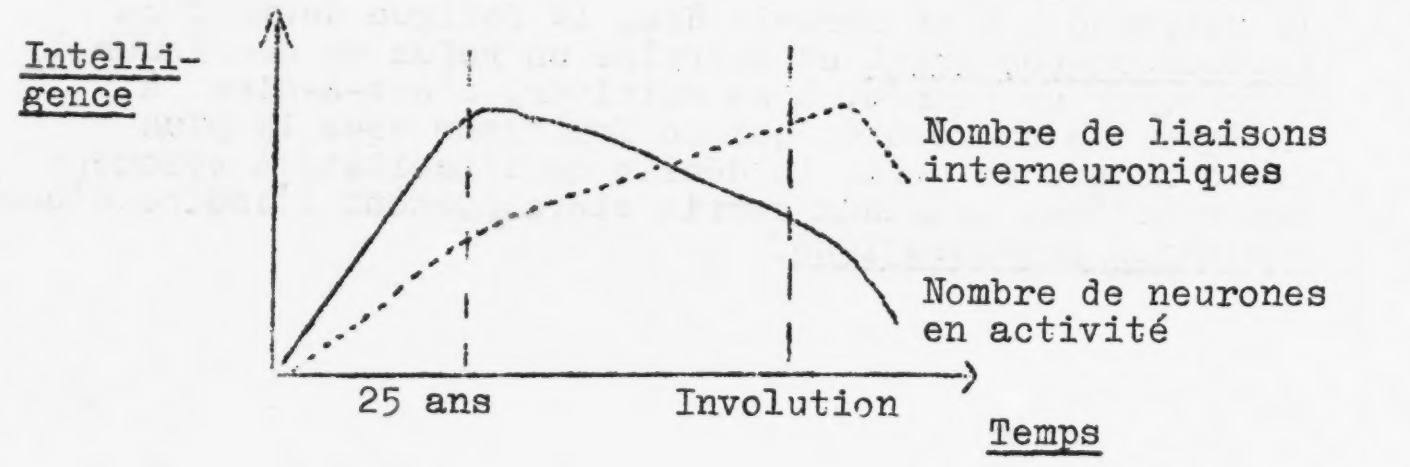
La vivacité d'esprit atteint un maximum vers 30 ans, puis décroît régulièrement tandis que les connaissances ont leur maximum vers 40-50 ans et restent à peu près stables jusqu'à un âge assez avancé. Remarquons aussi que l'âge optimum pour les découvertes scientifiques se situe vers 30-35 ans, mais celui de la création littéraire entre 40 et 50 ans. D'autre part, il est évident qu'une grande partie des motivations (promotion sociale, désir de briller en société) s'amoindrit à partir, par exemple, de la retraite ; à un certain âge, la fatigue devient un <u>facteur prépondérant</u> et entraîne un refus de continuer à structurer sa pensée, à se cultiver, c'est-à-dire à intégrer la nouveauté, qui se fait jour chez le plus grand nombre de gens. Le déclin de l'habileté à résoudre des problèmes nouveaux serait alors surtout l'indice d'une <u>démission psychologique</u>.

./.

b) Variation des aptitudes globales mesurées par des tests en fonction de l'âge (Miles)



Les aptitudes intellectuelles décroissent donc avec l'âge, mais la chute est plus ou moins tardive selon le niveau d'études. Lanteri Laura rappelle que l'importance de l'élément physiologique dans l'évolution de l'intelligence ne doit pas être sous-estimé : schématiquement parlant, on assiste d'abord à la myélinisation des fibres blanches chez l'enfant, correspondant au développement de l'intelligence. Ensuite à partir de 25 ans, il y a mort progressive des neurones. Mais l'accroissement des rapports fonctionnels inter-neuronaux, c'est-à-dire l'apprentissage, l'expérience, etc... compense largement leur perte en valeur absolue. On peut tracer une courbe exprimant cette évolution.



./.

Ce schéma ne correspond qu'à l'évolution des moyens instrumentaux de la connaissance. Il s'y ajoute le désir de savoir, c'est-à-dire les motivations, influencées par le milieu. Deux variables psychologiques interviennent, dont les courbes ne se superposent pas, dans la mesure où, par exemple, les moyens intellectuels sont disponibles, sans qu'il y ait volonté d'effort intellectuel.

Nous examinerons plus loin l'influence de l'âge sur l'importance et la nature des motivations ; soulignons ici que, dans les expériences d'éducation permanente en France et ailleurs, on s'aperçoit que la majorité des gens qui suivent ces enseignements ont, la plupart, moins de 40 ans.

Telekolleg

moins		18 ans	22 %
18	-	25 ans	22 %
25	-	35 ans	38 %
plus		35 ans	18 %

Centre National de Télé-enseignement

moins		30 ans	25 %
30	-	40 ans	25 %
40	-	50 ans	25 %
plus		50 ans	25 %

Ici les chiffres ne portent que sur les adultes, ce qui explique le nombre élevé de plus de 40 ans.

Escarpit pense que l'âge de début de la "lecture" se situe vers 35 - 40 ans, mais il parle là des lectures non fonctionnelles, c'est-à-dire n'ayant pas d'abord un but de formation ou de promotion. De toute façon, d'après le C.N.T.E., et cela semble assez valable partout, les jeunes (moins de 35 ans) cherchent d'abord une promotion de catégorie, un accroissement de formation, c'est-à-dire mettent l'accent sur l'application pratique des connaissances, les plus âgés insistent surtout sur le désir de s'instruire, plus désintéressé, c'est-à-dire plutôt sur la promotion personnelle. D'après l'enquête d'Annecy, les principales orientations autodidactiques ne semblent pas beaucoup varier avec l'âge, l'accent principal étant simplement mis sur des domaines différents, aux différents âges.

./.

5. Situation géographique

C'est un facteur discriminant connu depuis longtemps, notamment au niveau scolaire : on a prouvé que les jeunes gens des grandes villes ont beaucoup plus de chances de poursuivre leurs études que les enfants des villages. Une enquête du Ministère de l'Education Nationale française a permis récemment de raffiner ces résultats en tenant compte non seulement de la grandeur de l'agglomération, mais aussi des différentes régions. On s'est aperçu, en effet, selon les auteurs, que ce ne sont pas seulement les critères d'appartenance socio-professionnelle ou de grandeur des agglomérations qui sont importants, mais aussi le fait qu'un individu habite telle ville ou telle autre, même d'importance égale. C'est-à-dire que sur la situation de base : plus la localité est importante, plus la probabilité de recevoir une formation est grande ; viennent se greffer des résultats plus nuancés.

Pour donner quelques exemples, on s'aperçoit que dans la même tranche (ici : villes de 10.000 à 50.000 habitants), les taux de scolarisation peuvent varier du simple au double, ou plus même. Le taux de scolarisation des garçons de 16 ans est de 33 % à Merlebach, de 80,4 % à Lons-Le-Saunier. Le taux de scolarisation des filles de 18 ans est de 13,4 % à Oignies, de 76,7 % à Rodez. Ainsi, la France méridionale est une zone homogène de forte scolarisation, la Bretagne aussi.

Par contre, il y a sous-scolarisation dans le Centre-Ouest et dans le Nord Nord-Est. On s'aperçoit en comparant le taux de scolarisation par catégorie socio-professionnelle et le taux par régions que ces deux taux sont en interaction : la variation géographique du taux pour les enfants de cadres supérieurs et moyens est faible, mais celle des ouvriers (24,8 % Bas-Rhin, 73,8 % Lozère) est très forte.

Ces inégalités ont des causes nombreuses : il y a, par exemple, la très grande variété de densité des équipements scolaires, l'existence, ou le manque, d'une certaine "tradition culturelle". D'autre part, les régions peu développées industriellement du Sud et de l'Ouest, ont mis en place une infrastructure scolaire forte car il y avait nécessité d'un diplôme pour les carrières extra-régionales (fonction publique) très développées dans ces régions (migration).

./.

Ces inégalités de densité des équipements scolaires et culturels sont importantes car elles impliquent un effort psychologique plus grand : il y a une plus ou moins grande accessibilité d'un fait culturel, incluant une dépense et surtout un investissement psychologique. Le lien entre culture et outils culturels est très fort. Ceci est valable d'une manière un peu différente pour les jeunes et les adultes. Pour le jeune, en effet, il y a d'abord obligation de la scolarité, mais, à partir de la fin de la scolarité obligatoire, il est, en principe, libre de choisir ce qu'il veut faire (en réalité, ce sont plutôt les parents qui choisissent pour lui). Mais il est bien évident qu'un lycée, à moins de 15 minutes de chez lui, à pied l'incitera plus à continuer ses études que le collège du bourg voisin où il devra peut-être, s'il habite un village, être interne.

Il en est de même pour les adultes : un citadin aura beaucoup plus de chances, d'abord d'apprendre qu'il existe des cours du soir, ensuite d'y participer, qu'un agriculteur obligé de se déplacer d'un bon nombre de kilomètres pour aller à une conférence, à supposer qu'il ait l'occasion d'en écouter une. Cette situation d'inégalité change, lentement encore, du fait de la généralisation de la radio et de la télévision dans les campagnes et de la possibilité de suivre, par exemple, les cours de télé-enseignement. Cependant, l'éventail des choix, en ce qui concerne les activités culturelles, est incomparablement plus étendu dans une grande ville que dans un village où, à part la télévision, il n'y a aucune activité culturelle, aucune librairie et, quand il y a un cinéma, le choix des films montre qu'il y a peu de chance d'accéder à une culture autre que la culture Kitsch, par l'accès au plus facile comme popularisation des modèles acceptés.

Dans un autre sens, le citadin des grandes villes court un autre danger, celui justement du trop grand choix offert, qui risque de l'inciter à la passivité culturelle ou au snobisme.

6. Situation socio-professionnelle

Nous groupons ici sous l'appellation "situation socio-professionnelle" plusieurs variables qui ne peuvent guère s'étudier séparément, parce que leur interaction est très forte. Dans cette situation socio-professionnelle interviennent, entre autres :

./.

. . . .

- une variable temporelle : longueur du travail
- une variable physique : la fatigue
- une variable psycho-sociologique : les obstacles idéologiques
- une variable économique : la rémunération

Prenons comme exemple un ouvrier spécialisé : son travail est plus long, en moyenne, que celui de la plupart des autres catégories sociales ; ce travail avoisine et souvent dépasse 50 heures par semaine : le temps de loisir est donc encore très réduit, d'autant plus que ces catégories sociales, qui habitent des cités dortoirs dans les banlieues des grandes villes, ont des temps de transport assez longs. Ce temps de loisir réduit est, d'autre part, peu propice à des efforts intellectuels : le travail de l'O.S. est plus fatigant nerveusement, parce que souvent abrutissant et ne procurant guère de satisfaction. Il est difficile de demander à un individu "vidé" de se concentrer sur des problèmes assez ardus, ne serait-ce qu'une demi heure le soir.

Ce travail peu rémunéré est, de plus, payé à la semaine, ce qui, la plupart du temps, interdit toute prévision à long terme, surtout culturelle, dans la mesure où les préoccupations culturelles, si elles existent, sont secondaires par rapport à l'installation ménagère : ceux qui paient leur réfrigérateur à crédit sont peu tentés de payer en sus des cours par correspondance. Certes, les cours de télé-enseignement sont, eux, gratuits... Mais ce serait négliger la variable psycho-sociologique que de croire qu'il n'y a là qu'une question de prix : chez beaucoup d'ouvriers, il y a une méfiance envers la culture ("la culture, c'est pas pour nous"), faite à la fois d'humilité, parce qu'ils pensent ne pas être capables de comprendre, et d'agressivité, parce qu'ils savent - plus ou moins consciemment - que la culture, la structuration de la pensée sont les privilèges de la classe dirigeante et qu'ils ne sont pas censés y avoir accès. Il y a là une sorte de cercle vicieux entre culture et hiérarchie, qui est peut-être le problème central. Faire de grands efforts pour structurer la pensée d'un individu qui, avant comme après, n'aura guère de pouvoir sur sa vie ou sur la marche de la société, semble illusoire : le problème ici posé est de briser le cercle.

On voit déjà chez les enfants l'inégalité devant la culture ; l'enseignement classique est bien, on l'a souvent dit, un enseignement de classe basé sur l'aisance d'expression,

./.

le brillant, toutes choses que l'enfant de classe aisée, pour peu qu'il ait des moyens intellectuels corrects, acquiert très rapidement par l'influence de son milieu, mais qui manquent à l'enfant d'ouvrier ou de paysan, car il ne peut trouver chez lui l'infrastructure culturelle nécessaire ; or, il n'y a pas corrélation nécessaire entre structuration de la pensée et culture au sens classique ; on connaît les livres de Bourdieu sur la question ; Dumazedier aussi nous dit que pour 1/4 des jeunes, le fait de lire est critiqué par les parents qui "préféreraient qu'on fasse autre chose", ceci plus souvent pour les filles, dans les milieux modestes, dans les petites villes, ce qui confirme bien les variables correspondantes. D'autre part, les adolescents quittant l'école sont soumis à de multiples influences peu favorables à la lecture de livres : préjugé du milieu, concurrence de l'audio-visuel, incitations de la publicité, etc... Le contrepoids de l'école disparaît parce qu'on n'y a pas développé le goût de l'information, de la curiosité, de la recherche. On s'aperçoit très bien de cela, en remarquant que: la fréquentation des bibliothèques diminue très fortement après la fin de la scolarité. Par contre, bien entendu, les lycéens, sous l'influence d'un milieu favorable, lisent beaucoup. Cf. : statistiques des lecteurs par catégories socio-professionnelles, dans la première partie.

Ces inégalités devant l'école et la lecture se retrouvent au niveau des "intérêts auto-didactiques" tels que les ont révélés l'enquête citée :

"Un double fait apparaît. D'une part, les choix effectués par les membres de certaines catégories sociales sont beaucoup moins nombreux que ceux effectués par d'autres milieux, l'indifférence étant dans certains cas considérable. D'autre part, les milieux les plus indifférents, les moins curieux, manifestent également les choix les moins diversifiés avec des intérêts à dominante pratique et technique.

Si l'on considère le nombre moyen de sujets choisis par l'individu, on s'aperçoit que le nombre est faible chez les ouvriers professionnels (6,8) et cela malgré de nombreux choix dans les séries pratiques et techniques (plus du tiers des choix). Le chiffre est moyen chez les artisans (3,4) et les petits commerçants (8,2). Il est plus important chez les cadres moyens (14,4), groupe original aux préoccupations variées."

./.

Suit la description, catégorie par catégorie, des intérêts les plus forts. On peut regrouper ces données et on arrive aux conclusions suivantes :

"Le comportement du milieu ouvrier et celui des "cadres" (cadres supérieurs, moyens, professions libérales, instituteurs, etc...) apparaissent comme opposés. Chez les ouvriers, l'intérêt pour les questions pratiques et techniques, pour le calcul, est supérieur. La géographie et la médecine recueillent un pourcentage appréciable.

Par contre, on constate un intérêt très faible pour les sciences, la psychologie, l'art et la littérature, les problèmes de la destinée. L'art et la littérature intéressent proportionnellement près de cinq fois plus de cadres que d'ouvriers.

Le comportement des artisans, des commerçants, des employés, est intermédiaire entre le comportement des ouvriers et celui des cadres. Artisans et employés se rapprochent des ouvriers par leur intérêt pour les questions techniques, surtout chez les commerçants, sans atteindre cependant le niveau du groupe des cadres."

Dumazedier en conclut : "Une différenciation culturelle est incontestablement associée à la stratification sociale".

L'indifférence à la culture et, quand il y a intérêt, le fait que ces intérêts soient étroitement circonscrits à des questions pratiques et techniques sont donc deux caractéristiques qui semblent fortement prédominer chez les ouvriers (et certainement aussi chez les paysans, où les différentes variables : temps de travail, obstacles psychologiques, situation géographique, sont encore plus défavorables) pour les raisons que nous avons exposées. Cependant, il semble, d'après certains chiffres, que beaucoup de gens des milieux modestes saisiraient l'intérêt d'une éducation post-scolaire.

Dans l'expérience bavaroise du Telekolleg, on a pu faire une évaluation de l'origine sociale des participants actifs, c'est-à-dire recherchant un diplôme :

- 80 % n'ont pas dépassé le niveau primaire;
- 80 % sont ouvriers et employés;
- 21 % dont le père travaille ou a travaillé dans l'agriculture.

./.

Pour le C.N.T.E. également (chiffres de 1966-67) accession aux différents niveaux de qualification :

- O.Q. employés 26.840
- techniciens 21.105
- techniciens supérieurs 9.637
- niveau universitaire 3.167

Observons cependant que ces chiffres concernent surtout le métier. La structuration de la pensée, conçue comme "promotion personnelle", doit surmonter les nombreux obstacles dont nous avons parlé et qui rendent l'accès à la culture structurée très inégalement ardu. La réduction du temps de travail, par exemple, est nécessaire mais non suffisante, car tous les obstacles restent présents...

Deux portraits-types

Sur la base des remarques précédentes, brossons à grands traits deux portraits-types quelque peu caricaturaux, celui de l'individu ayant les meilleures chances de structuration de la pensée, c'est-à-dire ayant les meilleures possibilités matérielles, sociales, intellectuelles, d'après les critères que nous venons de voir, et celui de l'individu possédant, selon les mêmes critères, le moins de possibilités.

a) Portrait de l'individu le plus favorisé

- sexe : masculin
- santé : bonne, pas de tares héréditaires
- âge : 20 ans
- profession : étudiant
- classe sociale : parents aisés, de profession libérale ou intellectuelle
- situation géographique : habite une grande ville universitaire.

Certes, quelques milliers de personnes répondent à ce signalement, qui ne deviendront pas toutes professeurs d'université, par exemple. (Le professeur étant considéré souvent, à tort ou à raison, comme l'individu ayant exemplairement structuré sa pensée). On voit émerger ici le fantôme d'une société intellectuelle (micro-milieu) lié aux normes mêmes de la société.

./.

Il y a une incertitude tenant au "hasard", à la force des motivations de l'individu, à un degré plus ou moins grand d'inertie, de paresse, à son Q.I. aussi (encore que la notion de Q.I. soit sujette à caution et, de toute façon, déterminée en grande partie par l'influence du milieu). Mais, proportionnellement, il est évident que les individus possédant ces signes distinctifs ont le plus de chances de structurer fortement leur pensée. Il y a même quelques chances que, soit par volonté personnelle, soit par snobisme intellectualiste, cet individu se trouve relativement peu soumis à l'influence des mass-media les moins structurants : TV, magazines, presse à scandale, etc... Enfin, il y a de fortes chances que ses parents lui aient donné l'habitude et le goût, dès son enfance, de fréquenter les "lieux culturels" : musées, théâtres, concerts, bibliothèques. Il a donc tous les atouts en main.

b) Portrait de l'individu le moins favorisé

- sexe : féminin
- santé : brisée par le travail incessant (un peu caricatural !)
- situation de famille : marié, 5 ou 6 enfants
- âge : 35 - 40 ans
- profession : ménagère, épouse d'un petit paysan ou ouvrier agricole
- classe sociale : paysanne
- situation géographique : hameau breton ou autrichien des montagnes.

Là encore, il y a un nombre assez élevé de femmes dans ce cas qui n'ont pas toutes non plus le même degré de culture (ou de non-culture).

Mais, en réalité, les facteurs précités : hasard, motivations plus ou moins fortes, Q.I. plus ou moins élevé, degré d'inertie, interviennent fort peu ici. Ces facteurs sont très faiblement différenciés, les différences existantes étant à peu près nivelées par l'addition de tous les facteurs négatifs rassemblés dans le portrait-robot, qui produisent une quasi-impossibilité de culture structurée, car tout se ligue contre elle ; d'autant que tous ces facteurs ont une très forte influence psychologique ("la culture, ce n'est pas pour nous") où la résignation, l'indifférence, l'incompréhension se conjuguent. Marquons encore au passage qu'ici "culture" et "structuration de la pensée" (qui est notre propos) se trouvent liées de facto. L'une des questions que pose ce rapport est de savoir s'ils le sont de jure et si l'effort essentiel de l'éducation permanente ne devrait pas être de les séparer et de promouvoir socialement la seconde (pensée programmatrice).

°

° ° ./.

Ayant vu quelques-uns des principaux obstacles de fait qui jouent contre la structuration de la pensée, établissons le budget-temps de l'individu "moyen" en distinguant bien la qualité du temps, c'est-à-dire en voyant quel est le temps réel disponible pour un éventuel accroissement structuré des connaissances.

De nombreux tableaux de budget-temps pour différentes couches sociales, pour les femmes mariées, etc... ont été dressés par Sorokin, A. Girard, la radio belge, etc... Précisons que nous parlerons ici du budget-temps du citadin. Donnons simplement le tableau récapitulatif de Sorokin qui donne la répartition des principales activités des gens en 24 heures (enquête 1939).

- Activités physiologiques (sommeil, repas, toilette, etc...)	11 h. 13 m.
- Activités économiques (travail, travaux ménagers transports)	7 h 3 m.
- Activités sociales (conversations, fêtes, correspondance, etc...)	1 h. 21 m.
- Activités religieuses	8 m.
- Activités intellectuelles (études, lecture, radio, etc...)	1 h. 25 m.
- Activités artistiques (chant, dessin, etc...)	25 m.
- Activités amoureuses	9 m.
- Activités ludiques (promenades, jeux, spectacles, etc...)	1 h. 31 m.
- Activités indéterminées	46 m.

Remarques :

1) C'est un tableau récapitulatif qui tient compte des pourcentages globaux de tout l'échantillon. Les activités individuelles peuvent être évidemment très différentes en proportion (journée moyenne : semaine et dimanche).

2) L'écoute de la radio est placée dans les activités intellectuelles, ce qui paraît fortement sujet à caution aujourd'hui pour la majorité des gens, à fortiori pour la télévision qui n'existait pas à l'époque. Nous classerions plutôt ceci dans les activités ludiques, de détente. On s'aperçoit donc qu'il restait à l'époque et en moyenne 1 h. par jour d'activités intellectuelles possibles.

Prenons maintenant quelques résultats d'une enquête multinationale de 1965-66 de l'"European Coordination Center for Research and Documentation in Social Sciences" :

./.

Le temps libre (ce qui reste après les activités professionnelles, de transport, ménagères, physiologiques) journalier (moyenne semaine + dimanche) varie de 3,2 heures en Hongrie, à 5,1 heures aux U.S.A. pour l'ensemble de l'échantillon (3,9 heures en France, 4,2 heures en U.R.S.S., 4,5 heures en R.F.A.).

Par sexe :

- hommes travaillant : 3,5 heures Bulgarie
  5,0 " U.S.A.
- femmes travaillant : 2,4 " Hongrie et Yougoslavie
  4,3 " U.S.A.
- femmes au foyer : 2,3 " Hongrie et Yougoslavie
  5,9 " U.S.A.

Ce qui confirme d'ailleurs nos remarques antérieures sur les différences entre hommes et femmes. Le temps consacré à l'étude (perfectionnement, cours par correspondance, étude individuelle, etc...) par semaine varie considérablement suivant les pays :

4,9 heures en U.R.S.S.
2,8 heures en Hongrie et Pologne
2,1 heures en Yougoslavie
0,7 heure en R.F.A., en France et aux U.S.A.

Le citadin des pays occidentaux "compense" ce peu d'intérêt pour l'éducation extra-scolaire par une utilisation accrue des mass-media, surtout de la TV. Le tableau du temps journalier consacré à la radio, à la TV et à la lecture donne les résultats suivants :

Radio : de 0,0 heure aux U.S.A. (moins de 3 minutes)
à 0,3 heure en Bulgarie et en Yougoslavie

TV : de 0,2 heure en Bulgarie
à 1,7 heure aux U.S.A.
(0,9 en France ; 1,2 heure en Allemagne)

Lecture : de 0,4 heure en France, R.F.A., Yougoslavie, Hongrie
à 0,8 heure en U.R.S.S.

./.

En réalité, il s'agit là uniquement de l'utilisation des mass-media comme occupation principale; leur utilisation comme bruit de fond (occupation secondaire) est importante également dans tous les pays, surtout en ce qui concerne la radio, mais aussi pour la TV en France et aux U.S.A. Ceci explique la fonction ambiguë des mass-media comme instrument "culturel", du moins dans les pays occidentaux.

Voyons enfin plus en détail quelques résultats d'une enquête de la radio-télévision belge de 1964, sur les activités des usagers pendant une journée et la manière d'utiliser la radio qui en découle : cette enquête est intéressante dans la mesure où elle permet de voir, toutes catégories sociales mêlées, quels sont les moments de la journée et de la semaine qui sont disponibles pour une éventuelle éducation permanente de la masse des gens.

Les différentes catégories d'activité se décomposent comme suit, sur 24 heures, en semaine :

Travail	17,54 %
Travaux ménagers	12,21 %
Déplacements	6,07 %
Activités vitales ..... (toilette, repas, etc...)	9,12 %
Repos couché	37,50 %
Loisir	17,56 %

Le peu d'importance relative du travail réside dans le fait que sur 1.000 interviewés, il y a 478 personnes inactives. Pour les actifs, on aurait à peu près 35 % du temps consacré au travail.

On peut alors subdiviser la journée en grandes zones d'activités, c'est-à-dire celles où plus de 50 % des gens exercent cette activité :

22 heures 15	-	6 heures 45	sommeil
8 heures 15	-	12 heures	travail - travaux ménagers
12 heures 15	-	12 heures 30	activités vitales
13 heures 30	-	17 heures 15	travail - travaux ménagers
19 heures 30	-	21 heures 45	loisir

./.

Les zones intermédiaires se partagent entre les diverses activités.

Du point de vue écoute de la radio ou de la télévision (journée de semaine) :

Levers par paliers : 6 heures 30, 7 heures, 8 heures. 90 % des actifs sont levés à 7 heures 30 ; il y a écoute active de la radio : information, météo.

- Après 8 heures, écoute surtout des non-actifs : écoute passive ... ménagères au travail (indice d'écoute 9 %).

- Ecoute à nouveau forte entre 12 heures 30 et 13 heures (28 %).

- Ecoute faible l'après-midi (moins de 10 %) et passive.

- A 19 heures 30, sommet de l'écoute radio : 31 % ... informations, puis 27 % à 20 heures, 23 % à 21 heures, 11,5 % à 22 heures et 1,5 % à 23 heures.

Pour la TV : 31,5 % 20 - 22 heures
7 % 22 heures 30
1 % 23 heures

Pour l'ensemble de la soirée (17 - 24 heures) écoute moyenne de près de 2 heures pour la radio et autant pour la télévision.

On peut penser que l'écoute moyenne de la TV s'est accrue au détriment de la radio depuis la date de l'enquête.

Les 3/4 des gens sont couchés à 22 heures 30.

Week-end

Remarque essentielle :

Les loisirs supplantent le travail.

Levers : samedi 7 à 8 heures
dimanche 7 - 8 - 9 heures

De 9 heures à 11 heures le dimanche, écoute de 20 %

Sommet du samedi et dimanche : 13 heures 45,2 % samedi
32,4 % dimanche
26,5 % semaine

Forte écoute le dimanche après-midi

./.

Importance pendant le week-end de l'écoute active.

Importance de la télévision plus forte qu'en semaine.

Ces grilles temporelles très résumées nous donnent une idée à la fois sur la situation dans la journée du temps "libre" et sur la qualité de ce temps "libre", c'est-à-dire si ces moments de liberté peuvent ou non être employés à des activités formatrices (écoute active ou passive de la radio).

On voit d'abord que le temps libre qui pourrait vraiment être utilisé à des fins de formation intellectuelle se trouve placé, pour la grande majorité des gens, presque uniquement après le dîner, c'est-à-dire entre 19 heures 30 et 22 heures grosso modo, heures où prévaut l'écoute active de la radio et de la télévision (heure de bonne écoute). L'écoute active du matin avant le travail et de la pause de midi n'est consacrée qu'aux différentes informations et ne peut guère être utilisée autrement, car le temps manque pour un effort quelque peu continu.

D'autre part, en ce qui concerne le week-end, et surtout le dimanche, on s'aperçoit que l'écoute active de la radio et de la TV est importante. De toute façon, il ne faut pas se faire d'illusions sur cette écoute active, concentrée notamment sur le sport le dimanche après-midi et sur les programmes dits "familiaux", c'est-à-dire abêtissants la plupart du temps. Toujours est-il qu'il y a là une possibilité à exploiter pour un effort de longue haleine concentré sur quelques heures le dimanche par exemple.

Nous n'oublierons pas dans cette étude temporelle l'importance des vacances ou d'une maladie, oasis de loisir d'une durée suffisante pour découvrir l'ennui dans le repos et l'envie de profiter de cette disponibilité pour aborder un sujet assez vaste dont on n'aurait pu s'occuper autrement. Il en est de même pour la retraite ou même pour les jeunes gens, le service militaire, encore que celui-ci offre rarement des possibilités de structuration de la pensée... En tout cas, on s'aperçoit que le temps de loisir est en fait très limité, d'autant qu'il ne faut pas oublier que dans le loisir entrent en concurrence beaucoup de choses dont la majorité n'est guère structurante : les moyens audio-visuels ou la lecture sont certes des moyens de structuration possibles, mais bien plus souvent des moyens peu divertissants ou même abêtissants.

./.

. . .

Il est donc possible que la méthode de "congés culturels" ou congés d'études prenne de plus en plus d'ampleur. Ces congés culturels prolongés assez longtemps et répétés périodiquement permettraient l'effort soutenu nécessaire, dans un climat beaucoup plus favorable que le milieu habituel de l'individu.

Avant de passer à l'étude des motivations proprement dites, nous voudrions proposer encore une autre classification des niveaux culturels dans la société, classification très schématique, qu'il tient à l'éducation permanente, entre autres, de modifier, basée sur la dichotomie entre la "société intellectuelle" et la masse de consommateurs.

Cette société intellectuelle ou micro-milieu culturel peut se définir par exemple comme l'ensemble des gens ayant un Q.I. de plus de 120, ce qui ferait approximativement 2 millions de personnes en France ; bien entendu cette définition est très critiquable, mais cela nous donne une base provisoire de travail. Ce micro-milieu culturel est celui où la structuration de la pensée est, sauf exception, effective (mais jusqu'à quel point ? quels sont les critères ?). D'autre part, c'est là qu'on trouve proportionnellement le plus de créateurs par rapport aux consommateurs (pyramide culturelle).

A l'intérieur de ce micro-milieu intellectuel, on peut encore distinguer un milieu intellectuel scientifique : chercheurs, professeurs, etc... estimé à 10 à 15 % du chiffre précédent, ce qui nous donnerait 3 à 400.000 personnes. Ce sont les professionnels de la culture.

En dehors de ce milieu, il y aurait donc la masse de consommateurs, définie plus ou moins par la passivité (mais dans cette masse il y a aussi des créateurs...) par l'absorption de fragments de connaissances, par une culture statistique déversée par les mass-media.

Cette dichotomie, on l'aura certainement remarqué, est plus ou moins corrélée à la notion de culture mosaïque : les masses seraient plongées dans la culture mosaïque, le micro-milieu culturel retrouverait, au delà de la culture mosaïque, une culture structurée. Disons de toute façon que la notion de culture mosaïque n'est pas monolithique dans le temps, ni dans l'espace : il y a un inégal développement de cette culture mosaïque, correspondant assez bien à

./.

l'inégal développement socio-économique : les différents membres d'une société ont des stades très différents, ainsi que les divers pays. Certaines couches sociales en France même sont encore peu atteintes par la culture mosaïque, dans la mesure où elles n'ont pas les moyens de "s'offrir". cette culture mosaïque sous la forme de transistors, TV, presse à grand tirage, etc... Il en est à fortiori de même pour de larges couches sociales dans les pays sous-développés. Il semble que plutôt qu'une dichotomie, la situation réelle serait mieux exprimée par une courbe de progression sans véritables coupures.

Nous pouvons distinguer encore une autre classification découlant de la première, appelée par un des auteurs : "la théorie des trois cités" :

Il y aurait :

- les administrés
- les administrateurs
- les intellectuels

Les administrés constituent la masse des consommateurs passifs, ne s'intéressant guère qu'à la recherche de leur bonheur personnel et prêts à laisser aux administrateurs le soin de diriger la société.

Les administrateurs ou "élite du pouvoir", ce seraient les technocrates, trouvant leur bonheur dans une administration des choses et des hommes, mais ayant besoin d'un apport d'idées.

Ce sont les intellectuels qui apporteraient alors ces idées, dans la mesure où la méfiance entre les intellectuels et les administrateurs serait quelque peu atténuée, les intellectuels apportant leurs idées en contrepartie de la liberté -surveillée- que leur laisseraient les administrateurs. On peut d'ailleurs penser que ce schéma comporte une quatrième catégorie, les autodidactes, sortant de la cité des administrés pour rejoindre celle des administrateurs ou des intellectuels. En réalité, et cette quatrième catégorie le montre, les séparations sont bien moins nettes et surtout beaucoup moins statiques que ne le laisse supposer ce schéma, dans la mesure où il y aurait un flux continuel, assez fort, d'une cité à l'autre et où aucun individu n'est jamais uniquement administré ou administrateur ou intellectuel, mais un concentré toujours fluctuant de ces trois ou quatre possibilités.

Toujours est-il que pour accélérer le flux, et surtout pour que celui-ci ne soit pas unilatéral, la première tâche de l'éducation permanente en tant que volonté de démocratisation devrait être le combat contre la culture mosaïque en tant qu'instrument aliéné et aliénant et son remplacement par une culture structurée donnant la possibilité à chacun d'agir sur lui-même et sur la société.

./.

CHAPITRE III

LES MOTIVATIONS A LA CULTURE

Essayons de dégager les principales motivations à la structuration de la pensée et de les considérer par rapport aux différentes classifications que nous avons pu faire au Chapitre II. Faisons d'abord une liste de motivations, non limitative, classées dans une échelle allant de la motivation la plus "intéressée", c'est-à-dire celle qui vise le plus explicitement à un but pratique, à la plus désintéressée.

Celles-ci ne sont séparées que pour des raisons méthodologiques, dans la mesure où, pour chaque individu, on peut raisonnablement penser que sa motivation globale est composée de plusieurs des facteurs que nous allons examiner, entremêlés, souvent plus ou moins consciemment, selon une répartition caractérisant chaque individu :

- Promotion sociale
- Compétition
- Brillant social + "Divertissement"
- Essai de compréhension du monde (la joie de connaître)
- Raisons psychanalytiques
- Sublimation des instincts créateurs
- Mentalité collectionneuse
- Activité ludique.

1. La promotion sociale

La promotion sociale est probablement la motivation la plus importante de la structuration de la pensée. Nous avons vu que l'intérêt pour la profession était l'un des plus forts. Mais cette promotion sociale recouvre plusieurs préoccupations différentes : Il y a, d'abord, l'ambition de passer d'un poste moins élevé à un autre plus élevé, dans une même branche. Il y a l'envie (ou la nécessité) de passer d'un genre de travail à un autre ; enfin, le besoin d'avoir une stabilité sociale face à l'évolution technique et structurelle rapide. Dans toutes les catégories de la population, ces préoccupations sont importantes, car la situation du marché du travail offre (et offrira de plus en plus) des caractéristiques très différentes de ce qu'elles étaient il y a quelques dizaines d'années :

./.

la principale étant la mobilité sociale, professionnelle, intellectuelle, géographique. A l'époque du Marché Commun, l'un des buts de l'Europe nouvelle est d'assurer la libre mobilité des travailleurs. (L'une des conditions de cette mobilité est d'ailleurs la maîtrise des langues, élément important de l'éducation permanente).

On n'est plus assuré de rien. Les diplômes mêmes, qui naguère octroyaient une "bonne place" dont on ne bougeait guère, n'ont plus aujourd'hui la même valeur. Le possesseur du diplôme est perpétuellement remis en cause, il n'a plus ce droit à un préjugé favorable, il doit prouver concrètement sa valeur et surtout sa capacité de continuer à s'instruire dans sa branche, à assimiler les nouvelles connaissances toujours plus nombreuses. Il existe déjà des projets de diplômes n'étant plus accordés que pour cinq ans, renouvelables à la condition que le candidat se soit pendant ce temps, et perpétuellement, "remis au courant".

Ceci est une nécessité, dans la mesure où il y a continuellement des réformes de structures, notamment dans l'industrie où certaines branches, jadis florissantes, sont maintenant irrémédiablement condamnées à longue échéance. Que faire alors de tous les gens, de l'O.S. au cadre supérieur, qui se sont spécialisés dans cette branche ? On a vu depuis peu fleurir le chômage des cadres. Il faut donc préparer les gens à être mobiles, aussi bien matériellement qu'intellectuellement. Ceci suppose, non des improvisations au jour le jour, mais une politique coordonnée de développement et d'éducation professionnelle souple, à tous les niveaux, permettant à chaque individu du haut ou du bas de l'échelle d'être sûr de pouvoir se reclasser dans la branche de son choix, dans la mesure du possible, sans trop de difficultés matérielles et intellectuelles et sans déclassement.

Bien entendu, il faut tenir compte des nécessités de la société globale (pénurie dans certains secteurs, engorgement dans d'autres), tout en laissant cependant un choix très large à l'individu qui devrait, par une éducation polyvalente, avoir les possibilités de réussir dans plusieurs branches différentes, conciliant ainsi une assez grande liberté avec une sécurité accrue.

La promotion dans une même branche ne se fera plus obligatoirement selon l'ancienneté, c'est (en principe) le plus capable qui reçoit une promotion, c'est-à-dire celui qui a développé ses connaissances professionnelles dans la mesure où, même pour des emplois subalternes, et surtout au niveau des techniciens et des cadres, il y a une complexification du travail qui accroît le besoin d'instruction, non seulement spécifiquement professionnelle, mais même générale (questions socio-économiques, psychologiques, scientifiques, générales, etc.). Ce besoin impératif d'accroissement des connaissances, "de recyclage", commence, semble-t-il, à être ressenti par une proportion assez importante de gens, surtout les cadres : 40 % des gens aimeraient bénéficier d'un congé d'études.

./.

Cette proportion est de :

61 % pour les cadres moyens
46 % pour les cadres supérieurs
35 % pour les O.P.
23 % pour les O.S.

Ce sont les gens entre 30 et 40 ans qui aimeraient le plus bénéficier de ce congé (52 %).

Les thèmes choisis pour ces congés sont :

- Perfectionnement professionnel ..... 40 %
- Culture générale ..... 26 %
- Questions techniques et scientifiques ..... 18 %
- Questions économiques, politiques, sociales 18 %

(enquête de la ville d'Annecy)

Cependant, l'écart entre les désirs des gens et la situation réelle est assez important si l'on en juge les résultats rapportés par Y. Schléret, dans son travail sur "les cadres et le perfectionnement" :

Il y a en France 800.000 cadres environ, chiffre en continuelle augmentation, mais ce n'est pas assez pour les nécessités de l'économie. Il faudrait, par an, lancer sur le marché 120.000 cadres. Dans l'état actuel, il n'y en a pas plus de 30.000. En dix ans, le nombre de cadres diplômés a augmenté de près de 30 % (au détriment des autodidactes : 20 %).

Depuis 1950, on se préoccupe du perfectionnement des cadres, mais dans une perspective humaniste : surplus de culture, "perfection". Ce n'est que récemment qu'on s'est aperçu que ce perfectionnement était une nécessité, une condition de survie même de l'économie.

Actuellement, peu de choses sont faites de ce point de vue. Les entreprises sont souvent fautives (sauf quelques grandes entreprises), car elles ne prévoient pas le perfectionnement. De plus, beaucoup de cadres pensent qu'en ajoutant à leur formation de base et à leur expérience quelques lectures, ce sera suffisant. Enfin, parmi les arguments adressés aux cadres pour les convaincre de la nécessité du perfectionnement, on ne les assure jamais d'une promotion ou d'une augmentation de salaire. Beaucoup de cadres craignent donc, malgré l'effort important à fournir, qu'il n'y ait aucune suite positive à leur perfectionnement. En Allemagne et aux U.S.A., la situation est un peu meilleure qu'en France à cet égard. Soulignons ici l'importance, pour cette structuration, de l'idée de sanction positive. La brochure : "Nouveaux types d'éducation extrascolaire" l'indique : "Lorsqu'un individu sacrifie une partie de ses loisirs et investit son énergie à recouvrer et assimiler des formations d'ordre culturel, il est en droit d'espérer que cet investissement lui fournira des chances supplémentaires de promotion sociale".

./.

Schématisons : L'individu envisage d'abord un but, la promotion, et soupèse ensuite la quantité d'effort nécessaire pour atteindre ce but. Comme cette quantité d'effort est, en principe, assez élevée, la motivation doit "valoir la peine". Il y a un bilan fait par l'individu. Il soupèse les deux termes de l'opération. Nous parlons ici de la motivation la plus directement pratique : la promotion ; mais, en fait, toutes, même les plus désintéressées, obéissent à ce schéma : il y a toujours une "sanction". Même dans l'activité ludique de l'intellect, la "sanction" sera le plaisir qu'on escompte retirer de cette structuration : il faut que le jeu en vaille la chandelle. Si l'effort est disproportionné par rapport aux résultats, l'individu lâchera vite pied.

Considérons quelques données chiffrées sur les cadres. Aujourd'hui, en France, 18 % des cadres suivent des actions de perfectionnement. Proportionnellement, c'est dans la chimie et la métallurgie qu'on trouve le plus de cadres intéressés. En général, ce sont les cadres diplômés qui s'inscrivent le plus facilement (seulement 16,5 % d'autodidactes en 1967, au Centre de Perfectionnement à l'Administration des affaires).

Le désir de perfectionnement est plus marqué chez les moins de 35 ans :

70,9 % ont moins de 36 ans
8,2 % ont plus de 40 ans
au C.P.A.

Quant aux résultats, il semble qu'il y ait la plupart du temps promotion dans l'entreprise après le perfectionnement ; ceci, d'après le C.P.A. qui accueille surtout des cadres déjà élevés hiérarchiquement.

Du point de vue reconversion, une expérience a été faite par le Centre Interentreprise de Formation et d'Etudes Supérieures sur 62 cadres en deux ans, qui ont presque tous retrouvé un emploi identique ou parfois supérieur.

Ces résultats restent trop peu nombreux pour en déduire des conclusions de poids. C'est un problème en devenir.

On doit enfin rattacher à la motivation "promotion sociale" les gens qui suivent des cours post-scolaires pour obtenir un diplôme. Ici, les mêmes raisons interviennent dans ce désir d'une sanction "légale", mais il s'en ajoute d'autres, par exemple l'influence des jeunes sur les parents. Comme le souligne T. Eliasson, cette influence peut être importante, dans la mesure où les parents veulent être capables de suivre leurs enfants dans leurs intérêts et leur progrès, et aussi d'ailleurs ne pas apparaître comme des "minus habens" intellectuels vis-à-vis de leur

./.

progéniture. M. Hicter, dans un récent rapport, le marque également. Les parents voyant la réussite des enfants, l'utilité des connaissances, se disent qu'après tout, ils pourraient aussi "essayer pour eux-mêmes" : "Peut-être pourrions-nous, nous aussi ..." Il y a tout un aspect d'émulation au niveau de la famille, des amis, des collègues, qui n'est pas négligeable. Enfin, les plus vieux se disent, à tort ou à raison (plutôt à raison), que les jeunes sont de plus en plus nombreux à leur faire concurrence : "Ils pourraient prendre nos places. Nous ferions bien d'améliorer notre instruction."

Tout ceci correspond à une prise de conscience, faible encore en France, d'une situation en évolution rapide ; l'individu ne peut la suivre harmonieusement qu'en engageant un certain "capital" intellectuel et matériel (effort psychologique, sacrifice de temps, etc.) dans l'accroissement quantitatif et qualitatif continu de ses connaissances.

Notons que, pour le moment, cette prise de conscience reste surtout le fait d'individus des couches sociales les plus instruites et, qu'en même temps, les plus gros efforts d'éducation post-scolaire sont réalisés justement pour les cadres de tout genre. Dans la mesure où l'ouvrier sait bien que, quels que soient ses efforts, il ne pourra jamais prétendre à un poste un peu élevé, et, alors que, il faut bien le dire, l'éducation professionnelle et post-scolaire à ce niveau ne correspond pas en France aux besoins réels, on comprend que les gens les moins instruits ne se passionnent guère encore pour l'éducation permanente. La tâche à ce niveau est aussi de rendre la connaissance, même abstraite, attrayante.

2. La compétition

La compétition n'est certainement pas, à elle seule, une motivation suffisante pour la structuration de la pensée, mais elle est présente dans la plupart des autres motivations, plus ou moins sous-jacente. C'est d'ailleurs, peut-être, la plus artificielle dans la mesure où elle n'est pas secrétée obligatoirement par toute société. Toujours est-il qu'elle existe fortement à tous les niveaux, à tous âges. Le processus de structuration de l'enfant d'âge scolaire est notamment stimulé par l'esprit de compétition inculqué à l'enfant dès son jeune âge par le système des notes, places, prix, distributions, etc. ; on peut structurer sa pensée pour avoir le "tableau d'honneur". C'est la future "bête à concours" qu'on prépare ... La compétition se base sur la dialectique inférieur-supérieur, qu'il s'agit de fixer à son profit : c'est moi (qui suis le plus fort en histoire) ; la structuration de la pensée peut alors n'être qu'un prétexte : il s'agit moins de comprendre mieux ou moins mal que les autres. Cette atmosphère de concurrence forcenée est surtout visible en France ; dans les classes préparatoires aux grandes écoles, elle est parfois poussée au délire,

./.

dressant véritablement les individus les uns contre les autres ; mais elle existe sous diverses formes dans tous les pays, en particulier aux U.S.A., où des dispositifs différents du concours existent (Master of Arts, with Honours).

Cet aspect des motivations n'est pas près de disparaître dans la vie professionnelle. Il s'introduit même dans la vie privée ("Soyez le plus intelligent ... Ayez la mémoire la plus forte du canton ... Etonnez votre femme ou votre mari ..."), traitant l'accroissement des connaissances un peu à la manière du fameux "Keep up with the Jones", reflet d'une pyramide sociale où les élites circulent tantôt comme des lions, tantôt comme des renards (Pareto). Les jeux radio-télévisés sont l'aspect le plus courant de cette compétition.

3. Le brillant social

La motivation que nous nommons ainsi se compose en gros d'un élément "gratuit", le dilettantisme, et d'un élément intéressé, le désir d'être admiré, d'être le plus fort. Bien entendu, ces éléments sont étroitement imbriqués l'un dans l'autre. Pour beaucoup, la structuration de la pensée réussie, c'est le "brillant causeur" qui, à la fois, sait de quoi il parle et sait aussi le transmettre d'une manière agréable. On ne déteste pas à ce moment-là se sentir un peu inférieur à lui, on est admiratif, un peu envieux quand même, on se dit "Je serais bien incapable de parler aussi bien (ou d'écrire aussi bien, éventuellement) sur un sujet aussi difficile. Il est très fort !". Signalons d'ailleurs que ce genre de réflexions peut être fait à des niveaux culturels très différents : on peut admirer un brillant conférencier qui fait autorité dans sa matière, mais aussi le stratège du café du commerce acceptant de livrer ses profondes cogitations sur la conduite des affaires publiques. Il suffit qu'il y ait une situation supérieur-inférieur pour cela : il y a un certain prestige qui est attaché à la structuration de la pensée, prestige allant parfois jusqu'au mythe : le mythe du "savant" sous toutes formes est encore vivace.

Les réactions négatives prouvent aussi ce prestige ; on connaît les gens affirmant agressivement (bien qu'ils le ressentent comme une faiblesse) :"Je ne comprends rien aux mathématiques !" On se souvient aussi des réactions ambiguës, aujourd'hui atténuées, des paysans vis-à-vis de l'instituteur du village : "Le gars qui a de l'instruction", nécessaire, mais aussi "fier et feignant". De toute façon, le prestige du savant n'est pas sans mélange : on admire le magicien, mais on s'en méfie aussi, parce qu'il possède, de par son savoir, un certain pouvoir. Les "egg-heads" sont plus ou moins bien considérés aux U.S.A. ou ailleurs, parce qu'on admire et hait à la fois leur supériorité de fait. Ceci s'est manifesté nettement dans certains mouvements étudiants.

./.

La culture est à ce moment-là un fait social. Elle est définie par ce qui doit être admiré, mais il est rare que l'individu se cultive uniquement pour être admiré des autres. Il y a un élément de dilettantisme : on se cultive parce que, tout compte fait, c'est intéressant, cela apporte un certain plaisir à la fois personnel et aussi social : on "réussit" grâce à la culture là où d'autres réussissent grâce à l'argent ou à leur beauté, ou à leur voix de velours. De plus, cela procure des sujets de conversation plus passionnants que le temps ou les amygdales du petit dernier ; grâce à la culture, on ne s'ennuie plus ; elle meuble agréablement une vie : c'est alors qu'on en arrive à la notion de divertissement au sens pascalien du terme.

Plutôt que dans le travail ou l'alcool, il peut y avoir une fuite dans l'intellectualité, dans la mesure où celle-ci est mieux considérée. De plus, cette fuite peut avoir une fonction cathartique aussi forte que d'autres : on peut arriver, en se cultivant, à se détourner de la misère de la vie réelle, de ses soucis quotidiens, en entrant dans le monde enchanté de la culture, comme d'autres cherchent l'évasion dans la drogue.

Escarpit dit bien que la lecture peut être un recours contre l'absurdité de la condition humaine, contre l'insatisfaction, la peur, l'ennui. En devenant connaisseur en littérature ou en économie, on résout plus ou moins sa névrose d'une manière, somme toute, assez satisfaisante pour soi-même et peut-être même utile à l'humanité !

4. Essai de compréhension du monde

Essayer de comprendre le monde, c'est là la motivation la "plus noble", mais non la plus "désintéressée", dans la mesure où (sauf dans le cas de l'intellectuel se complaisant dans la pure compréhension théorique) la plupart des gens qui tentent, en structurant leur pensée, de comprendre mieux les événements, l'histoire, la nature, d'en dégager des lois, veulent aussi avoir une action sur ce monde, sur la société. Le prestige du "chercheur" qui est censé passer sa vie à découvrir les grandes lois encore ignorées qui commandent la marche de la société ou de la nature peut être rattaché à cela. La volonté de supprimer l'idéologie en réalisant la totale adéquation de la théorie et de la pratique, c'est-à-dire la vérité, est le grand rêve sous-jacent des théoriciens révolutionnaires. A un niveau plus modeste, le militant cherche à structurer sa pensée par des lectures fonctionnelles, c'est-à-dire susceptibles de lui servir d'instrument de combat.

Enfin, tout individu qui cherche à se désaliéner plus ou moins totalement, et plutôt dans un domaine précis, a bien entendu déjà une certaine conscience de son aliénation, mais encore faible, fragmentaire, et, pour essayer de se désaliéner, il a besoin d'une pensée bien structurée lui permettant de poser clairement les données du problème.

./.

A part ces cas, plus ou moins répandus, tout individu qui veut structurer sa pensée a nécessairement l'envie de comprendre le monde à un certain niveau, bien entendu plus ou moins élevé suivant les cas, dans la mesure où, même s'il agit en vue d'une promotion sociale, celle-ci ne lui sera accessible que par une augmentation de sa structuration intellectuelle, ce qui entraînera nécessairement la compréhension de lois nouvelles, de nouvelles connaissances. D'autre part, il y a des individus auxquels la compréhension des lois économiques, physiques ou sociologiques procure une véritable jouissance intellectuelle toujours renouvelée et stimulée par chaque découverte nouvelle, sorte de boulimie insatiable de connaissances : "J'ai compris les grandes lois économiques ! Passons à auyre chose !" L'individu veut comprendre pour le plaisir de maîtriser une somme de connaissances, il veut connaître les grands secrets de la nature et de l'humanité. Certaines revues, du style Planète, attisent cet appétit un peu pathologique du secret dévoilé ...

5. Raisons psychanalytiques

Nous indiquons simplement cette "motivation", qui est plutôt la base sous-jacente de toutes les autres. Il n'est pas question, en effet, de tenter ici une étude psychanalytique des raisons qui poussent l'homme à "structurer sa pensée". Le Docteur Lanteri-Laura, par exemple, indique que pour l'enfant, pendant la période de latence, l'appétit de connaissances est une sublimation, de même chez les vieillards. D'autre part, la volonté de logique, de cohérence à tout prix, est souvent liée à certains types pathologiques. Disons qu'en tout cas il y a probablement à la base de la volonté de structuration une angoisse compensée par une certaine volonté de puissance ; nous avons souligné les corrélations, qui ne sont pas que sociologiques, entre culture et puissance. Mais ces facteurs latents mériteraient une étude à eux seuls comme soubassement de toute culture.

6. La mentalité collectionneuse

La mentalité collectionneuse est précisément une motivation qui peut tourner rapidement au pathologique : il y a le cas de l'individu qui veut avoir lu et compris tout, vu tous les films de Y ou l'oeuvre gravée de Z dans son intégralité, à la fois pour le plaisir intellectuel qu'il peut retirer des moindres productions offertes à sa boulimie culturelle, et aussi pour le plaisir un peu pervers de "terminer la série" et pouvoir passer à une autre série complète : "J'ai lu tout Balzac, je vais lire tout Hugo maintenant."

./.

Cette poursuite incessante du fini, parfaitement aberrante dans la mesure où les produits culturels, les connaissances s'accroissent à un rythme infernal que nous sommes bien incapables de suivre, prend des caractères nettement obsessionnels. Le collectionneur est à la fois un dévoreur et un inquiet : "J'ai vu tous les films de Dupont ... mais il faut que je me dépêche d'aller voir le dernier Durand, et ce Machin dont on dit tant de bien. Dire que mon mari Tartempion a vu toute la série de Chose à Paris !".

D'autres, plus subtils, cherchent à structurer leur pensée pour collectionner mieux : "Ayant compris telle et telle chose, je pourrais réorganiser une collection sur des bases plus logiques". Le collectionneur de timbres, qui, dans un premier temps, a amassé le plus de timbres possibles au hasard, s'aperçoit un jour qu'il pourrait prendre plus de plaisir à sa collection en la classant méthodiquement suivant un ou plusieurs critères de base, ici les pays ou les thèmes (animaux, hommes célèbres, etc...), ou encore un autre critère inventé par le collectionneur et qui peut être parfaitement subjectif. La collection étant alors réclamée selon ces critères, le collectionneur s'aperçoit mieux des lacunes à combler, des séries à compléter ; le maniaque de l'organisation aime les belles classifications, les séries complètes harmonieuses, les tableaux synoptiques. Par la structuration, il veut arriver à un classement clair, rationnel, qui en élimine l'improvisation, l'imprécis, les coins d'ombre... La collection doit être l'image, le reflet de l'esprit de son possesseur. L'image de la pyramide bien symétrique, géométrique... est ici particulièrement adaptée. Ce souci obsessionnel de classification a été bien décrit par Sartre dans la Nausée : c'est le personnage de l'autodidacte, qui, lui, s'instruit par ordre alphabétique en lisant tous les livres de la bibliothèque : "Un jour, il y a sept ans, il est entré en grande pompe dans cette salle. Il a parcouru du regard les innombrables livres qui tapissent les murs, et il a dû dire, à peu près comme Rastignac : A nous deux, Science Humaine" puis il est allé prendre le premier livre du rayon d'extrême droite ; il l'a ouvert à la première page avec un sentiment de respect et d'effroi joint à une décision inébranlable. Il en est aujourd'hui à K après J, L après K. Il est passé brutalement de l'étude des coléoptères à celle de la théorie des quanta, d'un ouvrage sur Tamerlan à un pamphlet catholique contre le darwinisme : pas un instant, il ne s'est déconcerté. Il a tout lu ... Derrière lui, devant lui, il y a un univers. Et le jour approche où il se dira en fermant le dernier volume du dernier rayon d'extrême gauche "Et maintenant ?"

./.

7. La sublimation des instincts créateurs

Tout individu possède une certaine créativité, mais ces possibilités sont très inégalement concrétisées. Certains métiers, on le sait, favorisent cette créativité : les artistes, les écrivains sont les exemples les plus évidents. Mais on ne peut nier qu'aujourd'hui la majorité des métiers étouffent au contraire les capacités créatrices : l'individu n'est guère qu'un pion, un rouage de la grande machine, il doit accomplir certaines tâches précises, sans grande nécessité d'invention de sa part. Bien plus, la conformité à une norme préétablie, sans intervention de l'individu, est nécessaire pour que le travail soit "bien fait". Ces notations ne sont pas valables seulement pour le travail manuel, mais aussi pour la plus grande partie du secteur tertiaire (employés, fonctionnaires, etc...). On peut penser que plus le travail est parcellaire, moins il y a de possibilités de créativité.

Cependant, il y a toujours une certaine pression, une sorte de nécessité interne de créativité qui, même bien étouffée, est présente. Il se produit alors un déplacement, une sublimation : l'individu ne pouvant plus s'exprimer créativement dans le travail, cherche à se réaliser ailleurs, dans des collections, dans des objets fabriqués (les bricolages, les peintres du dimanche, la cathédrale réalisée avec des allumettes, etc...) dans la domination intellectuelle aussi, suivant les goûts et possibilités des gens.

Cette sublimation des instincts créateurs par la structuration de la pensée se distingue de la volonté de brillant social par le fait qu'elle ne sert ni à la promotion sociale ni à étonner ses proches. On structure sa pensée par plaisir individuel, parce que, ne pouvant créer, on essaie au moins de comprendre, d'assimiler les oeuvres des autres. C'est une motivation quelque peu gratuite, qui n'est pas tout à fait du jeu, mais plutôt une sorte de revanche nécessaire. Cependant, dans le domaine de la structuration de la pensée, c'est une motivation assez rare :

Les gens doivent avoir assez de temps à perdre pour pouvoir se permettre cette quasi-gratuité. On peut notamment distinguer 2 groupes de personnes où cette motivation est parfois importante :

- d'abord il y a certains types d'étudiants assez brillants dans leur propre matière pour se permettre d'assister à d'autres cours, des conférences, des spectacles nombreux et assez intelligents pour structurer efficacement les nombreux apports intellectuels. On peut penser qu'il y a aussi un certain désir de brillant social, mais le plus souvent il s'agit d'un subtil plaisir individuel.

./.

- D'autre part, une partie des gens de 45 - 55 ans, surtout les femmes sans grands soucis (les enfants ont grandi, sont partis), sans motivation très précise, qu'on retrouve souvent dans les cours publics, les conférences et que cela "intéresse" sans penser du tout à des applications pratiques.

On voit que, de toute façon, ces gens sont favorisés puisqu'ils ont à la fois le temps et les possibilités intellectuelles.

8. L'activité ludique

Cette motivation ne se présente à l'état pur que chez l'enfant, même là elle se mêle parfois à la compétition par exemple. En fait, il n'y a pas grand chose à en dire par sa gratuité même : il s'agit simplement d'un jeu sur des éléments intellectuels ; on s'amuse à structurer sa pensée, comme on s'amuse à faire n'importe quoi d'autre. Il n'y a aucun but, même pas de "gagnant", mais redisons que cet élément gratuit accompagne plutôt d'autres motivations, comme "surplus amusant".

°
• °

Nous avons donc fait quelques remarques explicatives sur les principales motivations ; ces motivations, nous l'avons dit, sont étroitement mêlées les unes aux autres dans la réalité, mais la part de l'une ou l'autre n'est pas la même pour chaque individu : cela peut dépendre de son âge, de la situation sociale, de son sexe, de son instruction, etc... Nous retrouvons ici les classifications proposées dans la 2ème partie.

Les motivations par rapport à la théorie des 3 cités

Par exemple, si on reprend la théorie des "3 cités" on peut distinguer des motivations assez diverses selon la situation de l'individu :

- Pour l'administré, préoccupé par sa chasse au bonheur individuel, les deux motivations principales seront sans doute le brillant social et la promotion matérielle. Dans la mesure où l'administré ne se distingue guère objectivement de ses congénères, il y a un besoin de se faire valoir, à la fois dans la vie professionnelle et dans la vie sociale où "l'homme cultivé" peut espérer rencontrer une grande admiration de la part de ses congénères moins cultivés. L'opposition "moi supérieur - eux inférieurs" joue à

./.

plein, d'une manière d'ailleurs strictement subjective, dans la mesure où, à ce moment là, la structuration de la pensée n'a d'importance réelle que vis-à-vis des autres, comme signe de pseudo - supériorité. Bien évidemment le désir de comprendre le monde est à ce moment là à peu près inexistant, du moins théoriquement. La compétition, la mentalité collectionneuse et le besoin inconscient de compensation jouent au contraire un grand rôle.

- En ce qui concerne l'administrateur, il sera surtout motivé par la rentabilité potentielle de la structuration de la pensée, c'est-à-dire par l'argent et le pouvoir accru que pourrait lui apporter cette structuration. Le besoin de se faire valoir socialement par l'étalage de sa culture est beaucoup moins important, dans la mesure où la nécessité de compensation d'une situation sans pouvoir réel ne joue pas comme chez l'administré. Mais les éléments ludiques sont certainement aussi présents, sous la forme du dilettantisme.

- Enfin chez les intellectuels, le désir de promotion sociale est relativement peu important par rapport au désir de comprendre le monde, à la mentalité collectionneuse, à l'activité ludique aussi. Néanmoins, la volonté de brillant social, notamment chez les littéraires, joue aussi son rôle, sous une forme "supérieure", celle du snobisme intellectuel, supérieure entre guillemets dans la mesure où la volonté de sortir des sentiers battus qui caractérise le snobisme intellectuel a depuis longtemps été récupéré par ceux qui font les modes : il y a une mode intellectuelle comme une mode vestimentaire ; les intellectuels sont peut-être des consommateurs raffinés mais restent des consommateurs, souvent même pas tellement "regardant sur la marchandise" et capables d'engouements forcenés sans le moindre esprit critique pour le dernier grand génie cinématographique ou la dernière grande théorie épistémologique : le structuralisme ou Godard sont aujourd'hui les exemples les plus comiques, mais demain, ils seront remplacés par une marchandise culturelle nouvelle ...

Il faudrait d'ailleurs distinguer, avec C.P. Snow, les deux cultures, celle des littéraires et celle des scientifiques qui sont séparés par une muraille étanche de conceptions, de malentendus, de rivalités ; le littéraire a une sorte de complexe d'infériorité - supériorité par rapport au scientifique, encore que, bientôt, à l'allure actuelle, on peut penser que tout sera baptisé "science" humaine, jusqu'à la critique littéraire ... Mais, d'autre part, il pense que les scientifiques ont toujours tendance à rester confinés dans leur petite spécialité, sans voir l'ampleur des problèmes soulevés, notamment au niveau philosophique. Encore cette critique paraît-elle fort subjective, car il existe probablement plus de scientifiques ayant une bonne culture "littéraire" (les littéraires appellent leur culture la "culture générale" !) que de littéraires capables de comprendre quelques rudiments de physique ou de mathématiques ...

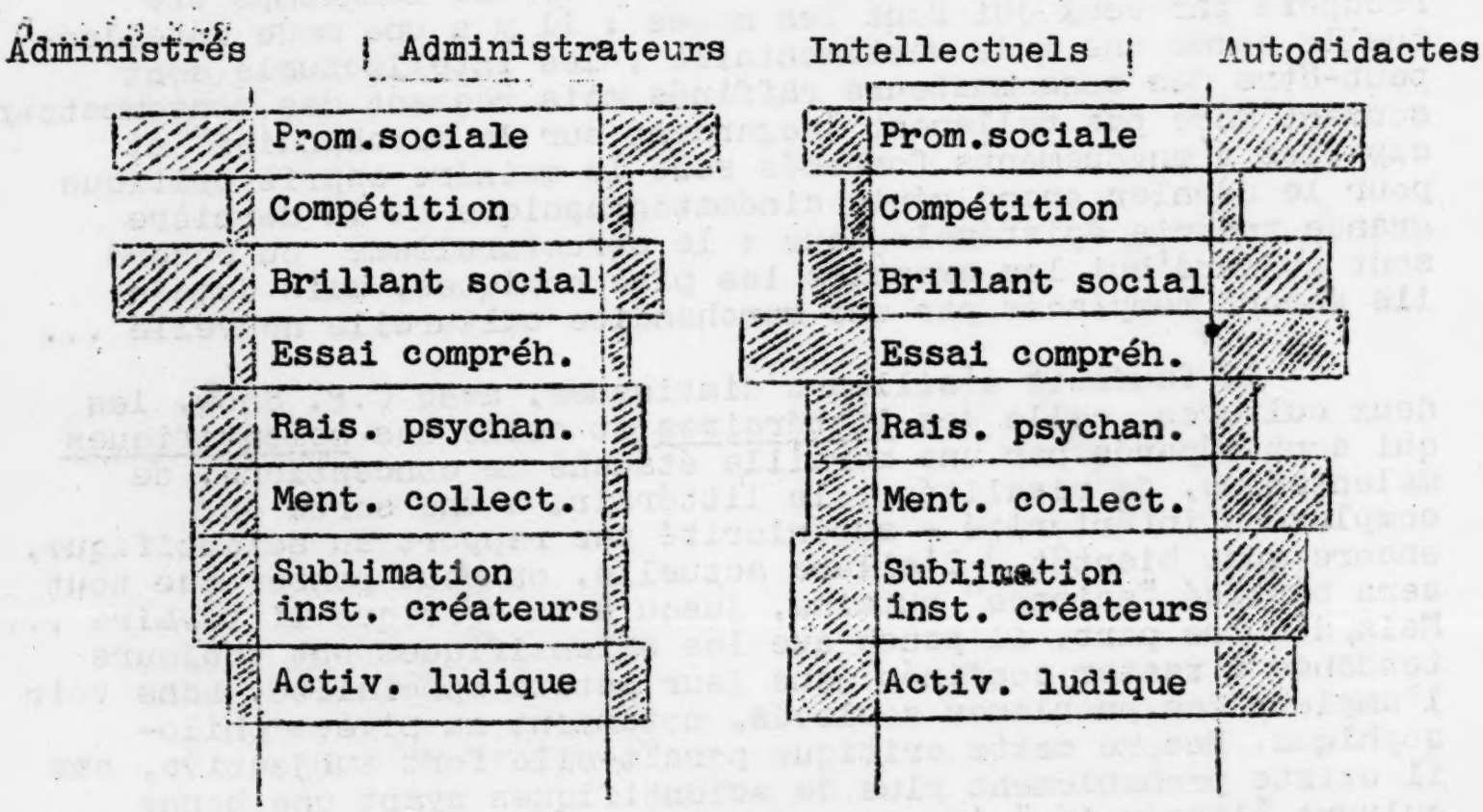
./.

Le scientifique, souvent beaucoup plus ouvert, adopte cependant, de temps à autre, une attitude "scientifique", c'est-à-dire sectaire, vis à vis de tout ce qui n'est pas, à son avis, "scientifique". Lui, travaille dans le rationnel, le reste ... Il y a parfois une certaine béatitude technicienne qui ne se pose guère de questions sur l'utilisation qu'on pourrait faire de ces découvertes scientifiques. D'un autre côté, il y a aussi les scientifiques tourmentés se posant des questions sur eux-mêmes, la science, l'insertion de cette science dans la société.

- Si enfin nous pensons à l'autodidacte, on peut le définir comme un boulimique et un inquiet, capable d'une énorme quantité d'efforts.

On ne s'étonnera pas, à ce moment-là, de trouver à côté des motivations importantes que sont la promotion sociale et le brillant culturel, la mentalité collectionneuse figurant en bonne place. Mais il ne faut pas négliger, chez l'autodidacte militant par exemple, un désir très puissant de compréhension du monde.

Nous pouvons récapituler cela sous forme de pyramides :



Les motivations par rapport aux âges

Nous avons vu que la nature et l'importance des motivations étaient très différentes selon les âges. Chez l'enfant, par exemple, les motivations structurantes, du fait qu'il y est plus ou moins contraint par l'école, sont déjà très variées. On peut notamment y distinguer :

- désir d'un succès éventuel dans les études, renforcé par la peur d'être puni ou méprisé par les parents en cas d'échec : l'enfant veut mieux réussir dans les problèmes, les exercices. Ceci correspond en gros à ce que nous avons appelé chez l'adulte promotion sociale.

- désir de briller dans certains jeux de société (jeux de cartes, dames, échecs) où les efforts de pensée sont déjà importants et aussi devant ses petits camarades ou la famille : on connaît le cas "du bon élève" qu'on exhibe devant les cousins de passage comme un singe savant :

- "Montre ce que tu sais faire à la dame !"
- "Vous vous rendez compte à six ans ... !"

La compétition est, à ce moment-là, fortement encouragée par les parents et l'école, et le désir d'être plus fort que les petits camarades est un facteur important ; mais tous les enfants ne s'y laissent pas prendre : le "bon élève" est parfois l'objet de moquerie.

- D'autre part, il y a des motivations moins directement intéressées, la mentalité collectionneuse, par exemple, est très importante chez l'enfant d'âge scolaire : c'est l'âge des collections de timbres, de buvards, d'images, d'objets hétéroclites, faites moins pour l'attrait des objets que pour le plaisir de les classer suivant une certaine logique assez subjective propre à chaque enfant. C'est le plaisir aussi de faire des tableaux synoptiques rassemblant les connaissances qu'a déjà l'enfant dans des tableaux qui se veulent complets, clairs, logiques. L'enfant se rend plus ou moins déjà compte de l'importance d'une classification, d'une hiérarchisation, d'une structuration de ses connaissances pour pouvoir mieux les assimiler, saisir leurs corrélations, leurs interférences, leurs relations causales. Beaucoup d'enfants élaborent des arbres généalogiques des dynasties, des classifications des animaux (dans le genre de la classification linnéenne), des tableaux parfois tout à fait bizarres, souvent sans intérêt réel, mais qui les aident puissamment à structurer leur pensée.

./.

L'amas de faits que leur apportent les mass-media, faits bruts, d'intérêt très inégal, va être classé par eux au moyen d'associations non aléatoires, déjà très pensées si elles ne sont pas toujours "justes" au sens du monde adulte, qui les aident à dépasser la passivité face aux choses qu'on leur enseigne et qu'on leur impose, à créer déjà une perspective des connaissances.

- Enfin, il y a incontestablement chez beaucoup d'enfants, un plaisir très vif d'étendre son champ de conscience, appétit de connaissances qui tient plus du jeu que de la nécessité. Beaucoup d'enfants aiment à se plonger dans les dictionnaires, les encyclopédies, les atlas, la plupart du temps au hasard, pour le simple plaisir de connaître des choses qui n'ont pas "d'intérêt" immédiat pour l'école par exemple. Jouer à "l'école" est certainement motivé en partie par ce plaisir. C'est l'exploration du champ de Berlyne, qui suit quelquefois des lignes de force conscientes et par là structurantes.

Pour l'adolescent, le tableau qui n'est pas essentiellement différent s'affaiblit cependant. La promotion sociale n'est pas encore une motivation très importante et le brillant social se réduit surtout à la compétition : le jeune homme veut briller devant ses camarades, mais surtout devant "les filles", et, la plupart du temps, le brillant social à cet âge ne passe guère par la culture : celui qui danse bien ou possède une moto est souvent plus apprécié. Par ailleurs, un nouveau facteur s'impose de plus en plus : le coût du temps. La mentalité collectionneuse est moins forte; par contre l'adolescent essaie de comprendre le monde, commence à s'intéresser aux "grands problèmes" qu'il essaie d'approfondir sauf si on lui a donné à temps le goût de "consommer sans problèmes". ...La "crise d'originalité juvénile" procède notamment de cette découverte des problèmes réels : l'adolescent commence à voir la différence entre les faits réels et ce qu'on avait pu lui raconter, et la crise éclate alors sous forme de la recherche d'une Vérité encore très idéaliste. C'est à ce moment-là que s'imposent, à un certain niveau, des absolus sociaux ou politiques et des engagements qui atténuent ou renforcent tel ou tel élément du flux des connaissances.

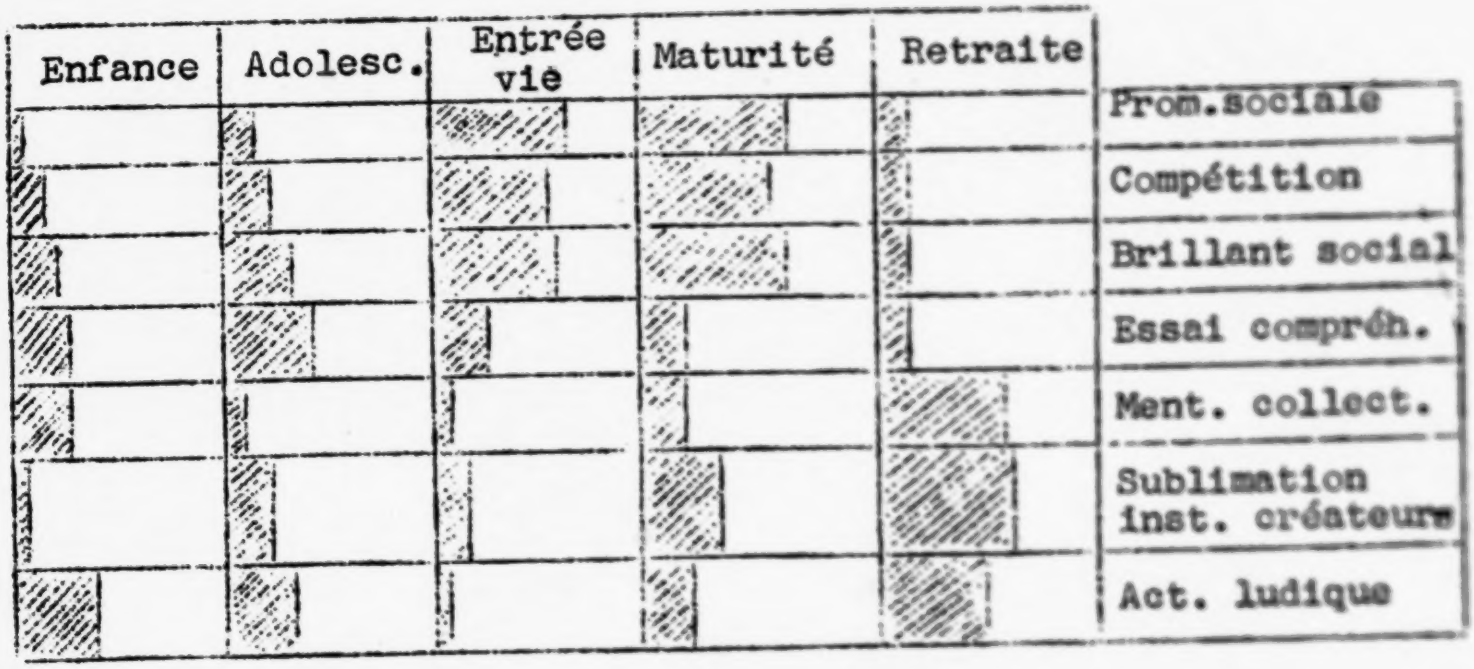
Progressivement, à partir de la phase "d'entrée dans la vie" (20 à 30 ans), les préoccupations professionnelles vont prendre le pas, sauf chez une minorité d'individus, sur les essais de comprendre le monde. Il y a à ce moment-là une forte recherche de promotion assortie de compétition et aussi de recherche de brillant culturel pour se donner de l'assurance. Un grain de cynisme matérialiste vient fournir une structuration à bon marché de la pensée des valeurs. Le simple plaisir de la connaissance se raréfie devant la nécessité de l'insertion sociale.

./.

Ces tendances se confirment dans la phase de <u>maturité</u> où cependant, la situation professionnelle et sociale étant assurée, on peut assister parfois à des résurgences des motivations les moins "intéressées" : mentalité collectionneuse, activité ludique.

Enfin, à l'âge de la <u>retraite</u>, la nécessité d'assurer son existence matérielle, ayant en principe disparue, on assiste à la quasi-disparition de la compétition, des motivations professionnelles et sociales au bénéfice de l'activité ludique et surtout de la mentalité collectionneuse et de la sublimation des instincts créateurs : l'individu, réduit à une certaine inaction, a besoin d'une occupation attrayante, enrichissante, qui lui permette de ne pas se scléroser ; il peut la trouver dans la culture.

Résumons cette analyse dans des profils de facteurs.



./.

CONCLUSION

1. Ce qui est important dans le processus que veut mettre en jeu l'éducation permanente, c'est moins la fourniture de matériaux qui sont, dans la société contemporaine, accessibles à tous avec la plus grande facilité par le jeu des mass-media que la structuration de la pensée, c'est-à-dire l'organisation statistique, hiérarchique, logique de ceux-ci.

2. C'est cette notion qui remplace dans la société de la culture mosaïque la notion humaniste d'opposition entre tête bien faite et tête bien pleine.

3. En fait, cette notion représente un effort de type nouveau qui se heurte à une série d'obstacles :

a) Obstacles matériels : difficultés de temps, accès, âge, santé, sexe, etc. Ce sont des facteurs qui, dans la société actuelle, jouent de façon défavorable contre ceux mêmes qui devraient normalement être clients de l'éducation permanente. Il s'agit là, en fait, en grande partie d'un problème politique.

b) Obstacles psychologiques : timidité devant la culture, dépréciation par l'environnement, distraction pascalienne par l'environnement saturé de mass-media.

Il nous semblerait intéressant que le Conseil fasse procéder à une vaste étude internationale sur les motivations à la structuration de la pensée, qui permettrait de préciser les obstacles et les motivations dont nous avons parlé.

Une série de motivations positives existent à l'état latent dans la société européenne occidentale, mais elles n'ont pas été actualisées et exploitées convenablement, car elles participent d'un intérêt général trop diffus, échappant aux entreprises culturelles classiques, elles demanderaient par là un effort de propagande qui reste à faire. Mieux, il s'agit de changer à la base la mentalité des individus qui, pour une quelconque raison, veulent se "cultiver" ou "s'éduquer", individus qui existent en assez grand nombre, mais dont l'image de la culture se rapproche fâcheusement de l'érudition. Il faudrait instaurer une véritable promotion psychologique de l'idée de pensée forte, de prégnance du système culturel, d'aptitude à séparer l'essentiel de l'accessoire, d'aptitude à raisonner par voie logique ou par toute autre voie.

Il s'agit là d'un but très ambitieux, d'un changement d'un des aspects de la mentalité de la société contemporaine. Mais de grandes institutions, telles que le Conseil de l'Europe,

./.

pourraient préparer la voie en établissant, par exemple, une liste (sous forme de dictionnaire) des fondements de cette éducation, donc des concepts-carrefours, tels que nous les avons définis (théorèmes en mathématiques, par exemple) et, d'autre part, des principaux algorithmes de la pensée (par exemple, raisonnement par séries, par contradiction, idée de convergence, etc.).

Nous avons énuméré dans ce texte les motivations positives à la culture. Ce sont par ordre d'importance (nous semble-t-il) :

- la promotion sociale
- le désir de comprendre le monde
- le "brillant social" (divertissement)
- la sublimation des instincts créateurs
- l'activité ludique
- la compétition
- la mentalité collectionneuse.

De toute façon, la société contemporaine, si elle tend vers une notion d'affluence dans le domaine des objets, des services, des livres, des connaissances : tout pour tous, n'importe où, n'importe quand, à prix accessibles, ne supprime pas le concept d'effort, traduit en budget-temps et en investissement psychologique, qui reste le prix que tout individu doit payer pour son éducation, et cette loi de fer ne peut être brisée.

En fait, les restrictions qu'un examen pratique de détail apporte à l'idée d'une pensée structurée, méthodique, créative, combattant la culture mosaïque de masse, sont si grandes, quand on les examine de près, qu'elles mettent en question l'idée même qu'une éducation permanente soit à l'échelle d'une société démocratique, selon les critères par lesquels ce mot est actuellement entendu.

L'ensemble de cette étude confirme une remarque déjà faite plusieurs fois par divers spécialistes et que nous avons marquée également sur le plan théorique dans un de nos ouvrages, à savoir que le système social contemporain est ainsi fait qu'il est susceptible d'apporter de la culture précisément et spécifiquement aux gens qui en ont déjà, qu'eux seuls sont à même, plutôt que d'accumuler des connaissances encyclopédiques qui font briller superficiellement le citoyen de masse, d'édifier une structure, de rejeter l'anecdotique et l'accessoire, de toucher aux sources vraies, etc. Il s'agit là, en fait, d'un processus d'auto-renforcement qui a pour résultat de ségréger les couches culturelles, c'est-à-dire d'augmenter leurs distances plutôt que de les réduire.

./.

Le problème d'une structuration de la pensée n'est donc pas du simple ressort d'un inventaire des motivations et des obstacles, tel que nous avons pu le faire très sommairement dans ce rapport : il est celui d'un changement de mentalité, de l'émergence d'une aptitude à l'effort, de l'aménagement d'espace temporel vide pour lui permettre de s'exercer, qui mettent en cause tout le système institutionnel.

On peut penser qu'à cet égard l'étude de ces processus de renforcement qui provoquent ces ségrégations et qui sont basés sur l'existence du cycle socio-culturel, permettrait d'apporter des réponses plus amples aux problèmes des rapports entre structuration et éducation permanente, tout au moins sur le plan théorique, les autres obstacles étant du ressort de l'action.

./.

BIBLIOGRAPHIE COMMENTEE

A. 1 - AHTIK Vito : Planification sociale des activités de loisirs : La civilisation des loisirs, BP Review n° 23, septembre 1966

Discussion sur le loisir et le rôle d'une planification possible des loisirs devant créer pour chacun les conditions du loisir en respectant la nécessité, à la fois de la liberté individuelle et des normes collectives (rapports entre le plaisir et les responsabilités).

B. 2 - BOEGLEN Fr. : Analyse des activités de l'enseignement général et technique sous l'angle de l'éducation permanente, Comité de l'enseignement général et technique, Conseil de l'Europe, août 1968, CCC/EGT (68) 23

Donne, d'après d'autres documents du C.C.C., la définition de l'éducation permanente (life-long education), posant les problèmes de l'enseignement. Suit une bibliographie commentée des travaux du Conseil de l'Europe sur ce sujet.

3 - BOURDIEU Pierre - PASSERON Jean-Claude : Les Héritiers, les étudiants et la culture, éd. de minuit, Paris 1964

Rapport d'une enquête sur les étudiants et leurs rapports avec la culture. Montre que ceux-ci sont fonction, en très grande partie, de leur origine sociale, les étudiants des classes les plus favorisées étant dans leur ensemble les plus cultivés et les plus à l'aise dans un enseignement basé (surtout en lettres) sur l'art de bien s'exprimer, l'inégalité chez les étudiants n'étant qu'un aspect de l'inégalité devant l'école.

4 - BOURDIEU Pierre - BARBEL Alain : L'Amour de l'Art, les musées et leur public, éd. de minuit, Paris 1966

Rapport d'une enquête sur le public des musées, qui montre que "l'amour de l'art" n'est pas une grâce donnée à quelques élus, mais que le plaisir esthétique est conditionné par un apprentissage, laissé à l'initiative individuelle, actuellement pratiqué dans la classe cultivée, mais inexistant dans les classes populaires, ce qui conduit aux grandes différences de compréhension des musées et des oeuvres par les différents publics.

./.

C. 5 - CAPELLE Jean : L'éducation permanente en France, Etudes sur l'Education permanente, N° 1, C.E.E.S. - C.C.C., Conseil de l'Europe, mai 1968.

Fait le point, avec de nombreuses statistiques à l'appui, de l'éducation post-scolaire ou extrascolaire en France. Pose ensuite les problèmes de l'éducation continue et du type d'homme à former.

6 - CAZENEUVE Jean & OULIF Jean : La grande chance de la télévision, Calmann-Lévy, Paris 1963

Indications sur le public et ses réactions aux différentes émissions, relations avec le loisir. Le nouveau mode d'expression (primauté de l'image) et les problèmes qu'il pose : culture, mystification, manipulation, influence morale, etc.

7 - CEAUX Jean et CHATELAIN Paul : Disparités dans la formation des adolescents - L'exemple des petites villes, Etudes et documents, n° 11, 1968, Ministère de l'Education Nationale, Paris

Montre que non seulement la taille des localités mais aussi le fait que cette localité soit située dans telle région, influencent très fortement la disparité de formation (les possibilités d'accès à la culture) des adolescents : disparités des équipements éducatifs en France.

8 - CHOMBART DE LAUWE et Collaborateurs : La femme dans la société - Son image dans les différents milieux sociaux, CNRS, Paris, 1963

Intéressant pour la comparaison des modes de vie par enquêtes effectuées dans les différents milieux : nombreuses statistiques. Valable seulement pour Paris et banlieue, ce qui rend l'extrapolation difficile.

9 - CROS Louis : L'enseignement par correspondance en France, C.E.E.S. - C.C.C., Conseil de l'Europe, 1968.

Bilan de l'enseignement par correspondance, surtout de l'enseignement audio-visuel. Souligne l'importance toujours croissante des moyens audio-visuels associés à l'enseignement programmé dans l'éducation extrascolaire.

./.

D. 10 - DROUARD A. : Démocratisation ou maintien de la sélection sociale - L'évolution récente du système d'enseignement en R.F.A. - Etudes et documents n° 10

Données historiques : poids de l'héritage antidémocratique influençant la situation actuelle caractérisée par une prise de conscience de la nécessité d'une démocratisation de l'enseignement et une recherche des solutions encore peu avancée.

11 - DUMAZEDIER Joffre : Vers une civilisation du loisir ? Le Seuil, Paris, 1962

Définitions du loisir. Rapports du loisir avec le travail, la vie sociale, etc. Analyses de quelques formes de loisirs (cinéma, lectures), notamment à partir de l'enquête faite sur Annecy. Montre l'influence grandissante du loisir avec ses risques (passivité) et ses promesses (progrès culturels).

12 - DUMAZEDIER Joffre & HASSENDORFER Jean : Eléments pour une sociologie comparée de la production, de la diffusion et de l'utilisation du livre. Bibliographie de la France n° 24, juin 1962

Analyses de l'expansion du livre, de sa production et de sa diffusion (éditeurs, libraires, bibliothèques). Aperçus sur les intérêts et les motivations des lecteurs, en insistant sur les disparités sociales de la lecture.

13 - DUMAZEDIER Joffre et RIPERT Aline : Le loisir et la ville, 1ère partie : Loisir et culture, Le Seuil, Paris, 1966

Expose une partie des résultats de l'enquête sur Annecy en insistant sur les possibilités de développement culturel dans le loisir. Critères "culturels" parfois discutables, mais très importante documentation statistique et qualitative.

E. 14 - ELIASSON Torsten : L'enseignement par correspondance destiné aux adultes en Suède, C.E.E.S. - C.C.C., Conseil de l'Europe, 1963.

Expose la situation actuelle de l'enseignement extrascolaire en Suède. Donne notamment les principaux facteurs d'influence sur le développement de l'éducation des adultes : changements du mode de vie (accélération) et du travail déterminant des changements psychologiques.

./.

15 - ENZENSBERGER Hans Magnus : Culture ou mise en condition ? Lettres nouvelles, Julliard, Paris, 1965

Recueil d'essais portant surtout sur les problèmes de la culture de masse (façonnement industriel des esprits, tourisme, analyses critiques des actualités cinématographiques, de la presse à grand tirage, du livre de poche etc.).

16 - ESCARPIT Robert : Sociologie de la littérature - Que sais-je ? N° 777, PUF, Paris, 1957

Recoupe le livre de DUMAZEDIER précité : analyse de la production, de la diffusion, de la consommation du livre. Présente un projet général d'étude sociologique de la littérature. Indications sur l'écrivain dans le temps et l'espace.

F. 17 - FRIEDAN Betty : La femme mystifiée, Gonthier, Paris 1964

Etude de l'idéologie de la "vraie femme", centrée uniquement sur le "foyer", qu'on a imposée progressivement aux Américains entre 1950 et 1960, et des résultats de cette idéologie.

H. 18 - HOGGART Richard : The use of literacy, Penguin books, 1957

Etude de la culture de masse consommée par la classe ouvrière anglaise, en comparaison avec la vie, les attitudes de cette classe.

I. 19 - ISAMBERT JAMATI Viviane : Permanence ou variations des objectifs suivis par les lycées depuis cent ans, Rev. Franç. de Social VIII n° spécial, 1967, p. 57-79

Etude des types d'hommes à former proposés par les auteurs (professeurs et notables) de discours de distribution des prix depuis un siècle, posant notamment le problème de la "gratuité" ou de "l'utilitarisme" de l'enseignement secondaire.

J. 20 - JANNE Henri ; Education permanente, facteur de mutation du système d'enseignement actuel - Etudes sur l'Education permanente, N° 6, C.E.E.S. - C.C.C., Conseil de l'Europe, 1969.

Hypothèse : jusqu'ici, c'est l'école qui a influencé l'éducation des adultes ; bientôt ce sera l'éducation des adultes qui va influencer le système d'éducation traditionnel, en mettant en cause les notions mêmes de l'école et de la classe.

./.

L. 21 - LANTERI - LAURA Georges : Recherches psycho-sociologiques sur les phases et les chemins de la maturation intellectuelle et du besoin de connaissances (de l'enfance au 3ème âge). Etudes sur l'éducation permanente n° 3, C.E.E.S. - C.C.C., Conseil de l'Europe, 1968.

A partir d'un bilan des apports et des lacunes de la psychologie expérimentale génétique et pathologique, dans le domaine des recherches sur la structuration de la pensée et de ses motivations, sur différents âges, propose des possibilités de recherches et d'applications en ce domaine.

M. 22 - MILLER George : Langage et communication, PUF, Paris, 1956

Ouvrage essayant de synthétiser les divers aspects de la question : phonétique, audition, apprentissage, associations et habitudes verbales, aspects sociaux de la communication à l'aide de nombreuses références statistiques.

23 - MOLES Abraham : Méthodologie de la création scientifique, Ed. René Kister, Genève, 1957

Etude du mécanisme de la création scientifique qui met en évidence les méthodes heuristiques qui sont à l'origine de la découverte. A partir de la recherche des lois réelles de fonctionnement de l'esprit, qui sont très différentes des lois de la logique traditionnelle.

24 - MOLES Abraham : Socio-dynamique de la culture, Mouton, Paris, 1967

Propose une théorie générale de la culture de notre temps en insistant sur les aspects nouveaux de cette culture : grande influence des mass-media, notions de cycle socio-culturel, de culture mosaïque, transformation du produit culturel en produit de consommation, etc. Indique aussi les possibilités d'un développement culturel dans cette situation nouvelle.

25 - MOLES Abraham : Socio-dynamique et politique d'équipement culturel dans la société urbaine, Dactylographie sans date

Résumé et rappel des conceptions de "Socio-dynamique de la Culture". Mais insiste ici particulièrement sur les possibilités et les moyens du développement culturel : rapport entre l'enseignement "traditionnel" et les mass-media, devant avoir pour résultat une augmentation de la cohérence interne de l'individu.

./.

M. 26 - MORIN Edgar : L'esprit du temps, essai sur la culture de masse, Grasset, Paris, 1962

Essai d'analyse de la culture de masse, sous un éclairage à la fois sociologique et psychologique : montre que les moyens de communication de la culture de masse (les mass-media) influencent étroitement le contenu de cette culture (pour des raisons politiques, mais surtout pour des raisons de rentabilité : l'industrie culturelle). Analyse des thèmes, des leitmotivs de la culture de masse.

S. 27 - SCHLERET Yvon : Les cadres français et le perfectionnement, Mémoire et maîtrise de psychologie, Strasbourg, octobre, 1968

Etude sur les cadres en France : nombre, fonctions, niveau de formation, chômage, etc., l'attitude des cadres face au perfectionnement (nombreuses données statistiques). Conclut à la nécessité toujours accrue du perfectionnement et du recyclage dans un système d'éducation des adultes.

28 - SNOW C.P. : The two cultures and a second look, Cambridge, at the University Press, 1965

Expose la division de la culture en deux sous-cultures, littéraire et scientifique, séparées par un mur d'incompréhension, de préjugés, etc. et la nécessité de les faire communiquer.

29 - SOROKIN Pitirin : Times Budgets of Human Behaviour, Cambridge Press, 1939

Etude sur un échantillon du budget-temps des individus selon âges, sexe, etc. Essaie de faire un recensement exhaustif de toutes les activités possibles des gens pendant une journée pour les regrouper ensuite dans quelques groupes ; étude aussi des motivations de ces activités (nécessité, désir, divertissement, etc.)

30 - STAGNER Ross : Psychology of Personality, Mc Graw-Hill, New York, 1961

Etude synthétique de la personnalité dans ses bases biologiques et psychanalytiques, dans ses relations sociales (famille, classe, valeurs sociales). Etudes du caractère, des motivations, des attitudes.

31 - STEINER Gary : The people look at television, Alfred Knap, New York, 1963

Rapport d'un important sondage sur la télévision et son public. Aborde ainsi les différents problèmes posés par la télévision : usage que les gens en font ; télévision et loisir, télévision et famille (influence sur l'éducation), problème de la publicité, de la culture, des préférences du public.

./.

ERIC Clearinghouse on Adult Education
APR 6 1970
T. 32

TIETGENS Hans : Education permanente dans la République Fédérale d'Allemagne, Etudes sur l'éducation permanente, N° 4, C.E.E.S. - C.C.C., Conseil de l'Europe, 1968.

Présentation d'un projet général pour développer l'éducation permanente : analyse de la situation actuelle et principes fondamentaux pour une politique d'éducation permanente : transformation complète de l'enseignement traditionnel : importance "d'apprendre à apprendre".

Enquête permanente sur les programmes - Le comportement général (rapport 34, R.T. Belge, avril 1964)

Analyse du comportement des usagers de la R.T.B. en le replaçant dans le contexte de la vie quotidienne ; établissement de grilles temporelles donnant les activités des usagers et l'usage correspondant de la radio et de la télévision, en semaine et pendant le week-end.

34 - Multinational comparative time budget research project Dirigé par Alexandre Izalai - "European Centre for Coordination of research and documentation in social sciences"- 6ème Congrès mondial de Sociologie, Evian, 1966

35 - Groupe de travail pour l'étude des problèmes d'éducation permanente (9-10 mars 1967, Strasbourg)

Conseil de la Coopération Culturelle, Conseil de l'Europe, Doc. CCC (67) 3, mai 1967.

Le concept d'éducation permanente : définition et données. Nécessité d'une analyse des possibilités de tous genres, dans chaque pays, pour une planification et une coordination de la recherche et des programmes.

36 - Nouvelles tendances de l'éducation des adultes, Conseil de l'Europe, août 1967

Unité de la formation professionnelle et du développement culturel ; satisfaction des besoins professionnels et de création ; utilisation créatrice des loisirs, nouveau rôle de l'éducation artistique, utilisation des mass-media et de l'instruction programmée; voilà quelques nouvelles tendances de l'éducation des adultes qui nous sont présentées.

37 - Nouveaux types d'éducation extrascolaire - Systèmes d'enseignement combinés, C.E.E.S. - C.C.C., Conseil de l'Europe, 1968.

Examine les diverses tentatives d'intégration de la radio, de la TV, des cours par correspondance, de l'instruction programmée et des réunions de groupes, aux méthodes d'éducation pour la création d'un nouveau système d'enseignement à grand rayonnement : exemples d'expériences dans différents pays. ./.